

LE DOMAINE DE TOURRIS

RECUEIL DE TEXTES ET D'IMAGES

LES AMIS DU VIEUX REVEST- LOISIR ET CULTURE
LE DOMAINE DE TOURRIS



Bourse aux
graines - Film
Conférences
Balades et
Randonnées

DIMANCHE 15 MAI 2022
DE 10H00 A 18H00
AU DOMAINE DE TOURRIS

Expo-photos
Animations
pour enfants
Fromages de
chèvres...

Accès libre sur réservation : REVESTOU.FR - Renseignements
avr.loisiretculture@gmail.com - 06 75 37 92 79 ou 06 20 95 21 88

ILLUSTRATION CÉCILE DI COSTANZO D'APRÈS L'ARBRE DE VIE DE RÉMY POTÉY



PHOTO KATRYNE CHAUVIGNÉ-BOURLAUD (2013)

"La vérité d'aujourd'hui peut avoir été l'erreur d'hier et peut devenir, par l'accroissement de la connaissance, l'erreur de demain.", disait Georges Clémenceau.

Au sein de notre société d'histoire locale nous avons accumulé des documents, des textes, des illustrations sur Le Revest depuis plusieurs décennies. Nous collectons tout ce qui a pu être écrit et nous le publions.

Ces publications sont le fruit du travail d'historiens, amateurs ou non, et d'amoureux de notre village. Nous sommes des bénévoles, des passionnés, des passeurs de savoir. Le partage de la connaissance est inscrit dans nos gènes.

Inspirées par des sources orales, guidées par des travaux anciens, ces publications reflètent, en tenant compte des moyens de recherche de leur époque, la quête de la vérité des faits passés, l'esquisse de l'histoire de notre village.

D'année en année, la connaissance progresse, les techniques de recherche et de communication aussi, ce qui nous permet aujourd'hui de vérifier, de corriger ou d'infirmer certains de ces écrits.

Vous allez trouver ci-après une série de publications sur Tourris, qui par moments se répéteront parce que les auteurs utilisent les mêmes sources et à d'autres se contrediront parce que tel auteur n'avait pas eu accès à certain document, et tel autre a tiré des conclusions en reliant deux faits avérés mais sans liens directs.

Notre premier article est un exercice de style sur ce thème.

Ce document est la compilation de ce que nous avons collecté au 15 mai 2022. Il peut être complété par des actes de vente (avec descriptif) depuis 1785.

MIS EN PAGE PAR KATRYNE CHAUVIGNÉ-BOURLAUD
AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDÈNE
15 MAI 2022

Table des matières

1 HISTOIRE DU DOMAINE.....	3
Que savons-nous du domaine de Tourris ?.....	3
Le domaine de Tourris : quelle histoire !.....	6
Bourg castral de Tourris - Notice Mérimée.....	11
Le vieux Tourris.....	13
La vieille Valette et Tourris.....	15
De curieuses ruines.....	17
L'énigmatique chapelle de la Vieille-Valette.....	18
Le hameau de Tourris en 1360.....	21
La Vieille Valette, village fantôme sur le Mont Combe.....	22
Le Tourris de Pierre Trofimoff.....	25
Le Tourris de Laurent Germain.....	28
Les mystères du domaine de Tourris.....	30
2 TOURRIS DES TEMPS MODERNES.....	34
Tourris en 1938.....	34
Le Tourris de Jacques Gayet.....	37
Plus de 20 ans après, la réfection du domaine de Tourris au Revest est terminée.....	41
Toutes les vies du château de Tourris.....	44
3 HISTOIRE DES GENS.....	45
Tourris est peuplé de légendes, de fantômes et du souvenir des héros.....	45
La vie à Tourris en 1900.....	47
Les seigneurs de Tourris.....	51
Histoire de la famille De Nas de Tourris.....	52
Dictionnaire de la noblesse – 1775 : Nas.....	57
Joseph Aguillon et la Révolution.....	59
Rencontre avec Madame de Mostuejols - 1996.....	62
Tourris et les Aludes.....	64
Destins revestois - Fine par Lucien Mingeaud.....	68
Fine Guigou et Marilyn Monroe.....	77
Sylvain Renard, un artiste en... herbe.....	82
4 ACTIVITÉS AGRICOLES.....	84
Localité agricole de Tourris.....	84
L'huile et le vin en Provence au temps des Gaulois.....	85
5 ARTISANAT ET INDUSTRIE.....	86
La route des carrières.....	86
La pierre de Tourris.....	93
La verrerie de Tourris.....	94
Carrières et sablières : musée à ciel ouvert au Revest.....	96
La sève des arbres et son utilisation.....	97
Les fours à cade et le goudron.....	98
Les fours à cade au Revest.....	100
Construction d'une glacière autour de 1650.....	103
6 RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	107

HISTOIRE DU DOMAINE

QUE SAVONS-NOUS DU DOMAINE DE TOURRIS ?

L'ARRIVÉE DE LA FAMILLE DE NAS À TOURRIS

Il est indiqué dans des nobiliaires (sortes d'annuaire de la noblesse) de 1775 et 1776, respectivement de France et de Provence, qu'en mai 1495, Simon Nas fut anobli par le roi Charles VIII pour services rendus lors des guerres de conquête du royaume de Naples. Le Commandant Laflotte en conclut que c'est en 1495 que la famille Nas peut s'ajouter de la particule et que son nom devient de Nas de Tourris à cette date. Il fait donc remonter l'arrivée de la famille Nas à Tourris en 1495.

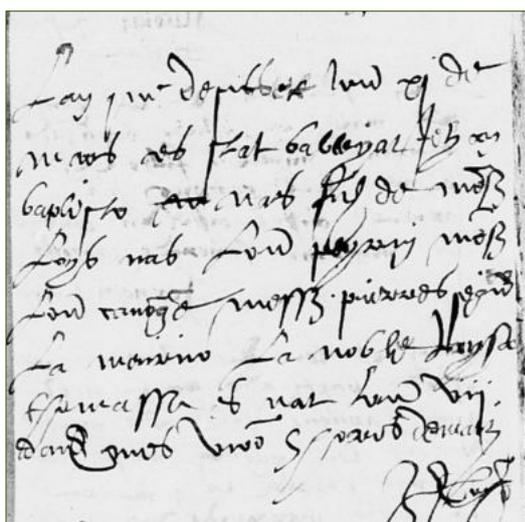
Ce domaine fut érigé en fief par Charles VIII en faveur du capitaine Louis de Nas, un de ses vieux compagnons d'armes en Italie, dans la descendance duquel il resta cinq générations qui prirent de ce fait le nom de Nas de Tourris.

Et bien non ! Car deux paragraphes plus loin dans ces mêmes livres, on apprend que le domaine de Tourris était déjà un fief quand Jean de Chautard l'acquiert de Melchior de Vintimille vers 1550, devient Seigneur de Tourris et le laisse à sa fille Catherine, laquelle, devenue Dame de Tourris, se marie en 1551 avec Louis, le Capitaine de Nas. Le patronyme devient alors de Nas de Tourris.

LA CONSTRUCTION DU CHÂTEAU DE TOURRIS : 1568 OU 1582 ?

Jean-Baptiste de Nas de Tourris a fait construire le château et la chapelle à l'emplacement de l'ancienne demeure seigneuriale, laquelle avait été ruinée par des razzias sur tout le pays toulonnais, entre 1536 et 1540.

Certains auteurs prétendent qu'il a lancé la construction en 1568, l'année de son mariage. Est-ce crédible, sachant qu'il s'est marié à 14 ans et surtout que son père est mort entre 1580 et 1582 et que Jean-Baptiste n'est devenu seigneur de Tourris qu'à cette date ?



Selon les auteurs, Jean-Baptiste est né en 1550, 1552 ou 1554. Tous s'accordent pour affirmer qu'il est décédé au siège d'Anvers en 1584 et qu'il s'est marié en 1568, soit à 14, 16, ou 18 ans. Son père Louis serait né à Aix en 1519 ou 1520. Mort entre 1580 et 1582. Comment peut-on en l'état des connaissances préciser la date de construction du château ?

[Indice] : un Johannes Baptista Nas a été baptisé début mars 1584 à Toulon, paroisse de Sainte-Marie.



Ces deux exemples généalogiques, un peu techniques, montrent la difficile recherche de la vérité historique.

Essayons de poser ce que nous savons.

TOUT D'ABORD, NOUS VOULONS DES DATES !

Le vieux Tourris était peut-être un poste romain, fortifié après la conquête de la Gaule par César (débris de tuiles de l'époque et citerne à l'ouest de l'enceinte semblant aussi de facture romaine). L'existence du village fortifié du Vieux Tourris (ou aujourd'hui Vieille-Valette) est avérée par des documents écrits à partir de 1084. Et l'on estime qu'il sera abandonné ou détruit vers 1360.

12 décembre 1287 : transaction entre d'une part le prieur du monastère du Val et les habitants de La Valette, et d'autre part Reforciat, seigneur de Trets et de Tourris. Cet acte accorde aux premiers le plein usage de Tourris.

1395, on parle d'un château de Tourris :

Les consuls de Toulon désignèrent « les Nobles Vincent et Antoine et Messires Antoine et Jacob » pour qu'ils se rendent auprès du sénéchal et du Conseil Général pour régler au mieux « la paix qui doit avoir lieu entre la ville et les châteaux de Tourris et du Revest... ». (Pierre Trofimoff)

1447 : Le 9 juillet, les consuls de Toulon engagent des pourparlers avec les seigneurs d'Ollioules pour obtenir le libre accès des pâturages de Tourris (qui appartiennent donc au seigneur d'Ollioules) .

1510 : Devant les menaces que faisait peser sur leur ville la présence de la flotte turque, les consuls de Toulon écrivirent au château de « Turitz » (Tourris) de se « rendre à Toulon et de se tenir prêt au premier commandement du Bailli ». *Pierre Trofimoff*

1536 : mise à sac des terres environnant Toulon, y compris de Tourris. Tout y est détruit. *Pierre Trofimoff*

16 février 1540 : recensement des biens. "Au lieu-dit de Tourris, il n'y a ni château ni maison, car tout est détruit ; il reste cependant les ruines d'une maison seigneuriale et des bastides pour la remise des hommes quand ils vont y travailler." Il est aussi indiqué que "le terroir de Tourris est possédé tant par les hommes du Revest, que ceux de La Valette et Solliès" et encore que "le terroir de Tourris est bon, il y a des pâturages auxquels les hommes du Revest, de La Valette, de Solliès, de La Garde ont droit". *F. Joseph et Pierre Trofimoff*

1551 : Jean Chautard avait acquis Tourris de Melchior de Vintimille, seigneur d'Ollioules. Sa fille Catherine en hérite et l'apporte à Louis de Nas par son mariage le 13 avril 1551. Les Nas de Tourris en resteront seigneurs jusqu'à la vente du domaine en 1785.

1568 : Construction du nouveau château du Bas-Tourris, avec sa chapelle gothique. Initiée par Jean-Baptiste de Nas époux de Claudine de Thomas qui fit transformer en château la vieille demeure seigneuriale l'année de son mariage (à 14 ans ?). *F. Joseph*

1719-1737 : François de Nas restaure et agrandit considérablement le château du Bas-Tourris. (Nous avons indiqué cette plage de dates, parce que correspondant à l'époque où François de Nas était Seigneur de Tourris, c'est-à-dire entre la mort de son père et son propre décès.)

20 janvier 1783 : Jean-Baptiste II de Nas, qui était ruiné, cède à ses deux fils l'intégralité du domaine, en remploi de la dot de leur mère, pour éviter qu'il ne tombe aux mains de ses créanciers.

16 juillet 1785 : Les frères de Nas vendent Tourris à Joseph Aguillon, qui avait déjà acquis une partie du domaine, le quartier de La Chaberte, que Jean-Baptiste avait vendu.

En 1790, Tourris est rattaché partie à la commune du Revest, partie à celle de la Valette. *Bulletin archéologique Draguignan*

21 février 1824 : Pierre Jacques Aguillon (fils de Joseph) vend le Domaine de Tourris à Louis Auguste Teissier sur les terroirs du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville (*ADV Transcriptions hypothécaires, Toulon, Volume 175, article 55, pages 123 à 129*). Il apparaît que Pierre a poursuivi l'œuvre de réunification du domaine de Tourris que son père avait initiée. De ce qu'il vend à Louis Teissier, Pierre

Aguillon tient 4 parcelles (dont celle comprenant le château) en sa qualité d'héritier de Joseph (qui en avait fait l'acquisition entre 1785 et 1788) et 12 qu'il a personnellement acquises entre 1809 et 1819.

22 août 1833 : Joseph Alexandre Clappier et Toussaint Jules Devenel sont acquéreurs en commun de la propriété rurale dite du domaine de Tourris (1040 hectares sur les 3 communes du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville). Le domaine a été saisi à la demande de Jean-Baptiste Charles Simon, créancier hypothécaire de Louis Auguste Teissier. Adjudication à l'audience des criées du tribunal civil de Toulon le 24 juillet 1833. L'acte de mutation comprend une description détaillée des biens, avec non seulement les confronts mais aussi les numéros de parcelle. Le cadastre napoléonien a été achevé en 1828 au Revest. (*ADV Transcriptions hypothécaires, Toulon, Volume 259, article 20, pages 55 à 68*)

12 janvier 1861 : Michel Émile Teissier achète le domaine de Tourris à MM Clappier et Devenel. C'est le fils de Louis Auguste Teissier qui avait dû le vendre en 1833 à la suite d'une saisie. Le prix est de 262 000 francs. La surface est selon l'acte de vente, se référant à la matrice cadastrale, de 1025 hectares sur les 3 communes. Étant précisé qu'en 1851 les propriétaires Clappier/Devenel avaient vendu environ 2 hectares du côté des Olivières à Jean-Baptiste Blanc. En 1862, Émile Teissier fait rénover la chapelle et y fait apposer une plaque où un texte latin le rappelle. (*ADV Transcriptions hypothécaires, Toulon, Volume 599, article 27, pages 63 à 70*)

Au décès d'Émile Teissier le 1^{er} juin 1872, ses 3 filles héritent du domaine de Tourris. L'une d'elles, Marie Élise Caroline va racheter leurs parts à ses sœurs, et demeure seule propriétaire à compter du 27 septembre 1876.

Le 8 novembre 1879, Anne Marie Henriette David, épouse de Henri Edgard de Gasquet, achète le domaine de Tourris sur ses biens propres pour la somme de 190 000 Francs. Le 15 avril 1893, elle achète un terrain adjacent à Marie Claire Geneviève Meiffret, veuve de Joseph Siffroy Decugis. Madame de Gasquet décède le 17 avril 1930 au château de Tourris et son fils Guy Marie Henri en hérite.

Jacques Gayet, petit-fils de Guy de Gasquet, raconte dans un document familial le dernier été passé en famille à Tourris et conclut :

"Ensuite, hélas pour nous, nous ne vivrons plus d'été au château de Tourris. Mon grand-père, ne pouvant plus entretenir le domaine, sera sollicité par une entreprise de munitions qui louera d'abord les lieux, puis les achètera dans les années 1950 ; il s'agit du château, des terres, de sa longue allée de platanes, puis de l'allée des mûriers et des entrepôts environnants. Par ailleurs, les services de la Marine nationale réquisitionneront les terrains derrière ce que l'on appelait "le Goudron" et qui partaient à droite de l'ancienne auberge tenue par Jean Baudisserre et sa femme à l'entrée de la propriété"

Le 28 juillet 1952, Guy de Gasquet vend le domaine de Tourris à la société Formétal (Société de forage industriel pour récupération métallurgique), on parle là de 45ha avec le château. Formétal va notamment y lancer une activité de récupération de munitions dans les années 1970-1980 à proximité du dépôt de munitions de Tourris.

1998 : la société Formétal, en difficulté, a été rachetée par ses salariés. Ils liquident les biens non professionnels et en particulier le domaine de Tourris qui est alors acquis par René Gillet et sa famille.

SOURCE :REGISTRE DES FORMALITÉS-TRANSCRIPTIONS HYPOTHÉCAIRES ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU VAR

Voir aussi

- [La section généalogie de la famille de Nas](#)
- [Et notre recueil de 2003 Balade au château de Tourris](#)

LE DOMAINE DE TOURRIS : QUELLE HISTOIRE !

L'origine de Tourris se perd dans la nuit des temps. Au plus loin que les papiers s'en souviennent, certains parlent de 1084, d'une bulle du pape Grégoire VII, d'autres d'une mention du « castrum de Turriz » dans la liste des localités du diocèse de Toulon en 1232. Le vieux Tourris, qui couronne la colline dominant l'actuel château, était peut-être un poste romain, fortifié après la conquête de la Gaule par César : on y a trouvé des débris de tuiles de l'époque et une citerne à l'ouest de l'enceinte semblant aussi de facture romaine.

L'existence du village fortifié du Vieux Tourris (aujourd'hui appelé Vieille-Valette, bien qu'essentiellement sur la commune du Revest) est avérée par des documents écrits à partir de 1084. Et l'on estime qu'il sera abandonné vers 1360, une fois passée la terrible période des invasions.

LE FIEF DE TOURRIS

On ne trouve trace d'une seigneurie de Tourris qu'en 1287 avec une transaction de Reforciat de Trets, seigneur de Tourris. Ce qui ne signifie pas que Reforciat réside sur place dans un château, seulement qu'il détient les terres de Tourris et que Tourris est l'un de ses titres. Tourris entre alors une première fois dans le giron de la maison noble des Marseille Vintimille. Et il va changer de titulaire par succession, mariage, vente, échange selon des modalités que nous ne pouvons souvent que déduire.

Une société féodale

La féodalité est un système politique régissant des obligations, surtout militaires, envers un seigneur, de la part d'un homme libre, le vassal. En contrepartie, le seigneur concède au vassal un bien souvent immobilier dit fief.

L'organisation féodale de la Provence a été longue à se mettre en place : l'aristocratie locale, très indépendante, se montrait réfractaire à toute relation hiérarchique. Les habitants, quant à eux, s'étaient déjà organisés en communautés, urbaines et rurales.

Mais en 973, les faits de guerre du comte de Provence Guillaume le libérateur assoient son autorité : aidé par les forces armées des seigneurs locaux, il vainc et chasse les Sarrasins qui installés dans les Maures razziaient la région. Guillaume va alors distribuer à ses vassaux les terres reconquises sur les Sarrasins dans l'actuel est varois et organise ainsi une première féodalité provençale presque consentie.

Donc en 1287, il y a un Seigneur de Tourris et il se nomme Reforciat Gaufridet de Marseille Trets. Son héritière, sa fille Sibylle de Marseille Trets, épouse en 1280 Raymond du Revest. Après leurs morts vers 1316, leur fille Marguerite de la Roche du Revest apporte Tourris en dot à Raymond II de Montauban († 1371). La seigneurie de Tourris passe ensuite à leur fils Reynaud de Montauban († 1385) puis à la génération suivante : Raymond III de Montauban, époux d'Isabelle de Simiane. Enfin à Elzéar de Montauban. Dans les textes de l'époque le nom de cette famille s'écrit aussi Montalban, Montanban, Montalbano, parfois Monte Albano. Tous les écrits sont en latin.

Elzéar est un peu avant 1432 seigneur du Revest, de la Valdardenne et de Tourris et il cède (mais c'était plutôt un échange) ces trois fiefs à Bertrand V de Vintimille, des vicomtes de Marseille. Le 21 décembre 1437, Jean d'Armand de Garcinière fait hommage de ses terres du Revest, de Tourris et de la Val d'Ardenne, au comte de Provence. C'est-à-dire qu'il s'engage solennellement auprès de son supérieur dans la hiérarchie féodale (le comte de Provence) à remplir les devoirs et services en compensation de ce qu'il a reçu, soit la concession immobilière d'usufruit des trois fiefs. Entre 1432 et 1437, que s'est-il passé ? Et entre 1437 et 1447 ?

En 1447, Tourris était au seigneur d'Ollioules, donc à la maison des Marseille Vintimille. On sait ensuite que c'est Melchior, arrière-petit-fils de Bertrand V de Vintimille qui échangera le fief de Tourris avec Jean de Chautard en 1550. Jean de Chautard donne le fief à sa fille Catherine en 1551 au moment où elle se marie avec Louis de Nas et le domaine de Tourris va rester jusqu'en 1785 dans la famille de

Nas qui le cède alors au négociant toulonnais Joseph Aguilhon. Depuis lors, on connaît bien pour Tourris tous les seigneurs (avant la Révolution) et les propriétaires (après).

CONSISTANCE DU DOMAINE DE TOURRIS

Quelle est donc l'étendue du domaine de Tourris ? Nous n'avons pas toutes les données.

- Gabriel Domenech parle de 1500 ha au XVI^e siècle
- Le projet de vente aux enchères de 1822 porte sur 1899 ha
- Les actes de vente de 1824 et 1833 concernent 1040 ha
- Vente de 1861 : 1025 ha
- Vente de 1879 : 1055 ha
- Vente de 1952 : 45 ha
- Vente de 1998 : 96 ha

Le village médiéval fortifié du Haut-Tourris est abandonné vers 1360. Aussi quand en 1395, on évoque un château de Tourris, il devait s'agir d'une grosse bastide élevée dans la plaine.

Les consuls de Toulon désignèrent « les Nobles Vincent et Antoine et Messires Antoine et Jacob » pour qu'ils se rendent auprès du sénéchal et du Conseil Général pour régler au mieux « la paix qui doit avoir lieu entre la ville et les châteaux de Tourris et du Revest... ».

En 1536, les terres de Tourris ont été ravagées par des razzias et tout y est détruit lors du « recensement général des lieux, villages et châteaux inhabités » ordonné en 1540 par un arrêt du Parlement de Provence et établi par Louis Burle, membre de la Cour des Comptes, désigné pour visiter la région de Toulon.

Le jeudi vingt-deuxième du mois de juillet de l'an 1540, je me suis fait transporter au lieu de Tourris, auquel lieu je n'ai trouvé personne, preuve qu'il n'est pas habité, et me suis retiré au Revest, proche dudit lieu, et là, dans la maison d'un particulier dudit lieu, ai fait appeler Hugues Vidal, syndic dudit Revest, Jehan Dartigue, Hugues Hermitte et Pierre Vidal, lesquels interrogés par moi pour savoir en quel lieu se trouvait le Château de Tourris et quelles maisons il y a et quelles charges ont, ont dit que le terroir de Tourris est possédé tant par les hommes du Revest que par ceux de La Valette, qu'au dit lieu, il n'y a ni maisons ni châteaux, car tout est détruit, qu'il y a des bastidons pour la remise des hommes quand ils vont travailler.

Quant aux charges, ils payent la tasque (=droit sur les fruits et légumes) au Seigneur de Tourris et un onzième sur les blés et autres, et une dîme d'un treizième au Chapitre de Toulon, ils n'ont pas d'autres charges. Quant aux commodités, ils ont dit que le terroir est bon, qu'il y a des pasturages auxquels les hommes du Revest, de La Valette, de La Garde et de Toulon ont droit.

Ces inventaires, recensements, livres terriers et autres matrices cadastrales n'ont qu'un objectif fiscal.

En 1540, il y a donc un seigneur de Tourris, mais aucun résident permanent, même pas le seigneur. Tourris est désert, même si des paysans des villages voisins viennent y travailler la terre et faire paître leurs troupeaux. De ce désert qui n'est pourtant pas sans ressource, la famille de Nas va, en moins d'un demi-siècle, faire un domaine agricole immense, riche et repeuplé, et elle va résider pendant 235 ans dans ce nouveau château (avec sa chapelle) qui sera encore rénové et agrandi au début du XVIII^e siècle. Voilà comment Gabriel Domenech raconte en 1975 le passé du domaine de Tourris :

Car le passé fut extraordinaire. Bien longtemps avant que Toulon ne soit Toulon, alors que La Garde et Hyères étaient encore des marais, des hommes vivaient là. Et les archives rappellent qu'il y a moins de quatre siècles (nous sommes en 1975), il y avait encore une propriété de 1 285 hectares, 5 000 mûriers, une magnanerie importante, et des oliviers en telle quantité qu'on pouvait en tirer 42 000 litres d'huile ... qui furent livrés, telle année, à Tarascon, Avignon et Châteauneuf-du-Pape. Le voyage dura vingt et un jours !

C'était donc un domaine immense, qui put occuper jusqu'à 1900 hectares, selon les époques, répartis entre les communautés du Revest, de La Valette et de Solliès-la-Ville, selon l'ancien nom. Soit 20 fois plus que le domaine actuel. Si vaste que sa gestion généra des soucis financiers à plusieurs de ses propriétaires.

Jean-Baptiste de Nas de Tourris à la fin du XVIII^e siècle était sans doute bon capitaine, mais piètre gestionnaire. Pour renflouer ses finances, il avait commencé depuis 1779 à vendre Tourris pièce par pièce quand ses fils, voulant arrêter l'hémorragie, ont contraint leur père en 1783 à leur céder ce qui restait du domaine au titre du remploi de la dot de leur mère.

En 1785, les fils de Nas de Tourris cèdent ce qui reste du domaine à Joseph Aguillon, industriel et négociant, réservant à leur famille le port du nom de « Tourris » qui jusqu'à présent était attaché au domaine. Les deux frères de Nas de Tourris vont bientôt quitter la métropole et faire souche tous deux dans l'océan indien.

Joseph Aguillon avait commencé à reconstituer l'ancien domaine de Tourris par trois autres acquisitions entre 1785 et 1788.

Le fils de Joseph, Pierre complète de 1809 à 1819 la reconstitution du domaine par l'achat de douze anciennes parcelles de Tourris sur les trois communes du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville (celles dispersées pendant 20 ans par Jean-Baptiste de Nas) et quand il héritera de son père en 1824, il aura reconstitué Tourris dans toute son étendue et son unité d'autrefois.



GRAND DOMAINE PATRIMONIAL DIT DE TOURRIS, A VENDRE

Aux Enchères publiques et volontaires qui auront lieu chez M. ^{M. de la Motte} ~~M. de la Motte~~ notaire royal à Toulon le 15 mai 1801

en présence de M. de la Motte notaire royal à Toulon le 15 mai 1801

CE Domaine situé à une lieue et demi nord-est de Toulon sur mer, et à demi-lieue du village de la Valette, formant autrefois la Seigneurie de Tourris, se compose de Terres labourables, de Vignes en plaine en outins, de Vignes en côteau dont les murs de soutènements sont dans le meilleur état, de plus de trois mille cinq cents pieds d'Oliviers à demeure, qui ont été atteints par la gelée, mais dont les nouvelles pousses promettent bientôt des récoltes, de quatorze mille oliviers en pépinières, de Bois considérables de haute-futaie, en Pins, Chênes blancs et verts et autres en taillis. Ces bois traversés dans tous les sens et jusqu'à leurs extrémités par de beaux chemins, offrent une exploitation facile. On y recueille annuellement de cent cinquante à cent soixante charges de grain Froment, non compris les Avoine et autres menus grains; celui qu'on y obtient, est de belle qualité et donne ordinairement dans la plaine plus du dix pour un. Le vin des côteaux est supérieur pour table, et celui de la plaine est recherché par son goût et sa couleur. On y récolte tous les ans cent vingt à cent trente boutes (728 hectolitres.) Il s'y trouve encore des jeunes Vignes de deux, trois et quatre ans pour plus de trente boutes. Les principaux produits de ce Do-

maine, consistent en bois à brûler, bois de construction et fascines pour le chauffage des fours. Sa proximité de la Ville de Toulon et de son Arsenal lui en procure un débouché sûr et avantageux. On y trouve aussi des pierres calcaires dont la chaux est très estimée et des carrières d'où l'on enlève des tailles de dimensions extraordinaires, qui, sont employées aux Constructions civiles de la Marine. La coupe des bois pourrait offrir dans peu d'années par la rareté du combustible, vu la nullité des oliviers, un revenu net de plus de vingt-cinq mille francs par an. Les bois sont entretenus de manière à ce que les troupeaux y paissent sans danger; la nourriture saine et abondante qu'ils y trouvent leur donne un lait et une chair d'un goût exquis et une toison supérieure. Il existe en outre en ce moment un troupeau nombreux de Chèvres du Thibet de race pure, importées par M. Ferneaux, et dont le duvet est seul propre aux tissus dits de Cachemire. Ces animaux y sont parfaitement acclimatés et leur propagation journalière donne les plus belles espérances.

Ce Domaine est de plus divisé en plusieurs Fermes qui ont chacune tous les logemens et greniers nécessaires et des puits intarissables. Il a en superficie environ cinq millions de toises carrées (1899 hectares 35 m.²) et susceptible de l'établissement d'un majorat.

Le Château est placé dans un site agreste, le Corps de logis est bien ordonné et en bon état. Il est composé de neuf chambres de maître, cinq de domestiques, Sallon, Salles et Cuisines, etc.

Les dehors sont ornés d'un Enclos renfermant des allées et promenades arrosées par des eaux de sources jaillissantes.

allément un Château d'été pour 10 personnes par une terrasse boisée de 10000 toises carrées et un grand parc de 10000 toises carrées. Il y a aussi un grand parc de 10000 toises carrées et un grand parc de 10000 toises carrées.

A TOULON, de l'Imprimerie de CALMEN, Imprimeur du ROI, Rue d'Angoulême, N.º 11, vis-à-vis l' Arsenal, de la Marine.

Je soussigné notaire royal à Toulon le 15 mai 1801

Lors de la Révolution, la seigneurie de Tourris avait été abolie, le fief supprimé, les terres réparties entre les communes du Revest et de La Valette. Les biens immobiliers ont été remis à ceux qui les exploitaient. Il en fut ainsi pour La Ripelle : cette partie du fief de Tourris était depuis des siècles donnée en location par bail emphytéotique, bail qui pouvait se vendre. Ses locataires, malgré leur statut d'émigré, en recouvrèrent la jouissance et donc la propriété vers 1808. Mais avec l'abolition des privilèges, les propriétaires de Tourris avaient perdu le droit d'en percevoir le loyer.

L'organisation féodale avait cédé la place à un système de propriétaires terriens, sans plus aucune relation hiérarchique.

Joseph Aguillon, fut avec de nombreux membres de sa famille, sur la liste des émigrés de Toulon pendant la Révolution. On a vu que son fils Pierre Jacques passa onze ans à racheter des parcelles pour compléter le domaine tel qu'il était avant que Jean-Baptiste de Nas ne l'émette. Mais l'on trouve trace en 1822, soit avant le décès de Joseph, d'un projet de vente aux enchères de « l'ancienne seigneurie de Tourris » avec une contenance de 1899 hectares.

Quand Pierre Aguillon vend Tourris, début 1824 après la mort de son père, à Louis Teissier, un négociant de Marseille, l'acte de vente porte sur 1040 hectares sur les 3 communes du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville. D'où vient la différence avec les 1899 hectares du projet de vente de 1822 ? La Ripelle peut-être ? Et les autres biens loués sous l'ancien régime ?

Louis Teissier crée la verrerie en 1826. Puis il fait de mauvaises affaires et Tourris est vendu aux enchères en 1833 à la demande de ses créanciers (1040 hectares). Les nouveaux acquéreurs de cette « propriété rurale » vont la conserver 28 ans, aux termes desquels, Émile Teissier rachète l'ancien domaine de son père, le rénove, enfin, du moins la chapelle, pour ce qu'on en sait. On en est toujours à 1040 ha, mais l'acte de vente est pour sa description quasi un copier-coller de celui de 1833.

Fin 1879, Henriette de Gasquet achète aux héritiers Teissier cette grande « propriété rurale » de 1055 ha sur les trois communes du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville. L'acte de vente la décrit ainsi :

Un grand corps de bâtisse, flanqué de deux tourelles appelé le Château de Tourris avec allée de platanes et jardin clos de murs. Divers bâtiments entourant le château et renfermant les caves, celliers, écuries, greniers à foin, des logements de paysans et d'une chapelle fort ancienne et vénérée. Bâtiments d'habitation et d'exploitation pour les cultivateurs, et en dehors, de divers corps de logis servant de logements aux ouvriers employés à l'exploitation du domaine. Il y a également de vastes bâtisses ayant servi autrefois de verreries et de goudronneries. Terres cultes et incultes, terres fermables, puits artificiels. Jardins, vignes, oliviers, arbres fruitiers, fontaines, bassins, réservoir et citerne. Bois de pins, chênes verts, chênes blancs, chênes à liège. Carrières de sable propres à la fabrication de verre et carrières de pierre.



Entre 1880 et 1950, Henriette de Gasquet, puis son fils Guy vont exploiter le domaine et faire travailler 50 à 100 personnes selon l'époque : agriculture, bois, carrières. La verrerie avait depuis longtemps cessé toute activité, bien avant 1860 quand George Sand y passa.

En 1952, Guy de Gasquet vend à la société Formétal 45 hectares, tout sur Le Revest, terrain détaché d'une plus grande propriété. Cinq ans auparavant, il avait déjà vendu les 11 hectares de La Chaberte, sur la commune de La Valette, à Toussaint Hermitte. Et 28 hectares entre les Bouisses et les Olivières à Henri de Mostuéjols. (Note : selon Robert Gavin, président du CIL des Favières, Guy de Gasquet avait donné des terres à ses employés qui y travaillaient. Nous ne l'avons pas encore vérifié dans les actes). Nous supposons que le reste du grand domaine a été exproprié au bénéfice de la Marine Nationale pour installer la pyrotechnie de Tourris, mais nous n'avons pu en trouver trace, ce doit être classé secret défense...

En 1998, la société Formétal, en difficultés financières, avait été rachetée par ses salariés, mais sans les biens non professionnels dont Tourris fait partie. Formétal propose donc aux enchères le domaine de Tourris avec ses 96 hectares qui va être attribué à René Gillet. Cet entrepreneur parisien va prendre à cœur de rénover tout le domaine, tant les pierres que les terres. Le château et la chapelle ont retrouvé aujourd'hui le prestige d'antan. Comme dans les temps anciens, les oliviers et les vignes replantés contribuent à la richesse et à la renommée du Domaine de Tourris. Une activité d'événementiel et de réception s'y est adjointe plus récemment.

En saurons nous plus qu'au début de cette page sur l'histoire du domaine de Tourris ? N'en connaissons jamais que des bribes, issues d'archives éparées : extraits de jugements, contrats de mariage, nobiliaires, armoriaux, plus récemment transactions immobilières ? Nous avons essayé d'amalgamer en un ensemble logique tous ces indices, mais au bout du compte, pour être honnêtes, nos capacités de déduction n'aurons permis que de dégager de grandes lignes, laissant une grande place à l'imagination.



Tourris (Var) — Le Château

BOURG CASTRAL DE TOURRIS - NOTICE MÉRIMÉE

DÉSIGNATION

Dénomination de l'édifice : Bourg castral

Appellation d'usage : Tourris

Titre courant : Bourg castral de Tourris

LOCALISATION

Provence-Alpes-Côte d'Azur ; Var (83) ; Le Revest-les-Eaux

Précision sur la localisation : Œuvre située en partie sur la commune : La Valette-du-Var

Var / Canton Valette-du-Var (La) / Lieu-dit La Vieille Valette

Milieu d'implantation pour le domaine Inventaire : Isolé

Partie constituante non étudiée : Château fort, église

HISTORIQUE

Siècle de la campagne principale de construction : 12^e siècle

Description historique

Le "castrum de Turriz" est mentionné pour la première fois dans la liste des localités du diocèse de Toulon de 1232-1244. Mais on trouve son nom utilisé comme patronyme à partir de 1170 dans plusieurs actes du cartulaire de Montrieux : un "Raimundus de Torriz" fut convers de la chartreuse jusque vers 1185, un "Jacobus de Torriz" témoin en 1180. Dans l'enquête sur les droits comtaux de 1252, Tourris est curieusement qualifié de villa et associé à la Valette, "villa Sancti Johannis de Valle", tous deux satellites, semble-t-il, du castrum de la Garde. Perché loin des grands axes de communication et doté d'un terroir à faible potentiel agricole, le village périclita dès la fin du 13^e siècle, tandis que la Valette, bâti au bord de la route dans la plaine, prospérait. En 1315-1316, Tourris ne comptait que 25 feux de queste, tandis que la Valette en abritait 92. Ce dernier seul parvint à survivre aux épreuves de la fin du Moyen Age, Tourris fut déserté avant 1471 et son territoire partagé entre la Valette et le Revest. Au pied nord du castrum, une grosse bastide du 17^e siècle porte encore le nom de Château de Tourris.

DESCRIPTION

Matériaux du gros-œuvre : Calcaire, moellon, pierre sèche

Commentaire descriptif de l'édifice

Crête rocheuse ; altitude : 470m ; superficie : 20 000m². Sur le sommet, vestiges du château : importants éboulis et fragments de murs parementés en moellons équarris correspondant à un édifice complexe à plusieurs corps de bâtiment dont la forme et l'organisation ne peuvent être définis sans investigations plus poussées. En contrebas vers l'ouest, ruines du premier village fortifié : nombreuses cuvettes d'éboulis et fragments de murs parementés en moellons assisés, entourés d'un épais mur d'enceinte dont plusieurs pans sont conservés en élévation plus ou moins haute (jusqu'à environ 3m), avec une porte près de l'angle nord-ouest, dont la baie a dû être refaite à l'époque moderne (large ouverture rectangulaire couverte d'un linteau grossier en bois). Sur le haut des pentes nord et ouest, vestiges d'un faubourg protégé à son tour par une enceinte fortifiée dont le tracé est presque complet, mais les élévations mal conservées. Dans l'angle nord-ouest de la seconde enceinte, sur un replat au bord de l'abrupt rocheux, ruines de l'église : nef unique d'environ 15m de long sur 3,5m de large, sans doute initialement couverte d'une charpente (murs peu épais, sans arcades ni doubleau) ; abside semi-circulaire orientée avec épaulements ; bâtiment (sacristie ?) contigu au sud, avec porte de communication ouverte en biais. Matériel : tegula, tuile ronde, meule en basalte, hache polie, épingle en bronze, monnaies, scories et plusieurs objets en cuivre et en fer, col et fond de coupelle en verre,

céramiques modelée, campanienne, commune africaine, claire, grise et brune tardive, grise médiévale, sgraffito archaïque, culinaires d'Uzège et d'Ollières, majolique archaïque régionale et pisane etc.

Etat de conservation (normalisé) : Vestiges

Protection - Intérêt de l'édifice : À signaler

Statut juridique du propriétaire : Propriété privée

Références documentaires

Date de l'enquête ou du dernier récolement : 2002

Copyright de la notice © Inventaire général, Région Provence-Alpes-Côte d'Azur

Date de rédaction de la notice : 2002

Noms des rédacteurs de la notice et du dossier : Sauze Elisabeth

Cadre de l'étude : Enquête thématique régionale, castra désertés du Var

Typologie du dossier : Dossier individuel

SOURCE : RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR - DIRECTION CULTURE ET PATRIMOINE - SERVICE DE L'INVENTAIRE GÉNÉRAL DU PATRIMOINE CULTUREL GRAND HORIZON, 11-13 BD DE DUNKERQUE, 13002 MARSEILLE.

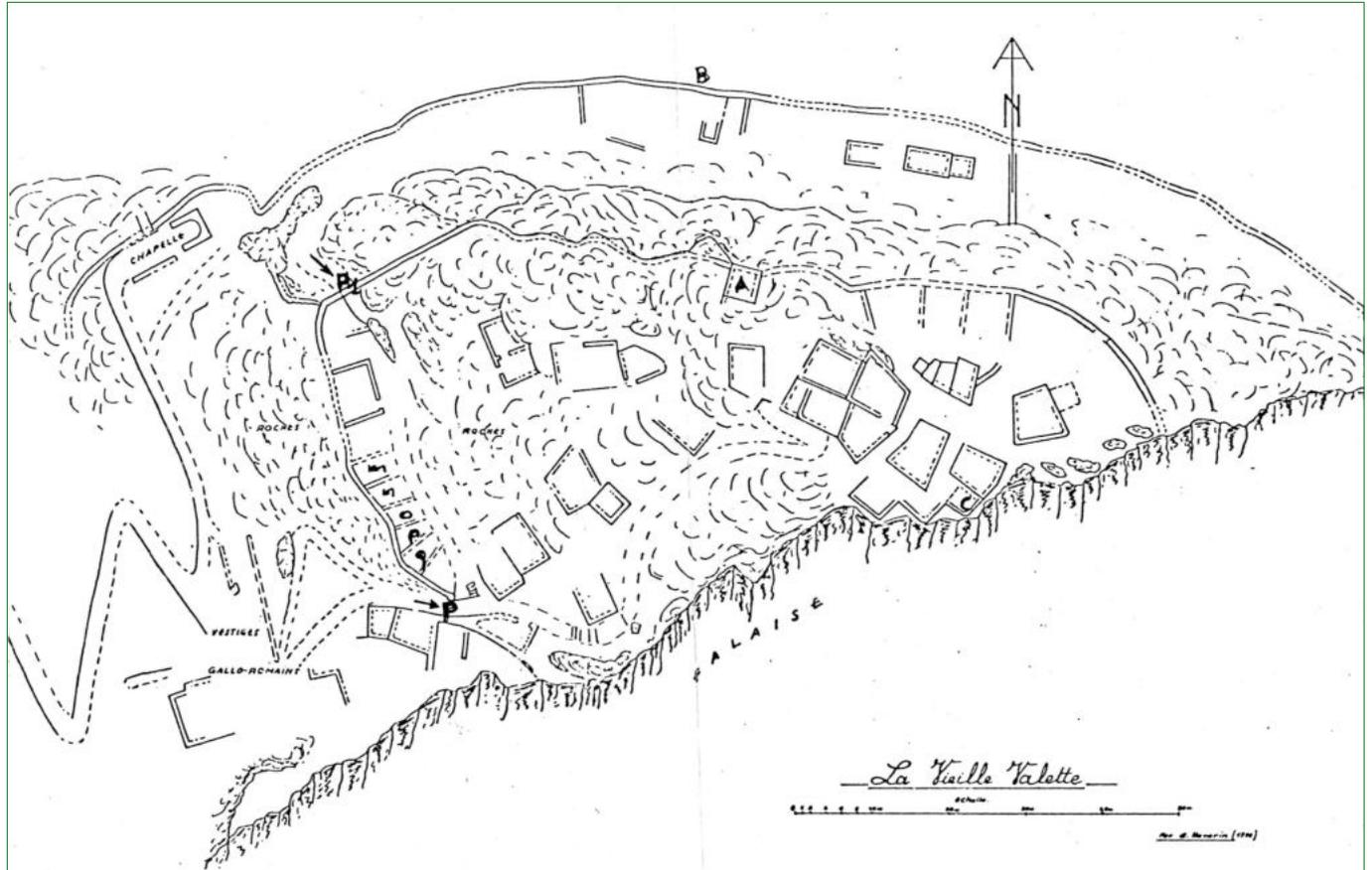


INTÉRIEUR D'UNE MAISON À LA VIEILLE VALETTE

PHOTO KATRYNE CHAUVIGNÉ-BOURLAUD 2013

LE VIEUX TOURRIS

La Vieille Valette ou Vieux Tourris est un village perché sur les roches à 470 mètres d'altitude au Nord-Ouest de la Valette, sur la commune du Revest-les-Eaux. Construite après l'époque Gallo-Romaine, elle fut détruite vers le XIV^e ou XV^e Siècle.



Les restes offrent à la vue un ensemble de ruines où la végétation a repris ses droits. D'une façon générale, la moitié Est du village est mieux conservée que l'autre. L'on peut supposer que le bourg a subi des destructions puis a été partiellement reconstruit. Une bâtisse, à l'Ouest, par le bon état de ses murs, semblerait d'une époque plus proche de nous. (repère B)

L'état très dégradé des ruines ne nous permet pas de donner une affectation précise aux locaux, si ce n'est les tours de guet, points culminants des lieux. (repères A et C)

De même, nous pouvons supposer que les locaux m n o p q devaient servir de logements ou, plus précisément, de loges, vu leur exiguïté, très fréquente à cette époque.

Les chemins d'accès, aux abords immédiats du village, ne permettaient pas le passage d'une charrette. L'entrée du bourg et la circulation intérieure ne pouvaient se faire qu'à pied.

Le mur d'enceinte présente des signes de plusieurs époques successives. Il est visible qu'il a, soit été refait par endroit, c'est le cas du mur rectiligne où se trouve la porte P1, soit doublé et consolidé comme le côté Est. Il est malheureusement détruit en grande partie côté Nord-Ouest. On distingue au moins deux portes d'entrée, celle repère P, la plus ancienne et celle repère P1 plus récente et mieux conservée.

Un deuxième mur d'enceinte (repère B) semble plus ancien. Il englobait la chapelle et allait vers l'Est jusqu'au bord de la falaise. Il est totalement détruit côté Ouest.

La chapelle, orientée vers le soleil levant, est de construction très ancienne. Les murs de l'autel sont relativement bien conservés : on y distingue encore, en particulier en lumière rasante, une étoile de Salomon à cinq branches, taillée dans la roche tendre.

On retrouve aussi dans les murs des morceaux de tuiles gallo-romaines. Ces vestiges sont nettement visibles dans la partie Sud-Ouest à l'extérieur de l'enceinte.

Le chemin d'accès, qui vient de Tourris, est toujours très marqué par ses bordures en pierres ; malheureusement la végétation le masque en grande partie.

L'eau potable devait être puisée à Tourris et amenée au village où l'eau de pluie devait être récupérée dans des bacs pour les usages courants.

Du point de vue archéologique, la Vieille Valette est riche en tessons usés de poteries de tous âges. On y trouve également des morceaux de pierre à grains en basalte provenant probablement de la Courtine.

L'accès de la Vieille Valette se fait logiquement par le Château de Tourris, mais il est prudent d'éviter cette voie et de passer par le versant Sud. Le sentier part du premier virage en épingle 600 ou 800 mètres après le poste de transformation EDF du plateau des Chabertes. Ce sentier très étroit nous emmène en 20 minutes à la Vieille Valette en passant par le petit col à gauche de la falaise, bien visible de la route.

Remplir ses bronches d'air pur, faire connaissance avec de vieilles pierres qui sont un peu de nos racines, contempler le paysage alentours empreint d'une sauvage magnificence, n'est-ce pas une agréable invitation à la randonnée ?

SOURCE : GABRIEL NAVARIN - BULLETIN DES AMIS DE LA VIEILLE VALETTE - N°4 PRINTEMPS 1980



Ruines médiévales de la Vieille Valette

SELON LA MAQUETTE RÉALISÉE PAR RICHARD ROQUEBRUN ET ROBERT DURAND EN 1989

LA VIEILLE VALETTE ET TOURRIS

NDLR : CERTAINS RACCOURCIS ET CONCLUSIONS DE CE TEXTE SONT ERRONÉS. NOTAMMENT LA PRÉSENCE DE LA FAMILLE DE NAS À TOURRIS EST EFFECTIVE DEPUIS 1551 ET PAS 1495 SOUS LE RÈGNE DE LOUIS VIII. NE CONSIDÉRER DONC LES DESCRIPTIONS QUE COMME DES PISTES DE DÉPART, PAS DES FAITS AVÉRÉS.

Les Romains, afin de s'éviter le passage par Solliès pour gagner la vallée du Gapeau, alors difficilement abordable, avaient établi un chemin de Vallis Laeta à Vallis Aurea qui n'est autre que Valaury, un hameau de Solliès-Toucas dont ils dérivèrent l'abondante source, dite du Thon, vers Pomponiana.

Cette voie secondaire, se sépare aujourd'hui de la voie stratégique de Coudon au col de la Folie et escalade la tranche de melon, du côté Nord, au sommet de laquelle elle traverse un vaste plateau boisé entre Coudon et le Grand-Cap : c'est la Plaine des Selves, la bien nommée, jusqu'à l'invention du gaz d'éclairage qui a fait substituer le goudron de houille au goudron de bois ; il y avait là une pégoulière ou fabrique de goudron, qui distillait les pins d'Alep du voisinage pour alimenter de brai l'Arsenal de Toulon. Le chêne vert, également abondant, fournissait le charbon à leur verrerie voisine. Verrerie et pégoulière sont maintenant en ruines.

Au-delà, la voie descendait à Valaury par le col qui porte le nom tragique de la Mort-de-Gautier. Nous n'avons pas pu découvrir à quel Gautier se rapportait ce décès. Il y eût cependant à la Valette, un Gautier dont la mémoire mérite mieux qu'une simple mention : c'est le prieur Jean de Gautier qui fonda de ses deniers, avec l'évêque de Toulon Mgr de Chalucet, l'hospice de la Charité. Mais le saint homme mourut dans la paix du Seigneur et dans son lit.

De l'ancienne Verrerie, une avenue d'arbres rachitiques conduit au domaine de Tourris. *Ce domaine fut érigé en fief par Charles VIII en faveur du capitaine Louis de Nas, un de ses vieux compagnons d'armes en Italie, dans la descendance duquel il resta cinq générations qui prirent de ce fait le nom de Nas de Tourris.*

Ces Nas étaient une famille de négociants aixois, représentée en 1492 par Simon Nas, le propre frère du capitaine Louis, qui organisa cette année-là la première loterie qu'on ait vue dans cette ville sous le nom de Jeu du sort et de la fortune.

La fabrique de goudron et la verrerie de Tourris ne donnaient sans doute qu'un maigre produit ; la crise des transports y sévissait certainement déjà et les Nas de Tourris cherchèrent dans la marine royale un emploi à leur activité ; ils y gagnèrent le goût des voyages et de l'exotisme, si bien qu'en 1785, le dernier d'entre eux, vendit la seigneurie à M. Aguillon, de Toulon, et partit pour l'Île de France, s'évitant ainsi, sans s'en douter, les multiples désagréments qui attendaient les ci-devants en 1793. Il s'était réservé seulement le nom de Tourris.

C'est ainsi qu'il nous a été donné de rencontrer un de ses descendants au cours d'une campagne coloniale, à une époque où nous ne pensions certes pas à vous entretenir du berceau de ses ancêtres. En 1790, Tourris fut rattaché partie à la commune du Revest, partie à celle de la Valette. Aujourd'hui, le domaine appartient à la famille de Gasquet.

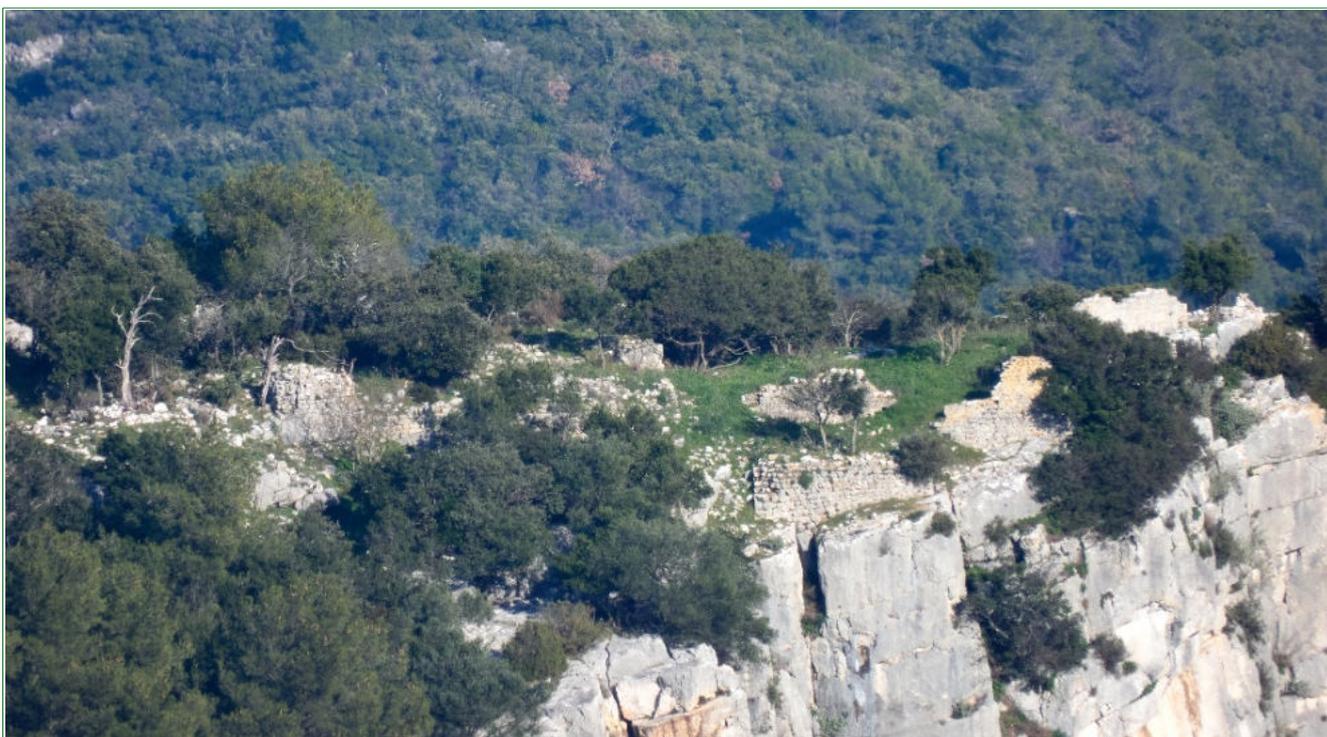
En face et au sud du manoir, un chemin charretier, bien frayé, conduit à une dépression dans la tranche de melon, côté nord. Là, on trouve cette espèce de col barré par un mur en pierres sèches, d'aspect primitif. Le chemin tourne le long de l'à-pic, gagnant le sommet du piton voisin où, parmi les pins d'Alep, gisent les ruines d'un village du Moyen-âge : la Vieille-Valette, détruite pendant les guerres de religion. La tradition se maintient à la Valette de l'exode des habitants de la plaine vers ce refuge de la montagne à chaque alerte, qu'elle fut causée par les pirates de mer ou par d'autres gens de guerre.

L'enceinte médiévale est encore presque entière, ainsi qu'une des portes. Une tour carrée est juchée au plus haut de l'à-pic, c'est la reproduction, en moins bon état de celle de Pénafort. L'église, ou plutôt la chapelle (4m. x 4m.) est complètement effondrée, ce qui s'explique : elle est en dehors du rempart. Les constructions, à l'intérieur, ne sont du reste pas en meilleur état, et il est même difficile de retrouver, parmi les décombres, l'emplacement des ruelles de ce nid de hiboux.

Les archéologues ne se sont pas mis d'accord au sujet des origines de la Vieille-Valette. F. Moulin lui dénie toute origine préhistorique et ne cite pas même le mur en pierres sèches - dont nous avons parlé tout à l'heure. Notre ancien confrère, Z. d'Agnel, au contraire, a découvert dans la maçonnerie du rempart, en partie éboulé à l'est, des fragments de meules plates, en basalte, de tuiles à rebords et de poteries grossières, dont la présence, en cet endroit, ne s'explique que parce qu'ils étaient sur place, au moment où les ouvriers ont édifié le mur à chaux et à mortier. Quelle raison auraient-ils eue, en effet, d'apporter du dehors de tels matériaux, alors que la pierre à bâtir abonde sur place? La Vieille-Valette est donc au moins d'origine gallo-romaine.

La guerre de 1914-18 a exigé une telle exploitation des bois, que nous avons pu battre l'estrade autour de la station, mieux que ne l'avaient pu faire nos devanciers. C'est ainsi que nous avons découvert une toute petite enceinte, bien curieuse : elle mesure seulement 8 m. de diamètre avec un mur circulaire d'un mètre d'épaisseur, en parfait état, à une seule ouverture, de 0 m. 50, à l'Ouest. Nous pensions à un soubassement de hutte, d'autant que nous avons recueilli, à quelques pas, un gros fragment de meule plate en basalte d'Ollioule, quand pénétrant à l'intérieur, nous ne fûmes pas peu surpris d'y trouver le sol jonché d'énormes pierres de 20 à 40 kilos, jetées là, sans ordre apparent, sur une épaisseur impossible à apprécier. Après réflexion, et y être retourné plusieurs fois, nous nous sommes arrêtés à la solution que ce devait être là une sorte de citerne destinée à recueillir les eaux de ruissellement de la colline, car l'enceinte est juste au pli du terrain, et qu'on l'aura comblée à la suite de quelque accident en se ménageant la possibilité d'y recourir de nouveau, en cas de besoin.

SOURCE : COMMANDANT AIMÉ LOUIS LAFLOTTE - BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES ET ARCHÉOLOGIQUES DE LA VILLE DE DRAGUIGNAN 1921 - PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES VAROISES



LA VIEILLE VALETTE DEPUIS LE MONT FARON - PHOTO PAR CÉCILE DI COSTANZO

DE CURIEUSES RUINES

Du château, un chemin assez mauvais s'élève au flanc nord-ouest de la colline de Tourris à qui a fini par être donné le nom de "Vieille Valette" pour ce que l'on voit, à son sommet, des ruines ainsi désignées dans la région.

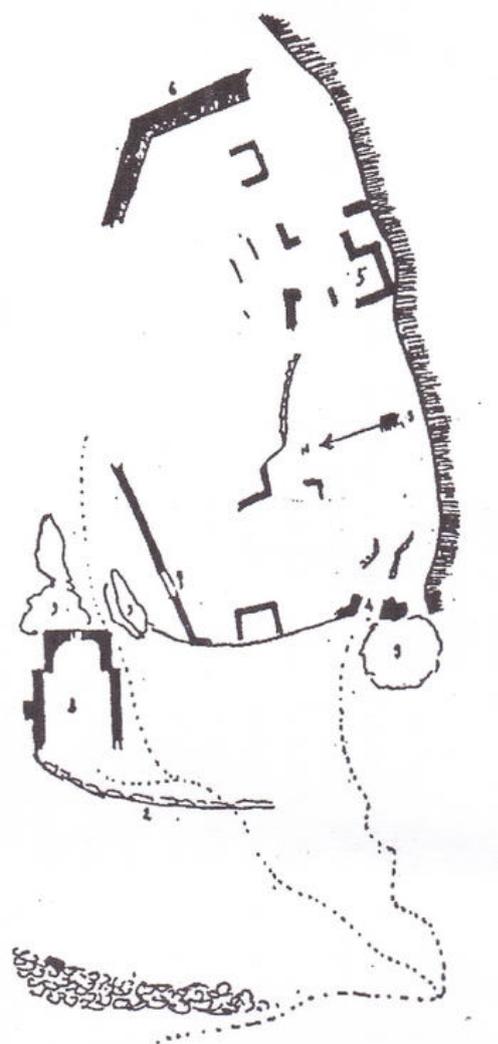
Que fut cette "Vieille-Valette" ? On en discute. Les préhistoriens dissertent sur une pointe de flèche en silex, trouvaille du Commandant Laflotte, les archéologues sur les tuiles à rebord et les meules en basalte, les historiens brandissent des textes ... Et la tradition fait de cette position haut perché à 471m. le refuge des populations menacées, détruit à la fin du XVI^e siècle au cours des guerres de religion.

Allons-y voir : d'abord, parmi kermès, ronces, genets et cistes, le large intervalle gris d'un mur, ras du sol, sorte de rempart vraisemblablement préhistorique ou pré-romain ; vingt mètres plus haut, un autre moins large. Comme le sentier arrive à un col, à l'esplanade dégagée, au bord d'un à-pic, une première silhouette se dessine de la butte : un seuil à droite, entrée probable d'une enceinte dont on devine bien la ligne, en avant de ce seuil et tout contre, une pierraille circulaire indique l'emplacement d'une tour. L'enceinte contourne le mamelon et face au nord élève un grand mur de moyen appareil percé d'une large porte. Un peu en contrebas et en dehors de l'enceinte, une chapelle dont l'abside s'appuie sur un énorme bloc de rocher. Cette abside extérieurement plate, est, à l'intérieur en cul de four, avec ouverture à plein cintre au milieu.

Au-delà de l'enceinte qui court sud-nord sur environ 200m, un chaos de murs émerge de la broussaille jusqu'au sommet avec, planté au bord même de l'à-pic méridional, la ruine d'un donjon dont le mur est s'élève encore à près de trois mètres. Des roches plates, déclives, bordent le précipice, du seuil au donjon. À l'est, l'enceinte se termine par le demi-cercle d'un mur haut et épais qui paraît fait de deux murailles édifiées l'une contre l'autre.

L'enceinte, longue ellipse renflée à l'ouest et plus aiguë à l'est, n'a pas plus de 150m dans ce sens et de 75 nord-sud.

Ce serait pour le promeneur peu de choses, si de ce sommet, il ne découvrait un admirable panorama, vers Hyères et ses îles, d'une part, vers Dardennes et Sanary de l'autre avec, en face, l'émouvant développement de la face septentrionale du Faron. Les crêtes sinueuses de la montagne toulonnaise courent ici sur quatre kilomètres, du Fort de la Croix Faron à la Tour de Beaumont, avec d'imposants à-pics qui, aux falaises du Grand-Baù -584 m.- n'atteignent pas moins de 170 mètres de hauteur. Au pied de la caserne du centre -541 m.- juchée sur son mamelon comme une pièce montée, se creuse le passage historique du Pas de la Masc. (18/12/1793)



- — — Sentiers montant du château de Tourris.
- N° 1 — Premier retranchement en pierres.
- N° 2 — Deuxième mur.
- N° 3 — Emplacement de tour en pierres sèches.
- N° 4 — Entrée de l'enceinte.
- N° 5 — Donjon au bord extrême de l'à-pic.
- N° 6 — Gros mur rempart oriental.
- N° 7 — Grand mur nord avec porte.
- N° 8 — Chapelle avec son abside.
- N° 9 — Blocs de roches qui couvrent le flanc nord.

SOURCE : LOUIS HENSELING IN ZIG ZAG DANS LE VAR, TOME 2, 1935-1955

L'ÉNIGMATIQUE CHAPELLE DE LA VIEILLE-VALETTE

Le bourg s'agrandit hors des remparts devenus trop étroits et l'on bâtit sous le vocable de Sancti Johannis de Turris, la chapelle dont la forme souterraine rappelle les églises des premiers siècles de l'ère chrétienne (Laurent Germain, Histoire de La Valette, page 15)

Les Romains construisaient des citernes, lesquelles pouvaient indifféremment servir de grenier à blé, de réservoir d'eau, de cuves à vin ou à huile. Quelques personnes prennent ces citernes-celliers pour d'antiques chapelles souterraines (P. Bel, La Valette, vieux village de Provence)

C'est au nord-est de Toulon, à 470 mètres d'altitude, et dans un lieu connu sous le nom de Vieille-Valette (commune du Revest-les-Eaux), que nous apparaissent les derniers pans de murs de ce qui fut autrefois la "chapelle" Sancti Johannis de Turris, Saint-Jean de Tourris.

Nous voilà au cœur d'un village médiéval fortifié.

Ce n'est qu'en l'an 1084 que l'histoire de Tourris-Vieille-Valette semble débiter d'après une trace écrite prouvant son existence ; antérieurement à cette date ne subsiste rien de concret. Peu de fouilles sérieuses, sinon "archéologiques" furent entreprises sur le site, ce qui ne permet pas d'espérer en retracer clairement et intégralement l'évolution. Seuls dans les années 1964-1965, les travaux de MM. Joubert, Gérard et Balencie apportèrent de nombreux éléments indispensables pour comprendre une partie de l'histoire, de toute évidence la plus ancienne, du lieu qui nous intéresse.

Ainsi, grâce à ces chercheurs, pouvons-nous déterminer l'origine du site, qui débute au pied de la falaise, au sud, dans et aux environs du trou de Gaspard, entre 750 et 450 avant notre ère (premier et second âge de fer).

Il est probable qu'après la conquête de la Gaule par César, le site devint un poste romain et prit le nom de Turris, certainement en raison des tours et fortifications qui y furent édifiées. Turris devint Tor, Thor, Thorris, Torriès, Tourris, jusqu'aux environs du XIV^e siècle où le site fortifié paraît avoir été abandonné ou détruit.

Si nous nous plaçons contre le mur nord qui délimite le village, nous découvrons les ruines du premier lieu de culte de Tourris-La-Vieille-Valette.

Lieu de culte, on est tenté de l'affirmer du fait de sa relative importance, de sa forme caractéristique, de son ouverture (vitrail) dans le chœur et de l'orientation du bâtiment, est-ouest, le chœur vers Rome, ce qui fut l'orientation des lieux de culte dès les premiers temps chrétiens jusqu'au XVI^e siècle. Enfin, l'édifice, pur témoignage moyenâgeux (période catholique très "pratiquante"), renforce cette hypothèse : il fallait avoir son lieu de culte.

Comme le souligna Laurent Germain dans sa monographie, l'étroitesse des lieux fut probablement à l'origine de cette construction extra-muros, néanmoins protégée par l'édification d'un second parement. Contraints par la situation géographique du site, nos ancêtres durent bâtir l'édifice sur le flanc nord du massif rocailleux, le flanc le plus vulnérable. Était-ce la paix, en ce temps-là ?

"SANCTI JOHANNIS" de Turris nous laissera-t-il un jour dévoiler son mystère ...

CARACTÉRISTIQUES ET DIMENSIONS

Longueur : 11,20 m

Largeur : est : 5,20 m, ouest 4,00 m

Hauteur : 3,00 m et 6,00 m côté parement (nord)

Chœur

Profondeur : 2,40 m

Largeur : 2,85 m

Ouverture vitrail : 0,90 x 0,85 m

Épaisseur des murs : 1,15 m à la base et 0.65 m au sommet.

Un accès est encore apparent proche du chœur dans le mur sud (escalier enseveli ?). Largeur de cet accès 1,30 m avec une petite niche dans le bas à droite (Hauteur : 0,50 m et largeur : 0,55 m).

Un contrefort prend appui sur le mur nord (enceinte) avec un empattement de 2,40 m.

Étoile de Salomon apparente, taillée dans la pierre, clé de voûte du vitrail. Signe de reconnaissance des compagnons, association des enfants de Salomon - les tailleurs de pierre, dont on a prétendu faire remonter l'origine à la construction du temple de Salomon, mais qui vraisemblablement ne date "que" du Moyen-âge.

QUELQUES NOTES SUR L'ÉTOILE DE SALOMON

Le pentacle de Sancti Johannis de Turris à la Vieille-Valette, étoile à cinq branches ou étoile de Salomon, que l'on pouvait voir bien dessiné il y a encore quelques années sur la clé de voûte de l'ouverture située dans le chœur de la chapelle, peut et doit être considéré d'une part comme un signe de reconnaissance des Compagnons, maîtres tailleurs de pierre, et d'autre part comme unité de mesure, dont les caractéristiques principales nous révèlent de nombreux détails sur l'antique chapelle, malgré un aspect aujourd'hui très délabré.

La symbolique

Du nombre 5, elle représente l'union des inégaux, l'accomplissement, le parfait, la connaissance et le génie qui élève l'âme.

Toujours orienté vers l'Est, c'est-à-dire vers le soleil levant, vers la lumière.

Telle est l'exacte position du pentacle à la Vieille-Valette. La pointe en l'air (voir croquis n°1), cette figure désigne souvent l'homme, le chiffre 1 correspondant bien évidemment à la tête (l'intelligence). Elle serait donc l'image de la crucifixion. Inversée, l'étoile symboliserait le mal, la tête de bouc.

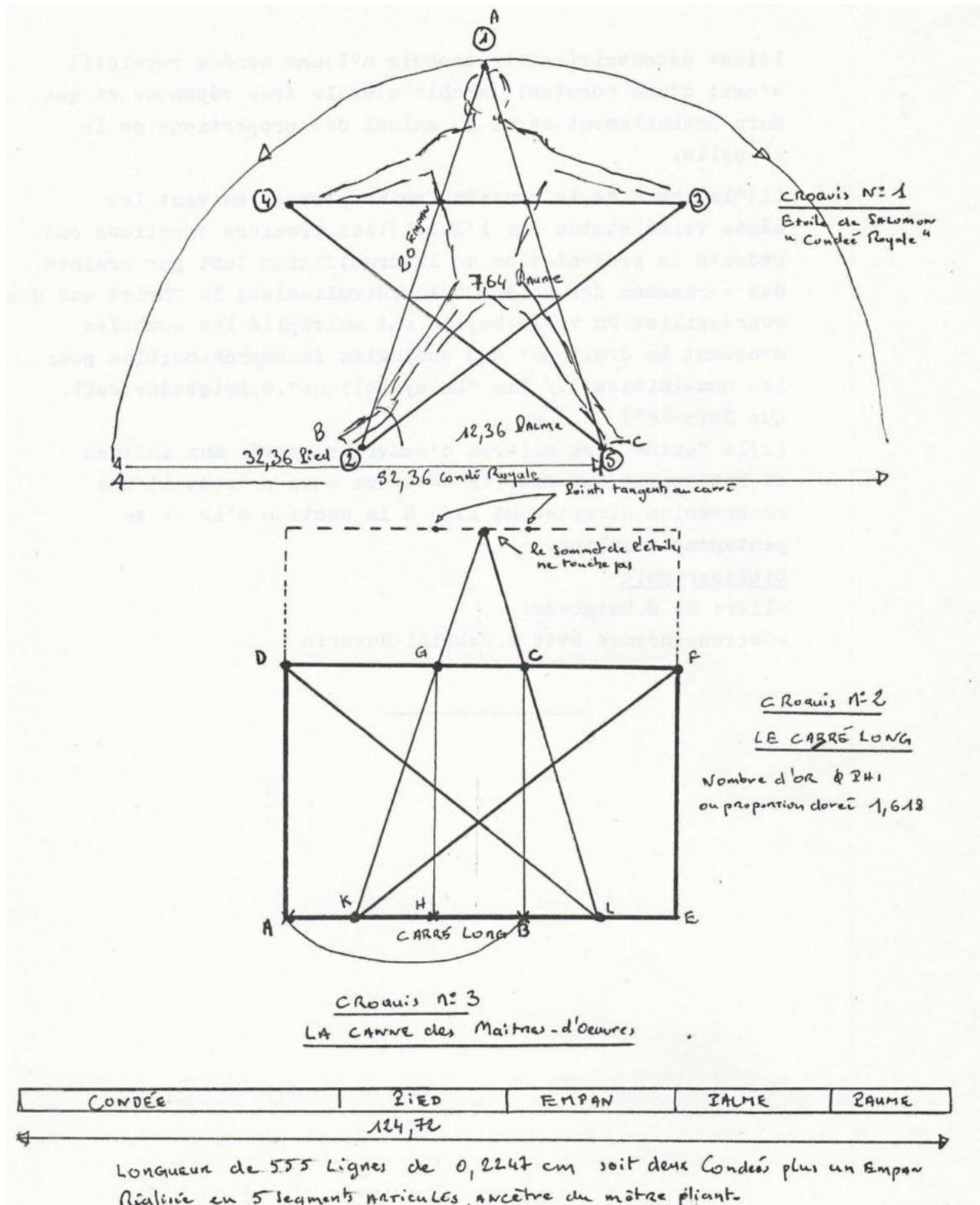
Le thème de la crucifixion se propage selon les mêmes voies (statue sur l'autel) : les premiers chrétiens ont redouté la représentation de la crucifixion tant par crainte des sarcasmes des païens qui ridiculisaient le Christ que de représailles. En revanche, ils ont multiplié les symboles évoquant la croix par des analogies incompréhensibles pour les non-initiés. (in La symbolique, O. Beigbeder)

Ainsi taillée dans la pierre, l'étoile inspire par sa relative indestructibilité, une certaine idée d'éternité. Mais au-delà de la dialectique ornementale, les images du compagnonnage (divers symboles initiatiques) donnent en plus une notion très précise d'unité de mesure (cf croquis n°2), le « carré long » qui permet de tracer le pentacle et croquis n° 3, la « canne des maîtres d'œuvre ».

Selon les dimensions, l'étoile de Salomon de la Vieille-Valette en quine, laisse découvrir une coudée royale : il s'agit d'une constante architecturale très répandue et qui aura probablement servi au calcul des proportions de la chapelle.

Quine				
<u>Paume</u>	<u>Palme</u>	<u>Empan</u>	<u>Pied</u>	<u>Coudée Royale</u>
1	1	1		
0,382	0,618	1	1,618	2,618
7.64 cm	12,36 cm	20 cm	32,36cm	52,36 cm

La quine des maîtres d'œuvre, réservée aux initiés, se rattachait aux mesures humaines, mais présentait une progression directement liée à la section d'or et au pentagone régulier.



BIBLIOGRAPHIE

- L. Germain : Histoire de La Valette
- P. Bel : La Valette, vieux village de Provence
- G. Navarin : La Vieille Valette in Bulletin des Amis de La Vieille Valette
- ASSNATV - 1965 : prospections archéologiques par Joubert & alii
- P. Trofimoff : Le Revest-les-Eaux, Tourris, Val d'Ardène.

SOURCES : RICHARD ROQUEBRUN - REPRIS DANS LE RECUEIL AVR BALADE AU CHÂTEAU DE TOURRIS DU 31 MAI 2003

LE HAMEAU DE TOURRIS EN 1360

SOURCE : CLAUDE CHESNAUD IN SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDÈNE – BUL. N° 36 - SEPT 2003

En 1989, Richard Roquebrun et Robert Durand ont rendu publique leur maquette représentant "Le hameau de Tourris en 1360" qui se situe sur la commune du Revest-les-Eaux, en limite avec La Valette (ce hameau est plus connu sous le nom de La Vieille Valette).

Tel un belvédère, ce hameau (aujourd'hui en ruine) a été construit sur une barre rocheuse permettant de signaler les va-et-vient entre La Valette et le Revest et ainsi protéger les habitants de cette vallée.



LA MAQUETTE DE LA VIEILLE-VALETTE EN 2003 – PHOTO SYLVAIN RENARD

Pour réaliser cette maquette, d'une longueur de 1m50, d'une largeur de 1 m et d'un poids total de 15 kilos, MM. Roquebrun et Durand ont longtemps cherché dans les vieux papiers, dans les archives municipales et dans différentes publications comme "Histoire du Revest". Ils se sont appuyés sur le plan de M. Navarin et sur les travaux de recherche de MM Germain, Bel, Joubert, Gérard, Balencie, Layet et Henseling ! Aidés par Gabriel Roquebrun, père de Richard Roquebrun, ils ont reconstitué le plus fidèlement possible les derniers aspects de cette station médiévale, un jour de Noël 1360, qui d'après les archives serait la dernière année de l'occupation de ce site par l'homme.

Il y avait là haut trois tours, une grande bastide, plusieurs petites maisons, une chapelle et des enceintes de protection.

C'est ce que représente cette maquette.

NDLR : cette maquette a fini à la déchetterie, selon M. Roquebrun.

LA VIEILLE VALETTE, VILLAGE FANTÔME SUR LE MONT COMBE

Par Nathalie Brun – Var Matin du 8 janvier 2022 nbrun@nicematin.fr

Les hauteurs du quartier de Tourris, entre le Revest et La Valette, abritent les vestiges d'une place forte abandonnée à l'époque médiévale.



SUR LES HAUTEURS DE TOURRIS, UNE PLACE FORTE QUI A PÉRICLITÉ IL Y A PLUS DE CINQ SIÈCLES. PHOTO N.B.

La Vieille Valette, appelée aussi "Vieux Tourris", sur les hauteurs du mont Combe, à cheval entre le Revest-les-Eaux et La Valette-du-Var, abrite les vestiges d'un village médiéval fantôme. Des ruines étonnantes perchées à flanc de falaise, dont la construction remonterait au moins à l'époque gallo-romaine, d'après les historiens locaux.

Passé les norias de camions qui s'acheminent vers l'énorme carrière de Tourris où la blanche roche de calcaire urgonien participe à l'édification du polder monégasque et abreuve la filière du bâtiment, il faut trouver le raidillon qui grimpe vers l'oppidum, et s'infiltrer entre les bouquets d'olivastres et de chênes masquant une draille fréquentée par des bipèdes depuis la nuit des temps.

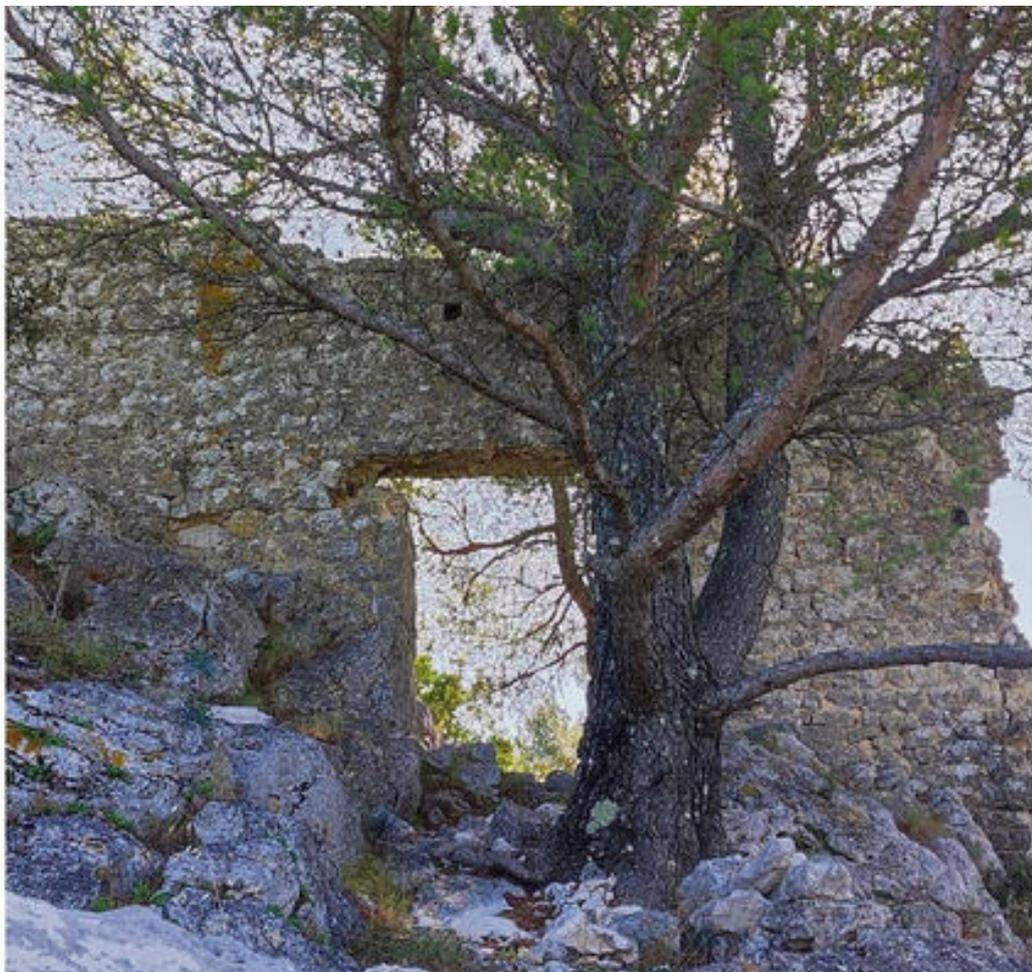
"Le site aurait été abandonné entre les XIV^e et le XV^e siècles. Les dernières fouilles archéologiques ont eu lieu dans les années 60", expliquent Marie-Hélène Taillard et Patricia Aude-Fromage, respectivement présidentes des associations Loisir et Culture et Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, qui nous guident dans cette ascension vers les falaises escarpées où se juche, dans les effluves de thym, l'antique petite place forte.

DES PREMIERS VESTIGES SIGNALÉS EN 1897

Ce bourg fortifié culminant à 470 mètres d'altitude, a fait l'objet de longues recherches des bénévoles qui y organisent des balades guidées. Les premiers vestiges archéologiques découverts à La Vieille Valette auraient été signalés dès 1897. Les relevés des fouilles réalisées en 1965, édités par le Centre archéologique du Var, font état de silex taillés et de haches de pierre polies, d'un crâne humain accompagné de fragments de poteries de l'âge du Fer, et dans les différents niveaux des fonds de cabanes, des vestiges de poteries de l'âge de Fer mais aussi de l'époque carolingienne et du Moyen Âge. L'origine du site débiterait dans deux petites grottes au pied de la falaise, entre 750 et 450 avant notre ère.

DES RESTES D'HABITATIONS, NOYÉS DANS LA VÉGÉTATION

Ouvrant un épais mur d'enceinte éboulé, deux portes au moins y donnaient accès par un chemin relié au château de Tourris qu'on aperçoit en contrebas. À l'intérieur du bourg fortifié, on repère encore les fondations de trois tours carrées qui sont peut-être à l'origine du nom de Tourris, une petite citerne et des restes d'habitations, noyés dans la végétation, au milieu d'un chaos de blocs de pierres retournés par les sangliers...



L'UNE DES PORTES D'ACCÈS DE LA VIEILLE-VALETTE, APPELÉE AUSSI VIEUX TOURRIS - PHOTO NATHALIE BRUN

"Le village aurait périclité dès la fin du XIII^e siècle, tandis que La Valette, bâtie au bord de la route dans la plaine, prospérait. En 1315-1316, Tourris ne comptait que 25 feux de queste, tandis que La Valette en abritait 92." Les ruines très endommagées d'une petite chapelle, orientée est ouest – le chœur vers Rome – sont toujours visibles. "On y distinguait encore, il y a quelque temps, une étoile de Salomon à cinq branches", raconte Marie-Hélène Taillard. Difficile d'en retrouver la trace.

Laurent Germain mentionne ce vieux lieu de culte dans Histoire de La Valette : "Le bourg s'agrandit hors des remparts devenus trop étroits et l'on bâtit sous le vocable de Sancti Johannis de Turris, la chapelle dont la forme souterraine rappelle les églises des premiers siècles de l'ère chrétienne."

DES VIEILLES HISTOIRES AUTOUR DU VILLAGE OUBLIÉ

Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène ont aussi répertorié les vieilles histoires autour du village oublié. Il serait hanté par une dame blanche, Béatrix, fille d'un seigneur de Tourris que son amour impossible pour le pastre local aurait conduit au couvent de l'Almanarre. Mais aussi par un vieux loup solitaire, qui serait de retour...

Fantômes et héros du passé, comme le capitaine de Nas, à l'origine d'une lignée d'officiers de La Royale, qui avait fait construire le château de Tourris au moment de son mariage, en 1568. Et bien sûr l'attachant brigand Gaspard de Besse qui aurait aménagé une cachette dans "Le trou de Gaspard", sous la falaise.

"De nombreux villages de Provence ont aussi leur Trou de Gaspard, autant que de Fontaines de la reine Jeanne ou de Châteaux du roi René... Mais quand on se souvient que Gaspard fut arrêté tout près, à La Valette, que l'un des trois hameaux de Tourris est celui des Bouisses, du nom d'une famille qui vivait là, et que Gaspard de Besse était en réalité Gaspard Bouisse...", relève pertinemment un vieil ami du Revest.

D'autres personnages hauts en couleur et plus contemporains ont marqué indélébilement la mémoire des lieux, comme le pittoresque aubergiste moustachu, Jean Baudisserre, surnommé "Le Gaulois". Ou encore Fine, l'ancienne gardienne du château, ex-résistante et bergère ombrageuse, réputée pour avoir la gâchette facile.



LE VIEUX VILLAGE ET LES AMIS DU VIEUX REVEST - PHOTOS NATHALIE BRUN

REVESTOU.FR, UN MUSÉE VIRTUEL

Une importante documentation est, entre autres, dédiée à Tourris et à La Vieille Valette sur le site des associations locales Les Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, créée en 1986 par Charles Aude, et Loisir et Culture: revestou.fr.

Un véritable musée virtuel, qui rassemble une masse d'informations, de documents d'archives, de photographies anciennes et récentes, de témoignages sur l'histoire de la commune et de ses environs: hameaux, quartiers, sources, fleuve du Las et ses affluents, grottes, avens, mines, sablières, carrières, moulins, châteaux, verrerie, barrage, artistes ou figures locales, cartes, généalogies et actualités... Un site également doté d'un forum et qui s'enrichit en permanence, grâce aux recherches et collectes des bénévoles, appuyées par un réseau de spécialistes.

20.000 DOCUMENTS, DES ANIMATIONS, DES BALADES...

Un patrimoine naturel et culturel d'une étonnante richesse que ces bénévoles passionnés, qui ne gèrent pas moins de 20.000 documents en stock, s'appliquent à faire découvrir et à transmettre, en organisant aussi des conférences, des expositions et des balades mensuelles ouvertes à tous.

Amis du Vieux Revest et du Val d'Ardène, Loisir et Culture, mairie du Revest, place Jean-Moulin à Revest-les-Eaux.

Site Internet: revestou.fr

LE TOURRIS DE PIERRE TROFIMOFF

Situé à 10 kilomètres au nord-est de Toulon, le hameau de Tourris (turris : les tours) nous est révélé pour la première fois en 1084 dans une bulle donnée par Grégoire VII. Appelée aussi Vieille-Valette (Bourg « de Vallé », vestige de toponymie gauloise).

Tourris doit son nom au fait qu'il fut de tout temps un lieu de repli et un poste d'observation de première importance.

Ce fut d'abord un réduit gaulois. Un poste romain s'édifia autour de ces constructions. Plusieurs maisons furent ensuite élevées à l'abri de ce « mirador ». De solides murs d'enceinte abritaient le tout, et leurs ruines, encore robustes, encadraient des portes largement ouvertes.



PHOTO KATRYNE CHAUVIGNÉ-BOURLAUD 2013

L'ancienne demeure romaine de Saint-Jean-de-Tourris, au milieu du XVIII^e siècle, dépendait du domaine des comtes de Provence, en dehors de tous autres seigneurs, comtes ou barons. Tourris fut très souvent l'objet des convoitises des Revestois et des édiles de la Valette. Il eut pendant très longtemps ses syndics élus : en 1639, les consuls de la Valette furent nommés syndics de Tourris, à la demande des habitants eux-mêmes. Les consuls du Revest avaient adressé un ultimatum à leurs voisins.

Les très nombreux combats des XIV^e et XV^e siècles y amenèrent une population apeurée. Les incursions des barbaresques accrurent ces replis.

En 1262, Charles II, comte de Provence, et son épouse Béatrix cédaient tous leurs droits sur le « Bourg de Vallé » aux nobles Isnard et Reforciat. Ceux-ci abandonnaient les droits qu'ils possédaient à Toulon.

Les relations entre Toulon et les châteaux voisins ne furent pas toujours très cordiales. En 1395, Les consuls de Toulon désignèrent « les Nobles Vincent et Antoine et Messires Antoine et Jacob » pour qu'ils se rendent auprès du sénéchal et du Conseil Général pour régler au mieux « la paix qui doit avoir lieu entre la ville et les châteaux de Tourris et du Revest... ».

Le 9 juillet 1447, les consuls de Toulon engagèrent des pourparlers avec les seigneurs d'Ollioules pour obtenir le libre accès des pâturages de Tourris. Afin de gagner cet avantage, la ville consent à payer tous les frais que M. d'Ollioules a pu faire.

Devant les menaces que faisait peser sur leur ville la présence de la flotte turque, les consuls de Toulon écrivirent au château de « Turitz » (Tourris) de se « rendre à Toulon et de se tenir prêt au premier commandement du Bailli » (1510).

Après la mise à sac (1536) des terres environnant Toulon, c'en était fait de Tourris. Tout y était détruit. De très nombreuses années passèrent avant que le hameau et la seigneurie ne reprennent le visage de la vie.

C'est perpendiculairement à la chapelle Saint-Jean-de-Tourris, élément premier de l'ensemble visible aujourd'hui, qu'au début du XVI^e siècle le seigneur de Tourris entreprit la construction du château actuel.

Au début du XVI^e siècle, toutes les terres de Tourris qui n'étaient pas soumises aux tailles furent attribuées au Revest et à la Valette. La seigneurie fut ainsi divisée. Cette répartition nécessitait une application toute spéciale des règlements en vigueur. Les propriétaires du fief défendirent leurs droits. Les prérogatives du seigneur de Tourris étaient sauvegardées (arrêt de la Cour des Comptes 1731, 1731 et 1759). La seigneurie comportait le droit de haute, moyenne et basse justice directe universelle. Ce droit, qui apparaît à la lecture de plusieurs titres, est très particulier.

Comme dans tout le pays voisin, l'eau jouait à Tourris un rôle considérable et permettait, en plus de l'irrigation des terres, l'implantation et la marche de petites fabriques et industries. En 1738, la ville de Toulon payait 757 livres à M. Rimbaud, procureur du roi « en l'Amirauté de cette Ville » ; cette somme représentait le prix des arbres que la communauté lui avait demandé d'arracher dans son domaine de Tourris, « comme trop voisins du canal des eaux des moulins ».

[NDLR : IL S'AGISSAIT EN FAIT DU MOULIN DE TOURRIS, SITUÉ À TOULON, VERS LE 117 DE L'AVENUE DES MOULINS. IL N'EN RESTE AUJOURD'HUI QUE QUELQUES MARCHES, CAR IL A BRÛLÉ VERS 1910.]

La famille de Vintimille fut la première à posséder la terre de Tourris.

En échange de quelques biens et titres seigneuriaux qu'il possédait à Ollioules, Jean Chautard acquit la seigneurie de Melchior de Vintimille.

Originaire de la ville d'Aix, la famille Nas occupe une place importante dans la liste des différents propriétaires de Tourris. Simon Nas, second consul d'Aix en 1494, eut :

- Henri de Nas, second consul d'Aix, en 1529
- Louis de Nas, chevalier. Il fut un des plus brillants capitaines de son temps

Il se signala tout particulièrement en Corse, sous les ordres du maréchal de Ternes. Il fut, par sa brillante compréhension des données du combat, l'artisan de la prise de Bonifacio, occupée par les troupes génoises, le 20 septembre 1553. En 1551, il avait épousé Catherine Chautard, fille de Jean, seigneur de Tourris.

C'est par cette union que la terre de Tourris fut définitivement acquise à la famille de Nas. Louis de Nas et Catherine Chautard eurent Jean-Baptiste. Jean-Baptiste de Nas est cité dans l'Histoire des Guerres de Flandres. Digne successeur de son père dans le métier des armes, il tomba devant Anvers.

Il avait épousé en 1568 Claude de Thomas, fille de Jacques, seigneur de Sainte-Marguerite. Ils eurent Bernardin de Nas, marié en 1591 avec Élisabeth de Marin. Bernardin et Élisabeth de Nas eurent

François et Jean-Baptiste II. François épousa, en 1642, Victoire de Saqui qui lui donna Louis de Nas. Ce dernier épousa Claire de Martini en 1670.

La terre de Tourris passa ensuite dans la famille Rimbaud.

[NDLR : JE NE PENSE PAS : LA FAMILLE DE NAS EST RESTÉE EN POSSESSION DU FIEF DE TOURRIS SANS DISCONTINUITÉ ENTRE 1551 ET 1785. LA MENTION D'UN RIMBAUD DANS UNE TRANSACTION CONCERNAIT UN MOULIN DIT DE TOURRIS QUE LES DE NAS POSSÉDAIENT À TOULON NON LOIN DE L'HUILERIE SAINT-ANTOINE ET QUI ÉTAIT MITOYEN DE LA VALTIÈRE SAINT-ANDRÉ APPARTENANT ALORS À UN MONSIEUR RIMBAUD. KATRYNE.]

Le 1^{er} octobre 1793, l'armée Lapoye, qui vient de quitter ses positions au pied du Coudon, se porte en renfort de l'armée du général Cartaux ; 1.800 hommes contournent alors le Faron et traversent les terres de Tourris.

La chapelle Saint-Jean-de-Tourris desservit pendant de longues années le hameau et les bastides environnantes. Cette chapelle fut autrefois un lieu de pèlerinage où Revestois, Valettois et Toulonnais se rendaient chaque année avec ferveur. Une amusante autant que malencontreuse bagarre entre pèlerins du Revest et de la Valette mit fin à cette traditionnelle procession.

Il ne reste que très peu d'archives sur Saint-Jean-de-Tourris. Une confrérie de Pénitents y existait encore en 1832. M. Marzelini, recteur, nommait cette année-là les prieurs et prieuresses de Saint-Jean. C'était Michel Meiffret, Jacques Meiffret, Victorine Hermitte et Suzanne Meiffret.

Au XIX^e siècle, de très importantes réparations furent effectuées à la chapelle. On acheta une chasuble, on mit une nouvelle nappe à l'autel de la Sainte Vierge. On acheta un cadre pour un tableau, la toile du tableau, du plâtre... Le jour de la Saint-Jean, on acheta et on « tira les boîtes ». Toutes ces dépenses ne furent pas du goût du recteur qui les trouva inutiles.

À l'heure où une fois encore, de par sa situation abritée, Tourris est amené à servir d'important point d'appui à la défense de Toulon, il n'apparaît pas déplacé d'en appeler rapidement l'histoire.

SOURCE : LE REVEST, TOURRIS, VAL D'ARDÈNE, DE PIERRE TROFIMOFF PUBLIÉ EN 1963



TOURRIS 1950 À 1970

LE TOURRIS DE LAURENT GERMAIN

Malgré toutes nos recherches dans les archives de la commune et dans celles des localités voisines, nous n'avons trouvé aucune indication qui nous permette de donner une date même approximative à la fondation de La Valette. Le fait que la plupart des vieux bourgs provençaux sont bâtis sur des collines élevées, comme Six-Fours, Évenos, Solliès et autres, nous inspira la pensée de rechercher les origines de notre ville sur les hauteurs environnantes.

Nous nous fîmes conduire à Tourris, sur un sommet éloigné, appelé Vieille Valette, situé au nord de l'agglomération actuelle, entre le versant nord de Faron et le flanc sud-ouest de Coudon. Nous trouvâmes là les vestiges d'une ancienne tour, qui nous a parue être à la fois un poste d'observation et un lieu de refuge de nos aïeux les Gaulois (On y a trouvé des débris d'ustensiles de ménage et d'instruments de culture tout à fait primitifs). De vastes forêts de chênes kermès couvraient alors la plaine immense qui s'étend aux pieds de ce pic et abritaient les fauves qui, dans ces temps reculés, infestaient encore les régions boisées et inhabitées de la Gaule.

Après la conquête de Jules César, cette tour devint sans doute un poste romain et le lieu prit le nom de Turrus (tour) qu'il a conservé depuis (Turrus est devenu Tor, Thor, Torris, Torriès, Thorris et Tourris).

Les conquérants durent occuper longtemps ce poste si bien placé, car on y trouve de nombreux débris de poterie romaine et même phénicienne.

Plus tard, on construisit sans ordre, aux pieds de la tour, des maisons dont les vestiges existent encore ; ce fut l'origine du bourg. On entourra ces habitations de remparts solides, dont on aperçoit des pans encore debout. On voit aussi les ruines de deux portes relativement monumentales. En fouillant l'épaisseur de ces remparts, nous avons trouvé, dans le ciment qui lie les moellons taillés, des débris de vases, de poteries, de briques romaines qui avaient dû être utilisés par les habitants primitifs de la tour.

Le bourg s'agrandit hors des remparts devenus bientôt trop étroits et l'on bâtit, sous le vocable de Sancti Johannis de Turrus, la chapelle dont la forme souterraine rappelle les églises des premiers siècles de l'ère chrétienne. Vers la fin du XVI^e siècle, le seigneur de Tourris fit construire, à mi-côte du mamelon au sommet duquel est le vieux bourg abandonné depuis la fin du XIV^e siècle, un lourd et disgracieux château qui existe encore de nos jours et qui appartient à Madame veuve de Gasquet. C'est dans ce château que, sous la Terreur, quelques familles allaient, de Toulon et des environs, assister, la nuit, dans la chapelle, aux offices religieux dits par un prêtre non assermenté qui s'y était réfugié. Il est évident que nous étions là sur l'emplacement déjà abandonné de la vieille communauté de Tourris ; mais pourquoi la tradition place-t-elle dans ces ruines l'ancienne Valette ?

Des sommets de l'antique Turrus, la vue s'étend au loin jusqu'à la mer au-dessus d'une vaste plaine ; à nos pieds, prend naissance une vallée onduleuse toute verdoyante de chênes, de pins et d'oliviers, c'est la Vallis læta, bien dénommée par nos pères. Au nord de Tourris, on trouve une autre vallée se dirigeant vers Solliès-Toucas, c'est-à-dire vers l'est et qui dut à son orientation heureuse vers le soleil levant le nom de Vallauris (Vallis aurea).

Ce sont les Romains qui ont donné à notre plaine le nom de Vallis læta, car ils y établirent des villas dont les vestiges subsistent encore en maints endroits, non loin de l'agglomération actuelle. Quelques propriétaires, en défonçant leurs terres, ont trouvé d'ailleurs des poteries nombreuses, des débris d'amphores, des briques, de petites urnes lacrymatoires et des pièces d'argent et de bronze à l'effigie des premiers empereurs romains.

Une agglomération de maisons, formant pagus, dut exister à cette époque dans la vallée, mais il est fort probable que du VIII^e au X^e siècles, lors des nombreuses invasions auxquelles le littoral méditerranéen fut en butte de la part des Sarrasins, les habitants de ce bourg se réfugiaient dans l'enceinte fortifiée de Tourris et redescendaient après le départ des pirates. Voilà peut-être ce qui a pu faire croire à l'existence d'une vieille Valette ailleurs que dans la plaine.

La Valette a donc été fondée par une colonie romaine dans la Vallis læta qui lui donna son nom, pendant que Tourris, de fondation gauloise, existait déjà sur les hauteurs. La légende de la vieille Valette à Tourris a définitivement vécu, nous l'espérons du moins.

Quoique formant une communauté distincte, Tourris dépendait de La Valette. Le cartulaire du bailliage de Saint-Maximin de l'an 1246 le démontre clairement. Tourris et La Valette, ou, comme on les appelait alors, Sancti Johannis de Turrus et Sancti Johannis de Vallé appartenaient au domaine des seigneurs comtes de Provence, rois de Jérusalem et de Sicile. En dehors de tous seigneurs, comtes ou barons, Tourris eut longtemps ses syndics ; mais, en 1639, à la suite d'une assemblée de tous les possédants-biens sur ce territoire, tenue à la Mairie de La Valette, par devant M. de Saqui, lieutenant de la sénéchaussée d'Hyères, les consuls de La Valette furent nommés syndics de Tourris, dont les habitants manifestèrent ainsi, une fois de plus, leur intention de rester liés à La Valette. Cette décision avait été prise à la suite d'une sommation faite par les consuls du Revest à ceux de La Valette, d'avoir à accepter l'union et l'encadrement du territoire de Tourris au Revest. Depuis 1287, Tourris était affouagé pour un quart de feu et compris dans l'affouagement de La Valette. En 1627, sa quote-part fut fixée à 11 sous et 3 liards, à raison de 2 livres 5 sous par feu.

Sibille, dernière dame de Toulon, fille de Gaufridet, seigneur de Tretz, veuve de Gilbert de Baux et de Boniface de Castellane, légua à Charles I^{er}, comte de Provence, de Forcalquier et d'Anjou, tous les droits qu'elle avait sur la ville de Toulon. Ce testament fut reçu par Me Thomas, notaire, le 14 août 1261. A la fin de la même année, le comte de Provence fit de Toulon un chef-lieu de bailliage et comprit dans son ressort, les bourgs de La Valette, de Tourris, de La Garde et du Revest (Sciendum autem quod in dicta bajulia sunt castra).

En 1262, à la troisième calende de décembre, le bourg de Vallé, ainsi que Cuers et La Garde et les seigneuries de Solliès et du Revest furent échangés ou cédés par Charles I^{er} et sa femme, la comtesse Béatrix; cet échange fut fait avec les nobles Isnard d'Entrevènes et Reforciat, fils de Raymond Geoffroi, de la famille comtale de Toulon.

Jusqu'en 1262, La Valette n'appartint donc à aucun seigneur particulier si ce n'est au prieur de son église ou de son monastère.

Le nom de Saint-Jean a disparu, il ne reste plus que le mot de Vallé : bourg de Vallé. En 1287, les mots Val et Valette sont cités, comme noms propres de notre commune, dans la transaction passée entre la communauté et noble Foulque de Bras, prieur de son monastère et noble Reforciat, seigneur de Tourris et les syndics de la communauté de ce lieu, au sujet des privilèges d'affouage et de pâturage sur les terres gastes de Tourris, que ceux-ci contestaient aux habitants de La Valette et aux gens du prieur du lieu.

Cette transaction donna entière et complète satisfaction aux habitants de La Valette ; elle leur reconnut le droit de faire du bois pour leur usage personnel et pour l'usage de la communauté ; les autorisa à faire paître leurs troupeaux; leur permit d'habiter le lieu et d'y construire des maisons sans payer les droits habituels au seigneur.

Cette sentence arbitrale fut ratifiée solennellement le 1^{er} décembre 1505 par noble Gaspard, de Marseille, comte de Vintimille, coseigneur d'Ollioules, du Revest, de Tourris et de la Bastide de la Valdardennes, qui confirma tous les privilèges reconnus par la transaction de 1287. Cet acte de ratification fut passé au Revest, dans la maison de noble François Iman, baille de M. de Vintimille, et reçu par Me Hugues de Portalis, notaire à Toulon.

Les nobles Isnard et Reforciat ne conservèrent pas longtemps la seigneurie de La Valette, puisque vingt-cinq ans après l'acte d'échange passé à Aix, nous trouvons encore un prieur à la tête de la communauté. Ce prieur quittera bientôt le titre de chef du monastère et de la communauté pour prendre celui de seigneur temporel du lieu avec la moyenne et basse justice, et nous gouvernera longtemps tantôt seul, tantôt avec les seigneurs de La Garde.

SOURCE : HISTOIRE DE LA VALETTE, PUBLIÉ EN 1891 PAR LAURENT GERMAIN

LES MYSTÈRES DU DOMAINE DE TOURRIS

Parmi tous les mystères qui habitent le domaine de Tourris, voici une sélection proposée à la sagacité des fins limiers.

LE PIGEONNIER CARRÉ.

Il n'en reste que deux hauts pans de murs un peu écroulés et quelques carreaux de faïence tout en haut.



LES RESTES DU PIGEONNIER CARRÉ DE TOURRIS

© CÉCILE DI COSTANZO



CARREAUX DE FAÏENCE SUR LE PIGEONNIER

© CÉCILE DI COSTANZO

Nous savons que c'était un pigeonnier, puisqu'il était cadastré comme tel en 1828. Les pigeonniers et colombiers de Provence sont plutôt ronds. Les plus importants, comme à Tourris présentent cette architecture en carré, ce qui révèle qu'il était associé à une grande surface de culture céréalière.

LA GLACIÈRE

Cette construction de pierres ronds qui sert de réservoir aujourd'hui était de toute évidence une glacière, dont il manquerait juste le toit, semblable à celle de Pivot, à la Sainte-Baume, là où l'on y fabriquait de la glace en hiver pour être ensuite découpée en pains et acheminée de nuit vers les villes de Marseille et Toulon.

Mais où sont donc les prés de collecte en amont de la construction ? Et au cœur de l'hiver, en sous-sol, la température est de 13° en permanence. Beaucoup trop élevée pour la fabrication et la conservation de longue durée.

Peut-être que notre glacière de Tourris était un entrepôt intermédiaire entre les places de fabrication de la glace dans l'arrière-pays et les clients de la ville de Toulon ? Les chemins de la glace passaient en effet par le haut du Revest entre les glacières de la Sainte-Baume et la ville de Toulon.



LA GLACIÈRE DE TOURRIS EN 2006

LE CHEMIN DE L'EAU

L'eau est un grand mystère à Tourris. Actuellement les plantations sont irriguées à partir de la source de La Ripelle qui fait partie du domaine. Mais il n'en a pas toujours été ainsi et pourtant les descriptions des XIX^e et XX^e siècles dépeignent le domaine comme luxuriant, avec des bassins et des fontaines d'eau pure, des ruisseaux, des réservoirs ... D'où venait l'eau ?

On trouve bien aujourd'hui un bassin aussi grand que celui du château de La Ripelle, où aboutit un caniveau de pierre qui serpente au flanc de la colline.



GRAND BASSIN DE TOURRIS EN 2006

Un tunnel qui ressemble à une mine d'eau.



LA MINE D'EAU DE TOURRIS 2021 - © CÉCILE DI COSTANZO

Des puits qui donnent un peu, aux Bouisses ou le long du chemin communal. Le réservoir du Goudron qui n'est en eau que si l'on pompe l'eau de La Ripelle pour le remplir ...

LE VIEUX CIMETIÈRE

Le vieux cimetière mesurait 8 m sur 8. Il était entouré de murs et son entrée fermée par une grille, surmontée d'une croix de métal. On le voit bien cadastré en 1828. 📍

Et il était encore décrit dans une publication de 1938. Après la Révolution, le cimetière a essentiellement accueilli les employés décédés au domaine, après qu'ils aient été exposés dans le reposoir (devenu aujourd'hui le chai). Les tombes des vieux seigneurs avaient été dérangées pendant la Révolution et au cours du XIX^e siècle leurs restes avaient été déplacés respectueusement dans une autre terre sainte.



Mais où était donc cet antique cimetière, dont il ne doit rester aujourd'hui que quelques pierres sous la broussaille ?



L'ANCIEN CIMETIÈRE REDÉCOUVERT EN MAI 2022 - PHOTO © LOLA CAVÉ

LE BLASON SUR LES ÉCURIES

Il est souvent présenté comme celui de la famille de Nas. Mais toutes les armoiries des Nas de Tourris comportent un lion. Pas le blason des écuries ...

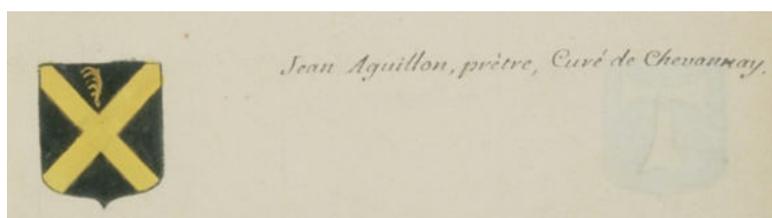


ARMOIRIES DE FRANÇOIS ET JEAN-BAPTISTE DE NAS DE TOURRIS
ARMORIAL HOZIER 1697



BLASON DES ÉCURIES
© CÉCILE DI COSTANZO

D'où vient donc celui-là ? Peut-être des Aguillon dont un représentant avait, selon l'Armorial d'Hozier, un schéma approchant ?



BLASON D'UN AGUILLON -
ARMORIAL HOZIER 1697

DEUX CHAPELLES POUR UN SEUL CHÂTEAU

Deux constructions religieuses, chacune surmontée d'une cloche sont édifiées à proximité du château de Tourris. Nous savons que celle qui s'ouvre vers le Sud est dédiée à Saint-Jean-Baptiste. Mais la plus petite, à l'ouest, aujourd'hui transformée en chai et dédiée à la dégustation, quel était son usage ?

Indice : certaines sources l'appellent « le reposoir ».

LE CHAI - PHOTO 2021 © CÉCILE DI COSTANZO



TOURRIS DES TEMPS MODERNES

TOURRIS EN 1938

Il s'étend sur un vaste plateau d'une superficie de 1500 hectares dont 900 sur la commune du Revest, 400 sur celle de la Valette et 200 sur celle de Solliès. Il renferme 540 hectares de terres arables; le reste est couvert de bois ou de taillis.

Sa position au milieu de collines en fit un camp retranché naturel contre, notamment, les incursions sarrasines et lui donna, depuis les temps les plus reculés, une population relativement nombreuse.

Nous avons, en ce qui a trait surtout à son histoire, recueilli quelques notes que, sous divers titres, nous allons faire connaître.

TRANSACTION DU 12 DÉCEMBRE 1287

Elle fut passée dans le monastère du Val (La Valette) devant Jacques de Garde, notaire royal, pour mettre fin à de nombreux procès entre, d'une part, le prieur et les habitants de la Valette; d'autre part, le seigneur et les habitants de Tourris. Cet acte, résultant d'un arbitrage, accorda aux premiers le plein usage du territoire de Tourris. Étaient intervenus dans la convention : Guillaume Dracon, écuyer d'Hyères, procureur de Foulque de Bras, ce dernier prieur de l'église de Saint-Jean du monastère du Val; Guillaume Chassaud et Pierre Crapon, syndics de l'université et communauté de ladite abbaye ; Guillaume de Saint-Pierre, écuyer de Toulon, procureur de noble Reforciat, celui-ci seigneur de Trets et de Tourris ; Pons de Cabriès, prévôt de l'église de Pignans et Montréal, chevalier de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean tous deux arbitres ; Pierre Coitier, chanoine de Toulon ; Laugier Sicard, « discret docteur » ; Hugon De Fos ; Foulques de Vissier ; Étienne Crapon, clerc ; Gaufredi Audiffren ; capitaine Jean Jourdan de Beaucaire.

LES SEIGNEURS

Malgré quelques lacunes, voici leur liste et, quand cela est possible, quelques détails sur eux :

- Reforciat (1287) en même temps seigneur de Trets ;
- noble Rostand Fresquet (1367), de Toulon ;
- noble Clappier (1400) ;
- comtes de Vintimille, seigneurs de Marseille et d'Ollioules, dont Melchior de Vintimille qui échangea le fief de Tourris contre de vastes terres à Ollioules appartenant à
- Jean de Chautard (1550) ;
- Louis de Nas (1551) l'époux de Catherine de Chautard, fille de Jean, qui précède (la famille des Nas était originaire d'Aix-en-Provence; en 1494, un Simon Nas y était second consul; il fut anobli par Charles VIII le 8 mars 1495 à la suite de bons services rendus pendant la conquête du royaume de Naples) ;
- Jean-Baptiste de Nas, fils du précédent, époux en 1568 de Claudine de Thomas, fille de Jacques, seigneur de Sainte-Marguerite et d'Évenos, et de d'Anne de Vintimille, des comtes de Marseille ;
- Bernardin de Nas (1591, fils du précédent) ;
- François de Nas, fils du précédent, époux en 1642 de Victoire de Saqui ;
- Louis de Nas, fils du précédent, époux en 1670 de Claire de Martin ;
- François de Nas, fils du précédent, époux en 1706 de Françoise du Bourguet ;
- Jean-Baptiste de Nas, fils du précédent, époux en 1745 de Marie-Thérèse de Lambert (par acte passé le 20 janvier 1783 chez Coulomb, notaire à Toulon, il abandonna tous ses droits sur

Tourris à ses deux fils Jean-Baptiste-Thomas, né en 1747, et Joseph-Marie, né en 1749). Il avait déjà vendu, à un nommé Vaccon, un quartier de Tourris, appelé les Chabertes.

- Par acte signé le 16 juin 1785 en l'étude de Gérard notaire à Toulon, les deux frères Jean-Baptiste Thomas et Joseph-Marie de Nas, aliènèrent, moyennant 45 000 Livres, le reste du fief à Joseph Aguillon, négociant dans la même ville, qui d'ailleurs avait aussi acquis du sieur Vaccon le domaine de la Chaberte.

Quelques temps après, les deux vendeurs se retirèrent à Marseille, puis à l'île Bourbon où ils ont encore des descendants. Leurs armes étaient : un lion, tirant la langue, sur champ d'or.

LE RECENSEMENT DES BIENS

A la suite de l'arrêt du parlement de Provence, en date du 16 février 1540, qui ordonna le recensement général « des lieux, villages, châteaux et de leurs biens », le sieur Louis Burle, conseiller à la Cour des comptes à Aix, fut désigné pour procéder à cette opération dans la région de Toulon, La Valette, Le Revest, Ollioules et Six-Fours. Son enquête sur Tourris donna lieu au rapport suivant :

Le jeudi vingt deuxième jour de juillet de l'an 1540, je me suis fait transporter au lieu de Tourris, auquel lieu n'y ai trouvé personne – preuve qu'il n'est pas habité – et me suis retiré au Revest qui est proche dudit lieu et, de là, dans la maison d'un particulier appelé Hugues Vidal, syndic dudit Revest, où se trouvaient Jehan Dartigue, Hugues Hermitte et Pierre Vidal, lesquels, interrogés par moi pour savoir dans quel lieu se trouvait le château de Tourris et quelles maisons y a et quelles charges ont, ils ont dit que le terroir de Tourris est possédé tant par les hommes dudit Revest que ceux de La Valette et Solliès ; qu'audit Tourris, il n'y a ni château ni maison, car tout est détruit ; il reste cependant les ruines d'une maison seigneuriale et des bastides pour la remise des hommes quand ils vont y travailler.

Quant aux charges, ils payent la tasque, droits du vingtième sur les fruits et le légume payé par les manants au seigneur de Tourris et un onzième sur le blé et une dîme d'un treizième au chapitre de Toulon. Quant aux commodités, ils ont dit que le terroir de Tourris est bon, qu'il y a des pâturages auxquels les hommes du Revest, de La Valette, de Solliès, de La Garde et de Toulon ont droit.

Quant au Revest, ils ont dit qu'il y a 46 maisons habitées et que les habitants font à leur seigneur semblables tasques et censes qu'au seigneur de Tourris. Ils payent la dîme au dixième, le fournage au vingtième et la mouture au vingtième.

Quant au terroir, ils disent qu'il est malaisé à cultiver.

LE CHÂTEAU ET LE PARC

Jean-Baptiste de Nas, époux de Claudine de Thomas, fit, en 1568, année de son mariage, transformer en château la vieille demeure seigneuriale.

Ce château est une vaste maison carrée, flanquée à chaque angle de grandes tours cylindriques. Son extérieur, simple et modeste, est agrémenté par de la mousse, au vert tendre et velouté, qui s'harmonise admirablement avec les tuiles rouges de la toiture des tours. Son style est cependant lourd et massif. Ses murs mesurent 1m à 1m50 d'épaisseur, selon leur position. A l'intérieur, il n'y a rien de remarquable si ce n'est, au rez-de-chaussée, une haute cheminée à gauche de laquelle on voit un cellier, vestige d'une prison à double compartiment et à ouverture haute, étroite et grillagée.

Il s'élève au centre d'un vaste parc couvert d'une végétation luxuriante : arbres à essences, platanes gigantesques arrosés par un ruisseau dont les eaux vont se déverser, à l'aide d'une canalisation en poterie, dans le grand réservoir dit Le Goudron. À côté du château on voit une chapelle minuscule, de style gothique, renfermant un tableau de saint Jean-Baptiste, un confessionnal, une sacristie, une tribune à colonnes et cette inscription latine :

Hoc Templum antiquum
Ab Emilio Teissier Turris Domino
reparatum fuit anno
MDCCCLXII

Un petit cimetière apparaît à 50 mètres de la chapelle ; il est clôturé ; un cyprès orne chaque angle ; une petite croix de fer surmonte la porte d'entrée. Parmi les tombes, se trouve celle de Joseph Aguilon, ancien propriétaire et dernier seigneur de Tourris.

TOURRIS ACTUEL (1938)

Il renferme une douzaine de maisons dans le voisinage même du château puis d'autres qui se sont éloignées de 250 à 300 mètres. La plupart portent le nom de l'ancienne industrie à laquelle leurs anciens habitants se livraient. Ainsi, on remarque celles de Goudron et de la Verrière, la première rappelant le traitement de la résine, la seconde la fabrication d'objets en verre, notamment de bouteilles.

Du reste, à part quelques cultivateurs, les cinquante personnes environ qui forment la population actuelle continuent à exploiter les produits des bois et ceux de sablières de carrières qui abondent. Ces dernières donnent même des pierres de taille très recherchées parce qu'elles ont une grande analogie avec le marbre.

L'eau est abondante et limpide. Devant le château, se trouve même un grand bassin qui, à l'aide de conduits souterrains en maçonnerie, reçoit le trop-plein des eaux des barrages supérieurs du Camp de Merle. Ce dernier quartier, au nom historique, évoque le séjour qu'y firent, en 1793, sous le commandement du général Merle, de nombreuses troupes de l'armée révolutionnaire assiégeant Toulon. (Camp de Merle ne serait-il pas une déformation de Cantemerle ? On sait qu'il existe en Provence de nombreux quartiers appelés Cantemerle, Cantecigale, Canteperdrix, etc.)

C'est tout ce que nous pouvons dire du domaine de Tourris qui, plutôt délaissé autrefois, attire aujourd'hui sous les frais ombrages de ses pins, de ses mélèzes et de ses chênes, une foule de touristes et d'excursionnistes.

SOURCE : E. JOSEPH, INGÉNIEUR DE DIRECTION PRINCIPAL DE TRAVAUX : IN LE VAR HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE – N°76 OCTOBRE-DÉCEMBRE 1938 – DRAGUIGNAN - ORIGINAL À LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEUX TOULON



TOURRIS VU DU FARON - PHOTO RICHARD ROQUEBRUN

LE TOURRIS DE JACQUES GAYET

JACQUES GAYET EST LE PETIT-FILS DE GUY DE GASQUET, ANTÉPÉNULTIÈME PROPRIÉTAIRE DE TOURRIS. CES QUELQUES LIGNES SONT L'INTRODUCTION D'UN OUVRAGE DE SOUVENIRS FAMILIAUX DESTINÉS À SES PETITS-FILS. IL LES A ÉCRITES EN MAI 2008, À LA SUITE D'UNE VISITE AU PAYS DE SON ENFANCE.

Le temps est venu aujourd'hui de retracer quelques souvenirs de ce château et de vous en parler:

Aujourd'hui, ce château n'est plus en ruines ; il revit sous d'autres couleurs, dans un autre style, complètement rénové et il est habité par une famille nombreuse et très hospitalière, comme j'ai pu en faire l'expérience, ce 3 mai 2008. Je ne peux qu'adresser ma profonde et sincère gratitude, en qualité de premier petit-fils de Guy de Gasquet (dernier habitant du château), à Mireille et René Gillet qui, depuis 1999, ont fait de très gros efforts pour redonner vie magnifiquement au Domaine de Tourris. Du haut du Ciel, ma mère et ses sœurs et frères les bénissent sûrement de leur grande joie de voir de nouveau briller dans la nuit les fenêtres de ce château longtemps endormi.

VENIR À TOURRIS

Le lieu-dit Tourris couvre une vaste étendue de terres, sur un plateau boisé à l'arrière du pays toulonnais, entre mont Faron et mont Coudon et à l'est du barrage du Revest. Pour se rendre à Tourris en venant de Marseille, il faut prendre à l'entrée de Toulon la sortie Toulon-ouest et suivre l'indication "Le Revest". On contourne ainsi le mont Faron par le Nord ; après le panneau du Revest, toujours sur la D 46, on suit l'indication "La Valette du Var". Au col, au lieu de descendre sur cette dernière ville, on prend à gauche "Tourris" et on suit la route qui mène, en fait, au Coudon. Après un virage sur la gauche, la route conduit à l'entrée du domaine, matérialisé par le périmètre interdit de la Marine nationale, qui y a installé un centre de pyrotechnie, et par des ruines de maisons: l'ancienne auberge, tenue par Jean Baudisserre, figure provençale s'il en fut (75 ans en 1977), qui vivait là avec ses trois femmes : son épouse, sa mère (95 ans en 1977) et sa belle-sœur Fine. « Il avait des cheveux poivre et sel, une belle moustache blanche, un petit toupet de barbiche sous la lèvre inférieure. Et toujours le sourire. » Il cultivait avec délectation son côté Tartarin de Tarascon, mais je l'ai toujours vu avoir beaucoup de respect pour mon grand-père, dont il était locataire et il recevait les filles de Gasquet avec de délicates attentions : son civet de lapin aux herbes de Tourris était sa gloire. Derrière ces ruines, la route goudronnée passe devant une barrière légère (sur la gauche), au niveau d'une maison délabrée appelée "le Goudron". C'était une fabrique de goudron au XIX^e siècle. En effet, on le fabriquait, alors, à partir de la résine de pin. De cette barrière part l'allée de terre gravillonnée qui conduit au château.

LES ABORDS DU CHÂTEAU

Cette allée, bordée de mûriers, traverse d'abord une large prairie propice à l'élevage des moutons et brebis, et elle bute au bout de cent cinquante mètres sur le magistral portail d'entrée du parc, bordé de deux gracieuses tourelles rondes, qui encadrent de petites portes piétonnes.

Après avoir franchi cette grille, surmontée d'un chiffre, on devine seulement le château au milieu de la verdure, puis on suit une superbe allée de platanes, à l'ombre bienfaisante pendant les chaudes journées d'été. De part et d'autre de l'allée s'étend une magnifique prairie où les pâquerettes fleurissent à l'infini au printemps, émaillant l'herbe verte de leurs milliers de blanches corolles éclatantes.

Au bout de l'allée, le château se laisse apercevoir à travers les frondaisons des arbres. Un large escalier de cinq marches permet d'accéder à une grande terrasse délimitée par une balustrade faite de moellons rectangulaires posés sur un muret. La façade nord-est du château de Tourris donne une impression à la fois de majesté et de sobriété. Elle est flanquée de deux grandes tours cylindriques plus hautes qu'elle.

L'INTÉRIEUR DU CHÂTEAU

Que de souvenirs émus en ce jour du 3 mai 2008, quand j'ai pu de nouveau entrer au château ! Tous mes souvenirs d'enfance remontaient en moi. Mais quels changements ! Les murs gris et les couloirs sombres avaient disparu; tout avait changé de couleur. Les négatifs en noir et blanc du souvenir restaient imprégnés en moi alors que devant mes yeux c'était l'éclat de la lumière variée. Le rez-de-chaussée est composé, à droite en entrant, de ce qu'on appelait le petit salon, par opposition à celui de l'étage plus vaste; ce salon était voûté, sombre et frais l'été ; on pouvait sortir sur la façade sud-ouest par une porte fenêtre. Ce petit salon donnait accès à un oratoire bleu, aux voûtes constellées d'étoiles, où les enfants faisaient leur prière du soir avant d'aller se coucher.

A gauche de l'entrée, le cellier (qui restait un lieu secret pour les enfants) précédait un vestibule sombre et voûté qui menait à la cuisine ; le long de cet obscur passage massif se dressait une table où les lampes à pétrole étaient préparées le soir par les domestiques : une par chambre et par occupant. Il n'y avait pas d'électricité dans les années 1940.

On entrait dans l'office réservé aux domestiques puis dans la cuisine dont la tourelle nord-est abritait une pile en pierre où l'on faisait la vaisselle. En face de la porte d'entrée, montait un grand escalier recouvert de tomettes rouges provençales qui permettait d'accéder aux deux étages. En arrivant sur le palier du 1^{er} étage on tournait à droite pour entrer dans la grande salle à manger, toujours remplie de nombreux hôtes ; à gauche on accédait au grand salon, bien agréable l'hiver et à la chambre de mon grand-père.

Au deuxième étage, un couloir rectangulaire donnait sur les différentes chambres parallèles, disposées sur les façades nord-ouest et sud-est. Le long des parois de ce couloir, resté sombre dans mon souvenir, s'alignaient de nombreux placards.

LA CHAPELLE SAINT-JEAN-BAPTISTE



CHAPELLE DE TOURRIS 2021 © CÉCILE DI COSTANZO

La chapelle gothique fut restaurée au XIX^e siècle par le propriétaire de l'époque, M. Émile Teissier, comme l'atteste l'inscription gravée dans un losange couché sur la marche en marbre au pied de l'autel :

HOC TEMPLUM ANTIQUM
SANCTO JOANNI BAPTISTAE DICATUM
AB EMILIO TEÏSSIER TURRIS DOMINO
REPARATUM FUIT ANNO
MDCCCIXII

ce qui veut dire : *Ce temple antique, dédié à saint Jean-Baptiste fut rénové en l'année 1862 par Émile Teissier, propriétaire de Tourris*

La chapelle possède dans le sanctuaire et au-dessus de l'autel un tableau représentant saint Jean-Baptiste, le précurseur. Dans l'abside sont les quatre évangélistes, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, accompagnés des figures symboliques qui leur sont attribuées : le jeune homme, le lion, le taureau et l'aigle.



PHOTO © MARIE-HÉLÈNE TAILLARD

Cet édifice religieux a toujours servi au culte, jusqu'à la vente du château par mon grand-père, car il était une chapelle paroissiale. Tous les dimanches matin, on sonnait la messe, assurée par un chapelain qui montait de La Valette ; les habitants du district s'y réunissaient nombreux, depuis les Olivières jusqu'à la Chaberte. C'était l'occasion de voir du monde au château et de parler un peu avec les uns et les autres pour échanger les nouvelles, bonnes et mauvaises, de la semaine.

La chapelle Saint-Jean-Baptiste a un confessionnal, une tribune soutenue par des colonnes. La sacristie adjacente, ruinée depuis des décennies, a laissé place à un jardin sec.



CHAPELLE DE TOURRIS PAR © CÉCILE DI COSTANZO

Sur les murs intérieurs, des ex-voto rappellent les prières et les vœux de nos ancêtres ; par une curieuse et respectueuse négligence, ils restent encore cloués au mur et n'en sont que plus émouvants ; de même une ou deux pierres tombales demeurent alors que les corps ont été exhumés lors de la vente du château dans les années 1950.

Grâce aux nouveaux propriétaires, Tourris renaît d'une nouvelle vie ; les dépendances, qui abritaient initialement les véhicules successifs, sont devenues une cave où mûrit le jus des vignes plantées sur toute l'étendue du domaine (2 hectares !) en alternance avec 2.500 oliviers qui embellissent les anciennes restanques de pierre.



PHOTOS © CÉCILE DI COSTANZO

PLUS DE 20 ANS APRÈS, LA RÉFECTION DU DOMAINE DE TOURRIS AU REVEST EST TERMINÉE

SOURCE : VAR-MATIN 31 MAI 2019 PAR VR – PHOTOS VALÉRIE LE PARC

Les Gillet ont acheté le domaine de Tourris au Revest aux enchères en 1998. Plus de vingt ans après, ils sont enfin venus à bout de sa réfection. Un rêve d'enfant devenu réalité.



Ne lui parlez surtout pas de contrainte! René Gillet n'est là que pour s'amuser. Là, c'est dans son domaine de Tourris, au Revest, qu'il a acheté aux enchères il y a vingt ans et dont il finit tout juste la réfection.

Alors que la rénovation de la chapelle de 1608 s'achève, le propriétaire se dit "trop heureux de cet aboutissement": "Je le vis comme un enfant."

C'est justement depuis le plus jeune âge que cet entrepreneur breton rêve d'être un jour châtelain. "Quand j'étais petit, j'allais à la messe dans le Morbihan tous les dimanches et il y avait un comte. Mais on ne pouvait voir son château, caché derrière un mur. Alors je me disais que ce n'était pas grave, qu'un jour j'aurai mon château."

Le désir d'enfance devient réalité lorsque René et son épouse Mireille achètent le domaine revestois aux enchères en 1998. "Nous cherchions un domaine qui fasse dans les cent hectares, avec un château, de l'eau et qui soit abandonné."

À l'époque, presque plus rien ne se passe à Tourris depuis déjà cinquante ans.

Le terrain fait 96 hectares, compte une source, douze puits et trois bassins. Et, bien sûr, un château avec tourelle et deux étages en plus du rez-de-chaussée.

Accord mets et vin



Quelque 350.000 euros plus tard (en francs à l'époque), René réalise son rêve et devient châtelain. "C'est mon terrain de jeu!" Mais il a fallu du temps et des travaux pour redonner au domaine ses lettres de noblesse.

D'abord le rez-de-chaussée de la demeure de maître en 2001, puis ses étages en 2006, 2007. Les extérieurs - la cave, le reposoir, la bergerie - ont été rénovés à partir de 2015 et le terrain restructuré.

Les vignes, elles, avaient été plantées un peu en amont. Pour cet amateur de bonne chère, faire du vin était une évidence.

Boucher de formation et à la tête de NovoViandes, l'entreprise créée en 1974 et qui compte aujourd'hui 35 magasins autour de Paris et cinq cents employés en région parisienne, il propose désormais les breuvages qui vont avec.

Ainsi, depuis maintenant huit ans, des bouteilles estampillées Saint-Jean-Baptiste de Tourris sortent de la cave de René Gillet. Avec ses deux hectares, il a même atteint le seuil des dix mille bouteilles dans les trois couleurs.

Avec le sentier de randonnée qui passe par le domaine, ce sont les deux seules possibilités pour apercevoir la rénovation menée ici. Non pas qu'il tienne à le garder des yeux du public, mais l'ouvrir, sous forme de chambre d'hôte par exemple, représenterait trop de contraintes pour René Gillet. Et lui, tout ce qu'il veut, c'est le plaisir !



LA BELLE RESTAURATION DE LA CHAPELLE

Sur son site web, il cite Goethe: "Souviens-toi de vivre." Autant dire que la philosophie affichée par Rémy Potey, restaurateur de peinture murale et auteur de la rénovation de la chapelle du domaine de Tourris, colle parfaitement avec la quête de plaisir et d'amusement de René Gillet. " Cette envie de mordre dans la vie est un dénominateur commun." C'est en effet une vraie rencontre avec le propriétaire que l'artiste a vécue. "Le visage et le sourire de René Gillet ne me quitteront plus."

Pas plus que le peintre du XIX^e siècle, "probablement italien", auteur des décors à moitié effacés, ne l'a quitté pendant qu'il leur redonnait vie.

Rémy Potey, pendant près de quatre mois, sept jours sur sept, dix à onze heures par jour, a travaillé d'arrache-pied mais avec passion à restaurer cette chapelle dont une partie du toit était effondrée. "J'ai passé un mois et demi la tête à l'envers pour les peintures de la voûte", insiste-t-il.

Son dernier coup de pinceau, il l'a employé à rétablir la date des derniers décors visibles: 1865. Comme un hommage à leur auteur précédent.

D'abord autodidacte, Rémy Potey s'est finalement formé, en 1998, à la peinture murale au Centre international d'études pour la conservation et la



restauration des biens culturels, à Rome, fondé par l'Unesco. Il a alors eu l'occasion de travailler sur le plafond de la chapelle Sixtine.

Autant dire que les chanceux qui ont reçu une invitation à l'inauguration du domaine le samedi 1^{er} juin, pourront découvrir un travail d'orfèvre. Y compris, le cadran solaire que Rémy Potey a peint sur l'une des façades du château, et dont il est l'un des rares spécialistes.

DES SIÈCLES D'HISTOIRE

Le château et son domaine datent du XVI^e siècle. Jusqu'à la révolution française, ils appartiennent à la famille Nas de Tourris, des nobles qui, craignant d'être décapités, quittent la France pour La Réunion. Certains de leurs descendants vivraient encore non loin.

Dans les années 1860, le domaine appartient à M. Tessier, un industriel. Il devient ensuite, en 1892, propriété de la famille Degasquet, avant d'être racheté par un autre industriel dans les années 1950, à partir desquelles le château sera en déclin, jusqu'à son acquisition par René et Mireille Gillet.



le mag. HISTOIRE & PATRIMOINE

Le château de Tourris UNE VRAIE RENAISSANCE

Après une parenthèse d'un demi-siècle de sommeil, la belle bâtisse du XVI^e siècle a été restaurée, et le domaine viticole et oléicole a ouvert ses portes aux mariages et à l'événementiel.

Racheté en 1998 aux enchères par René et Mireille Gillet, le château de Tourris, avec ses élégantes tourelles à écailles, sa croquignollette chapelle, sa glacière et ses dépendances, a été restauré en plusieurs phases et de fond en comble, au Revest-les-Eaux. Après une longue parenthèse de près d'un demi-siècle de sommeil, la belle bâtisse historique, assise sur une propriété de quatre-vingt-seize hectares, a retrouvé sa superbe. Le domaine produit aujourd'hui du vin en IGP, estampillé Saint Jean-Baptiste de Tourris, le vocable de la chapelle, et de l'huile d'olive avec quelque 2 500 oliviers. Sous la houlette de Christèle, la fille de René, il prête depuis 2019 son cadre enchanteur à des mariages, des séminaires et des événements festifs.

Razzias et âge d'or

Au pied du vieux village médiéval de Tourris, abandonné depuis le quatorzième siècle et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, « ce petit château devait être à l'origine une grosse bastide », raconte Marie-Hélène Taillard qui, avec l'association des Amis du vieux Revest, s'attache à reconstituer l'histoire du site à travers les

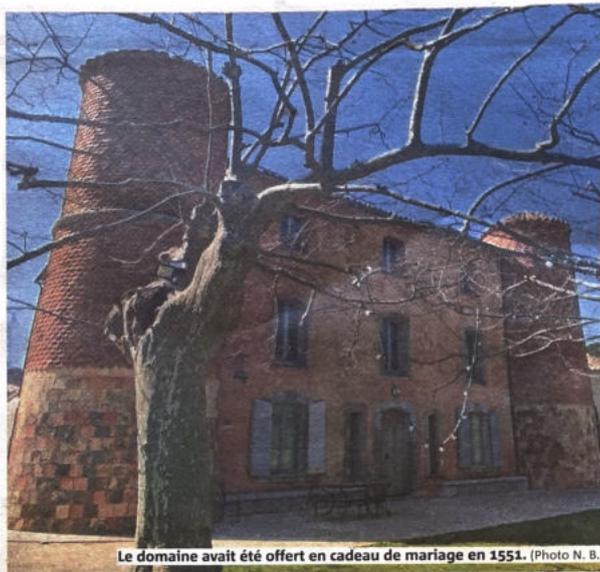
documents d'archives.

En 1447, Tourris appartient au seigneur d'Ollioules, de la Maison Marseille Vintimille. Un siècle plus tard, le sieur Louis Burle qui procède à un recensement commandé par le parlement de Provence, décrit le château entièrement dévasté par les razzias, même si les paysans des hameaux environnants continuent à travailler ses terres et à faire paître les troupeaux.

Jean de Chotard, l'offre en cadeau de mariage à sa fille Catherine, qui, en 1551, s'unit à Louis de Nas. La famille de Nas de Tourris ne s'en séparera qu'à la veille de la Révolution, après l'avoir fait prospé-

rer : l'immense propriété comptait alors plus d'un millier d'hectares, 5 000 mûriers, une grande magnanerie, et produisait 42 000 litres d'huile livrés jusqu'à Tarascon, Avignon et Châteauneuf-du-Pape. À la fin du XVIII^e, le capitaine de Nas de Tourris, endetté, commence à se séparer d'une partie des terres. En 1785, ses deux fils vendent le domaine à un industriel et négociant, Joseph Aguilion, qui s'emploie à le reconstituer. Puis c'est un négociant marseillais, Louis Tessier, qui le rachète.

En 1826, il crée la verrerie dont on



Le domaine avait été offert en cadeau de mariage en 1551. (Photo N. B.)

Domaine

René et Mireille, Gillet se sont passionnés pour la mise en valeur du domaine

peut encore voir les vestiges, en bordure de la route qui mène au château. Henriette de Gasquet, qui reprend le domaine, y fait travailler jusqu'à une centaine de personnes. La vaste propriété rurale s'étend alors sur les communes du Revest, de la Valette et de Solliès-Ville. Aux revenus de l'agriculture s'ajoutent ceux du bois et des carrières de calcaire, de sable et de marbre qui ponctuent le plateau.

Le temps du renouveau

De 1952 jusqu'au rachat par les

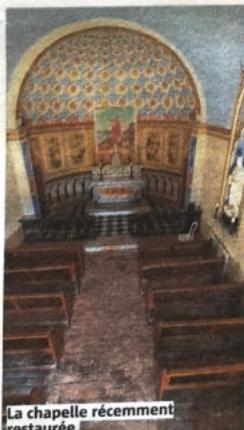
Gillet, le site appartient à la société Formétal.

Fils de fermiers breton et boucher de formation, le jovial René Gillet est un pur *self-made-man*, qui a monté la chaîne de magasins Novoviande. « C'est un visionnaire, petit, il disait qu'il aurait lui aussi un jour son château », confie affectueusement Christèle. René et Mireille, son épouse, se sont passionnés pour la mise en valeur du domaine qui compte aussi quelques moutons et plusieurs ânes. La dernière phase de restauration portant sur la

chapelle, a été bouclée en 2019 par le peintre Queyrassin Rémy Potey qui a travaillé sur la chapelle Sixtine. Il est également l'auteur du superbe cadran solaire qui orne l'une des façades du château et porte la devise de René : « Si tu ne sais plus où tu vas, arrête-toi et regarde d'où tu viens. »

NATHALIE BRUN
nbrun@nicematin.fr

Domaine de Tourris, route de Tourris, au Revest-les-Eaux. Facebook Domaine de Tourris. Tél. 06.81.26.37.85. - domainedetourris.com



La chapelle récemment restaurée.



Un domaine champêtre de 96 hectares, chargé d'histoire.



Christèle accueille mariages et événements festifs dans ce cadre enchanteur.



HISTOIRE DES GENS

TOURRIS EST PEUPLÉ DE LÉGENDES, DE FANTÔMES ET DU SOUVENIR DES HÉROS

LA DAME BLANCHE ET LE BERGER DE TOURRIS

L'histoire de Béatrix débute vers la moitié du XVI^e siècle. Fille d'un seigneur de Tourris, Béatrix aimait passionnément le pastre de la Vieille Valette. Un amour impossible ! Aussi dut-elle entrer au couvent, chez les nonnes de l'Almanarre.

Mais quand Barberousse débarque à Carqueiranne, le berger de la Vieille Valette, pensant Béatrix en danger, se précipite à son secours et en chemin se fait massacrer par les pirates. On raconte que, depuis, Béatrix hante les hauteurs de la Vieille Valette, cherchant éperdument celui qu'elle continua d'aimer bien après sa propre mort ... Certains l'ont vue encore il y a 3 ou 4 décennies parcourir la colline. Ah ! la légende de la Dame Blanche ... Grimpez vers les ruines du village médiéval, peut-être la croiserez-vous. Mais il faut y croire pour la voir.

LE CAPITAINE DE NAS

Jean-Baptiste de Nas, premier du nom, avait fait construire un vrai château au moment de son mariage en 1568. Et la chapelle aussi. Il mourra à 32 ans à la guerre des Flandres, quand Henri III était roi de France. Il était capitaine de cavalerie. Tous ses descendants seigneurs de Tourris ont fait carrière comme officiers au service du roi de France, dans la cavalerie, puis en plus grand nombre dans la Royale.

GASPARD DE BESSE

Une des grottes au pied de la falaise, connue pour son habitat préhistorique, est appelée aussi Trou de Gaspard. Car le brigand Gaspard de Besse y aurait trouvé refuge. Certes, moult villages de Provence ont aussi leur Trou de Gaspard, autant que de Fontaines de la Reine Jeanne ou de Châteaux du Roi René ... Mais quand on se souvient que Gaspard fut arrêté tout près, à La Valette, que l'un des trois hameaux de Tourris est celui des Bouisses, du nom d'une famille qui vivait là et que Gaspard de Besse était en réalité Gaspard Bouisse... et bien, vous en conclurez ce que vous voulez...

JEAN BAUDISSERRE



Jean-Louis Baudisserre était l'aubergiste de Tourris. Il avait repris l'auberge Saint-Jean, qui se trouvait face à la verrerie, à l'entrée de l'actuel terrain militaire et qui avait été tenue avant-guerre par Justin de Mostuejols, celui qui deviendra intendant de Tourris, du temps de Monsieur de Gasquet.

☞ JEAN BAUDISSERRE ET LES SŒURS ALZIARI

Jean Baudisserre était réputé pour son épaisse moustache, qui l'avait fait surnommer le Gaulois, pour son sourire ensoleillé, sa gouaille provençale et son excellente cuisine. Réalisée et servie dans l'endroit le plus crade qu'on ait pu imaginer...

La famille de Jean était revestoise depuis les années 1800, il était allié aux Mostuéjous et aux Alziari de La Ripelle, dont il épousa successivement deux sœurs.



FINE ALZIARI BAUDISSERRE DEVANT L'AUBERGE VERS 1970

FINE LA BERGÈRE

FINE LA BERGÈRE -PHOTO DE MICHEL DECRET VERS 1970



Joséphine Guigou, la bergère de Tourris, était surtout connue pour son mauvais caractère et sa propension à menacer les passants de son fusil. C'est qu'elle prenait son emploi à cœur : elle était liée à la société Formétal depuis les années 1950 par un contrat de location pour faire paître ses moutons sur le domaine. Elle se logeait dans les bâtiments du château et son troupeau de 200 têtes contribuait au débroussaillage.

Son passé glorieux de résistante faisait accepter les excentricités de Fine, et avait même incité la Cour d'assises à la mansuétude après qu'elle ait tué son voisin de son célèbre fusil.

LE LOUP SOLITAIRE DE TOURRIS

On raconte qu'un solitaire a étendu son territoire jusqu'à l'escarpement du Vieux-Tourris. Certains prétendent que ce n'est qu'une légende, une histoire pour faire peur aux enfants. Les brebis qui l'ont rencontré ne pourront plus porter la contradiction. Elles l'ont bien vu et ne sont pas revenues...

Vous êtes sûrs que vous voulez toujours grimper au Vieux Tourris ?

Il reste quand même quelques moutons ...



LA VIE À TOURRIS EN 1900

SOURCE : CHARLES AUDE, LE REVEST OU NOTRE VILLAGE EN 1900, PUBLIÉ EN 1976.

Il n'est pas possible de parler du Revest Village sans penser aux quartiers périphériques, notamment le hameau de Tourris et ses environs qui faisaient partie intégrante de la commune. Nous allons donc parler de Tourris au siècle dernier, domaine qui appartenait à Monsieur de Gasquet dans les années 1850-1880. Il comprenait environ 150 habitants répartis en un groupe central autour du château. Les agglomérations des Olivières, des Bouisses et les fermes du Goudron et du Ménage s'ajoutaient à ce groupe. Les Castellan, Meiffret, Carret et Quadropani formaient les familles importantes.

LES HAMEAUX



Les Olivières forment un charmant hameau dans la nature merveilleuse qui l'encadre. Sa population occupait environ une douzaine de maisons. Les hommes se procuraient du travail à la carrière de marbre toute proche, aux travaux agricoles, forestiers, aux transports charretiers. Les femmes et les enfants s'occupaient du repas, de la basse-cour et de la culture maraîchère.

On se rendait à ce hameau par un chemin communal qui menait aux carrières de Tourris en empruntant la colline des Camps. Toutes les restanques qui entourent ce hameau étaient cultivées, ce qui donnait un apport à la vie de ces braves gens.

C'était une vie tranquille, très rurale, quelquefois difficile mais les gens de l'époque s'en accommodaient très bien et vivaient à leur aise, cela suffisait.

Le dimanche, c'était la messe à l'église du château de Tourris, les réunions de famille. L'époque de la chasse était très attendue par les hommes.

De ce hameau, malheureusement abandonné, il ne reste que les murs des vieilles maisons, et personne ne peut vous donner de vrais renseignements sur la vie calme de ce pays, car tous les vieux qui habitaient là sont aujourd'hui dans un lieu bien plus calme, où leurs voix ne peuvent plus être entendues.



Le hameau des Bouisses est à présent aussi abandonné que celui des Olivières. C'était aussi un endroit merveilleux où se dressaient quelques bastides. Il y avait là de belles productions de céréales. Tout autour, les restanques avaient un maître incontesté : l'olivier. On y accédait par le chemin communal qui partait de l'auberge de Tourris et passait derrière le château. Il continuait à cette époque jusqu'à Dardennes. Là aussi, il ne reste que des ruines.

HAMEAU DES BOUISSES, 7 AVRIL 1958

Mais revenons-en à la vie même du vieux Tourris qui était la capitale de ces hameaux. Il y avait une cinquantaine de bâtisses ce qui, nous l'avons dit, représentait environ 150 personnes.

Malgré tout le travail imposé à ses habitants par les circonstances et le lieu, Monsieur de Gasquet ne perdait pas pour autant l'idée de donner un rudiment d'instruction élémentaire à ses ouvriers et fidèles serviteurs. La préparation à la communion solennelle qui se faisait à l'école des Frères Chrétiens de la Valette permettait aux futurs communiants d'acquérir un minimum d'instruction, mais cela était insuffisant. Aussi, on utilisait les connaissances et le savoir du berger du Grand Cap qui réunissait les jeunes garçons dans une salle de la ferme du Ménage. Les jeunes gens se cotisèrent et le berger acheta une grande table avec deux bancs où une douzaine de garçons venait s'asseoir.

Le berger leur inculquait les rudiments du calcul et leur apprenait à lire et à écrire, ainsi qu'à rédiger des lettres adressées à leurs parents lointains ou de petites compositions françaises. Il ne négligeait pas pour autant de transmettre à ses jeunes élèves ses connaissances sur l'astronomie et sur l'influence de la lune sur la germination, les plantes et la fécondité des animaux. C'est ainsi, notamment, qu'il leur apprenait l'influence de la lune sur la coupe du bois.

À la lune vieille, la coupe des arbres à feuilles persistantes, à la lune nouvelle celle des arbres à feuilles caduques. Cette notion était indispensable pour la coupe du bois destiné aux poteaux de mines. De tout ceci, les jeunes gens en ont emporté un souvenir inoubliable.

DE QUOI VIVAIENT LES HABITANTS DE TOURRIS ?

En ce qui concerne la nourriture, des éléments propres au pays, à savoir : l'huile d'olive, le vin, le blé, les pommes de terre cultivées essentiellement dans les restanques fertiles et humides des Bouisses. La viande était aussi une production du pays : c'était surtout du mouton et du porc. Chaque famille avait au moins ses trois cochons qu'elle élevait, et à tour de rôle par hameau, les gens en tuaient un le samedi soir et en faisaient des saucisses, caillettes et boudins. Généralement, un ou deux jambons étaient mis en loterie ou en jeu (boule, quadrette), et le ou les vainqueurs se partageaient ce que le maître de maison avait mis comme enjeu. La mise n'était pas élevée, de l'ordre de 10 sous.

Pour les produits manufacturés qu'ils étaient obligés d'acheter, pour compléter leurs éléments alimentaires, il faut penser aux industries du pays. À savoir en premier lieu le goudron et aussi l'huile de cade qui provenait de la distillation du cade et qui donnait un onguent pour être vendu aux industries pharmaceutiques et dentaires. Cette huile de cade est d'ailleurs employée de nos jours pour fabriquer des savons de toilette. Tous les bois non brûlés qui avaient servi à la distillation du cade étaient transformés en charbon ou encore servaient à chauffer les fours de la région de la Touravelle, des Bouisses, où l'on fabriquait de la chaux-vive.

Les bois utilisés provenaient aussi de l'épluchage des chênes-verts dont l'écorce, au moment de la sève montante en mars-avril-mai, était détachée du bois pour être vendue ensuite dans les tanneries du Gapeau où elle servait au tannage des peaux.

Les chênes-verts ainsi dépouillés de leur "rusque", ce qui est l'équivalent de l'écorce en Provence, donnaient donc la possibilité d'avoir une écorce riche en tanin et permettait de récupérer le bois qui servait l'hiver au chauffage. Le bois résultant de cette opération servait aussi au chauffage des fours de la verrerie, car Monsieur De Gasquet, en vertu des vieux principes que la noblesse avait de faire du métier de verrier un métier réservé aux nobles, avait aussi une fabrique de verre. En effet, un roi de France avait donné ce privilège à la noblesse française pour combattre la concurrence des verres de Brême. La verrerie dont on voit encore les vestiges se trouvait à 100 mètres à l'ouest de la bascule, celle-ci étant le col d'entrée dans le domaine de Tourris, en venant de la Valette.

A ces travaux, il faut ajouter l'extraction des pierres des carrières et du marbre blanc de la grande carrière située au nord des Olivières. Le sable extrait de ces carrières, mélangé à la chaux-vive, permettait de faire le verre. Ce verre servait à la fabrique de bonbonnes et de bouteilles. On employait les jeunes gens comme souffleurs de verre.

A la culture locale, il faut ajouter l'élevage des vers à soie qui étaient essentiellement nourris par les mûriers plantés dans la région et surtout dans la fameuse allée qui conduit du Goudron jusqu'au château et qui fournissaient les rames nécessaires à la nourriture des vers à soie. La quantité de cocons réalisés qui étaient vendus rapportait l'équivalent de deux mois de travail. Bien sûr, ces vers à soie étaient élevés dans de grandes salles, sur des canisses faites avec des roseaux reliés entre eux par du fil de fer mince, posées sur des tréteaux. Au moment où le ver commençait à remuer la tête de droite et de gauche, pour dire qu'il voulait sortir, on lui donnait des rames de bruyère dépourvues de leurs feuilles. Le drame, c'est lorsque les vers à soie montaient et qu'un orage éclatait. La récolte était alors gravement compromise car les vers retombaient, ne remontaient plus et perdaient toute leur soie. Voilà qui devait terriblement attrister les jolies "magnanarelles" !

La chasse, dans le coin, était surtout la chasse à la grive, au pigeon ramier, au sanglier et même au lapin. Le produit était directement consommé chez le chasseur ou par le groupe qui s'était réuni pour la battue.

Le ravitaillement en eau était assuré par les citernes, mais dans le chemin qui est parallèle à l'allée des mûriers existe un puits que les anciens appelaient le "grand puits" et que l'on n'a jamais vu tarir et c'est là que les moutons, chèvres et chevaux, nombreux dans ce pays, venaient s'abreuver lors d'une pénurie d'eau.

Au sud de Tourris, il faut parler du rocher de la Valette Vieille. En effet, elle s'était perchée là pour lutter contre les invasions barbaresques non pas à coups de fusil, mais en faisant rouler des blocs de cailloux du haut vers le bas.

Il y avait donc là une falaise très prononcée et elle servait d'abattoir pour les bêtes malades. Quand un cheval, un mulet, un âne... devait être abattu, au lieu de le saigner, on le mettait au bord de la falaise et on le jetait. Cela valait au coin d'être habité par de nombreux corbeaux et corneilles.

Entre le château de Tourris et cette Valette Vieille, dont il ne subsiste plus que le porche de l'église à moitié détruit, se trouvait le cimetière du pays, vénéré par tous les gens du coin.



LES FÊTES ET LA RELIGION

Monsieur de Gasquet, pour encourager les habitants, faisait toutes les années, notamment pour la Saint-Jean, de nombreuses fêtes auxquelles se mélangeaient l'élément religieux et la population locale.

Pour l'élément religieux, ces fêtes donnaient lieu à des rencontres entre les pénitents blancs, les pénitents gris et les pénitents noirs, venant de la Valette, de Tourris, du Revest et de Solliès-Ville. Un incident amusant se produisit au col de l'oratoire qui domine au nord le Coudon et qui descend par un sentier vers Solliès-Ville.

Les pénitents blancs et les pénitents gris se rencontrèrent, se saluèrent avec le Christ que portaient en tête leurs représentants. L'un d'eux brisa le bras du Christ de celui qui venait en face, d'où bagarre générale à laquelle la maréchaussée de Toulon mit fin, non sans mal.

Il y avait aussi des courses et bien sûr des jeux de boules dans la fameuse allée des mûriers, et des danses auxquelles participaient tous les jeunes gens du pays. A l'issue de ces concours, des prix étaient affectés et donnaient naissance aux réjouissances de "joies". Le "joie" était un poteau avec un cercle comparable à un mât de cocagne auquel étaient accrochées diverses choses : châles, écharpes et même tailloles. Le premier qui avait grimpé prenait ce qui lui plaisait, ainsi le second...

C'est là que l'histoire du pays place l'anecdote du coureur aixois renommé vaincu par un berger de Tourris. Ce coureur célèbre avait une culotte avec de nombreux grelots, chacun d'eux représentant une

victoire. Quand il fut battu par le jeune berger de Tourris, dont l'histoire a oublié le nom, le coureur lui donna sa culotte en disant : "Tiens, tu l'as bien gagnée, maintenant tu peux la porter".

Tous les dimanches, la famille de Gasquet assistait à la messe dans la chapelle du château, chapelle désaffectée depuis une quinzaine d'années, sous laquelle étaient inhumés tous les membres de la famille de Tourris. A l'issue de la messe, le comte et la comtesse recevaient sur le perron tous les jeunes garçons et jeunes filles, ainsi que les personnes âgées qui venaient les saluer et leur témoigner leur amitié. La population a diminué dans les années 1900 pour n'être plus qu'une trentaine de personnes en 1914. Les familles Meiffret, Castellan et Carret avaient émigré et s'étaient rendues soit au Village, soit dans la vallée de Dardennes, soit encore dans la commune de Toulon.

Aujourd'hui, Tourris s'est éteint ; il ne reste plus que les ruines imposantes du vieux château où Mireille aurait pu tout aussi bien aimer Vincent qu'au Val d'Enfer, car le décor s'y prête vraiment et il n'a rien à envier aux autres décors de la Haute-Provence.

Le Tourris passé a vécu ; quel regret de ne pas l'avoir connu. Comme disent les vieux, on ne peut pas être et avoir été.

Avec un esprit de fiction, je le crois, pouvons-nous espérer le repeuplement de ces régions isolées ? Avec la route de dégagement nord qui est en train de s'achever, ces trois hameaux : les Olivières, les Bouisses, Tourris seront plus visibles qu'auparavant.

L'avenir fera bien des choses, souhaitons qu'il les fasse bien.



PHOTO MARIE-HÉLÈNE TAILLARD 2021

LES SEIGNEURS DE TOURRIS

SOURCE : HISTOIRE DE LA VALETTE PAR LAURENT GERMAIN – IMPRIMERIE A. ISNARD & CIE. BD DE STRASBOURG -
TOULON 1891 - PUBLIÉ DANS LE BULLETIN AVR N°53 DE 2010 - EN VERT : MES COMMENTAIRES. KATRYNE

- 1287 : Reforciat, seigneur de Trets
1367 : Rostang Fresquet, damoiseau de Toulon (Je n'en ai pas trouvé trace)
1385 : Reynaud de Montalban, seigneur du Revest
1403 : Raimond de Montalban, seigneur du Revest (le 7 décembre 1385, Raimond de Montauban prête hommage à la reine Marie pour partie de la seigneurie et haute seigneurie de Tourris)
1422 : Louis de Clappiers de Tourris, bailli de Toulon, puis syndic d'Hyères
(selon Édouard Baratier, le 25 janvier 1432, Bertrand de Marseille. coseigneur d'Ollioules fait confirmer par la cour royale d'Aix un échange récemment conclu avec Elzéar de Montauban; contre diverses terres à Évenos, ce dernier lui avait cédé pour la valeur de 2 000 florins les seigneuries du Revest, de Tourris et de la Bastide.)
1435 : Antoine de Clappiers de Tourris
1440 : Jacques de Clappiers de Tourris (je n'ai trouvé trace des Clapiers que dans une "enquête" de 1517 où Melchior de Clapiers cherche à prouver sa noblesse de nom et d'armes au moment d'entrer à l'ordre de malte. Il énonce que son grand-père Jacques de Clapiers était, entre autres Seigneur de Tourris)
1483 : François de Vintimille, des comtes de Marseille, seigneur d'Ollioules
1505 : Gaspard de Marseille, des comtes de Vintimille, seigneur d'Ollioules, du Revest et de la Bastide de la Val-Dardennes
1520 : Melchior de Vintimille, seigneur de Toulon
1525 : Jean de Chautard
1550 : Catherine de Chautard, dame de Tourris
1551 : Louis 1er de Nas
1568 : François de Roux, seigneur de Lamanon, coseigneur
1575 : Jean-Baptiste 1er de Nas
1598 : Bernardin de Nas
1642 : François 1er de Nas
1675 : Louis II de Nas
1706 : François II de Nas
1745 : Jean-Baptiste II de Nas
1780 : Jean-Baptiste III Thomas de Nas (Je dirais 1783)
1785 : Joseph Aiguillon

PROPRIÉTAIRES APRÈS LA RÉVOLUTION

- 1820 : Pierre Jacques Aiguillon
1824 : Louis Teissier
1833 : Joseph Clapier et Toussaint Devenel
1861 : Émile Teissier (puis ses filles)
1879 : Anne-Marie de Gasquet
1930 : Guy de Gasquet
1952 : Société Formétal
1998 : René Gillet

HISTOIRE DE LA FAMILLE DE NAS DE TOURRIS

Quelle que soit la première origine de la famille de Tourris du nom de Nas, nous avons noté qu'on la rencontre établie à Aix-en-Provence dès le début du XV^e siècle, elle y remplit les premières charges municipales. Les documents conservés nous permettent de suivre sa filiation à partir de Léonard de Nas, riche mercator d'Aix, dont le fils aîné Simon, né de son premier mariage avec Marguerite Silve, fut second consul de cette ville et vaillant capitaine anobli par Charles VIII en 1495, pour services rendus à la couronne de France pendant les guerres d'Italie. Nous verrons que plus tard, à presque toutes les générations, dans l'armée de terre et surtout l'armée de mer, elle fournit des officiers distingués. Jean-Baptiste 1^{er} de Nas occupa des charges à la cour. Aux marins toulonnais succèdent, à la fin du XVIII^e siècle, les pionniers de la plus grande France : la famille se transporte de Tourris à l'Île Bourbon où elle existe encore et où elle essaima en d'autres colonies.

NDLR : CET ARTICLE RACONTE LES NAS DE TOURRIS À TOURRIS ET À TOULON AUX XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES. POUR LES NAS DE TOURRIS À L'ÎLE BOURBON (LA RÉUNION AUJOURD'HUI) DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLES, VOIR NOTRE RECUEIL BALADE AU CHÂTEAU DE TOURRIS. LA RÉDACTION EST DE CHRISTOPHE HÉQUETTE, ARRIÈRE-PETIT-FILS DE THÉODORE DE NAS. ET NOUS AVONS PUBLIÉ ÉGALEMENT DANS NOS BULLETINS 26 À 29 ENTRE 1999 ET 2001 CETTE HISTOIRE DE LA FAMILLE DE NAS DE TOURRIS. VOIR AUSSI LA DESCENDANCE DE SIMON NAS SUR NOTRE SITE DE GÉNÉALOGIE.

LE CAPITAINE LOUIS DE NAS

ET SON MARIAGE AVEC L'HÉRITIÈRE DE TOURRIS

Louis de Nas, premier du nom et premier Nas seigneur de Tourris, né à Aix vers 1519, fils de Henrigonnet de Nas et d'Antoinette Signier de Piosin, auteur de la branche de Tourris, fut un des plus vaillants et des plus intrépides chevaliers de son temps. Il se signala dans la guerre que firent les Français en Corse, sous les ordres du maréchal des Thermes, qui sut apprécier la valeur de celui qu'on avait coutume d'appeler le capitaine de Nas. Ce fut autant par sa bravoure que par sa science militaire que la ville de Bonifacio fut prise aux Génois, le 20 septembre 1553.

Louis de Nas épousa par contrat du 13 avril 1551 Catherine de Chautard dame de Tourris, veuve de noble Pierre de Gilly, fille unique et héritière de Jean de Chautard, seigneur de la terre de Tourris ou Turris, dont les Nas vont porter le nom et habiter le domaine seigneurial. Jean de Chautard avait acquis le fief de Tourris de Melchior de Vintimille, seigneur d'Ollioules en échange de quelques biens et titres qu'il possédait dans le terroir d'Ollioules. C'est par ce mariage, ainsi qu'il est prouvé par de nombreux actes et hommages que la terre de Tourris, située à deux petites lieues de la mer dans le bailliage de Toulon, passa avec justice haute, moyenne et basse et directes universelles, à la maison de Nas, qui la conserva jusqu'en 1785, date à laquelle elle fut acquise par Joseph Aguillon, qui fut seigneur de Tourris jusqu'à la Révolution.

LE CAPITAINE JEAN-BAPTISTE 1^{ER} DE NAS, SEIGNEUR DE TOURRIS

gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon

Jean-Baptiste de Nas, 1^{er} du nom, né à Toulon en 1552, fils de Louis de Nas et de Catherine de Chautard, chevalier, capitaine de la cavalerie, fut seigneur de Tourris à la mort de son père survenue vers 1580. C'est lui qui fit édifier dans le bas Tourris le château de Nas, et à côté une chapelle gothique qu'il consacra à saint Jean-Baptiste, comme l'avait été l'église du haut Tourris plusieurs siècles auparavant. Jean-Baptiste de Nas fut fait gentilhomme de la chambre du duc d'Alençon, frère du roi Henri III, en récompense des services qu'il rendit à la Couronne de France. Les lettres qui lui décernèrent cet honneur ont été signées au camp de Château-Landon le 30 août 1576. Cette charge de chevalier gentilhomme de chambre fut une sorte de stage où il se signala par sa vive intelligence, la

promptitude et la justesse de son jugement, et surtout par ses décisions audacieuses. Fils d'un illustre soldat, il tiendra à son tour et avec non moins d'éclat un rang élevé dans l'armée royale. Ainsi se vit-il bientôt hautement apprécié. L'habileté qu'il déploya à conduire victorieusement certaines affaires délicates le porta rapidement au grade d'officier supérieur. Jean-Baptiste de Nas suivit le duc d'Alençon à la guerre des Flandres, où il commanda la cavalerie comme mestre de camp. Il fut tué en 1584, à l'âge de 32 ans, au siège de la ville d'Anvers. Sa mort fut une perte sérieuse que déplora la Cour. Il ressort de divers documents le concernant qu'il avait servi avec distinction et qu'il était fort estimé de Henri III, de François duc d'Alençon, de Bussy d'Amboise et de Villeroi, alors secrétaire d'État. Dans l'histoire des guerres de Flandres, il est fait mention de ce grand capitaine parmi les officiers généraux et les gens de qualité qui furent tués à l'attaque de la ville d'Anvers.

BERNARDIN DE NAS, SEIGNEUR DE TOURRIS

Fils de Jean-Baptiste 1^{er} de Nas et de Claude de Thomas de Sainte Marguerite

Bernardin de Nas, né à la Valette vers 1570, chevalier, seigneur de Tourris, fils de Jean-Baptiste de Nas et de Claude de Thomas de Sainte-Marguerite, s'unit à l'âge de 22 ans, par contrat du 30 juin 1591, à Isabeau de Marin, d'une importante famille valettoise, connue dès le XIV^e siècle. L'acte reçu par Me Pierre Chabert, notaire royal à Toulon, mentionne que Bernardin de Nas, seigneur de Tourris, est fils de feu Jean-Baptiste de Nas et de damoiselle Claude de Thomas, dame du dit lieu de Tourris, et que Isabeau de Marin est la fille de feu le capitaine Jean de Marin et de Catherine Astour, habitants de la Valette. Il spécifie d'autre part que l'apport dotal de la fortune est constitué par 2.000 écus d'or et de terres à la Valette. Isabeau de Marin est qualifiée au mariage de son fils François avec Victoire de Saqui "dame de Tourris et de la présente ville de la Valette".

Le 11 janvier 1597, Bernardin de Nas prêta hommage et serment de fidélité, pour son fief et sa seigneurie de Tourris, au comte de Provence qui lui en donna l'investiture, comme fils et héritier de Jean-Baptiste de Nas. Le 20 octobre 1614, la communauté de la Valette, pour arrêter le cours du procès pendant devant le Conseil privé du Roi et devant la Cour du Parlement et des aides de Provence, entre elle d'une part, et Gaspard de Sainte-Marguerite et Henri de Thomas, tous deux seigneurs de la Garde et copropriétaires à la Valette des droits de haute justice d'autre part, à ceux-ci leurs droits, au prix de 18 000 livres tournois. Le contrat fut reçu dans la maison d'habitation du sieur de Baudouvin, par-devant maîtres Raymond Chabert et Augustin Mourchou, notaires royaux de la Valette et de la Garde.

Parmi les témoins de cet acte solennel figure, en qualité de député du Conseil général de la Valette, noble Bernardin de Nas, seigneur de Tourris, qui signe de Tourris. A la demande des consuls et des habitants de la Valette, la vente fut confirmée, ratifiée et approuvée par lettres patentes du roi Louis XIII, en date du 8 novembre 1614.

FRANÇOIS DE NAS, 1^{ER} DU NOM, SEIGNEUR DE TOURRIS

Fils de Bernardin de Nas et d'Isabeau de Marin

François de Nas, 1^{er} du nom, né au château de Tourris vers 1600, chevalier, seigneur de Tourris, fils de Bernardin de Nas et d'Isabeau de Marin, s'allia par contrat du 12 juillet 1642, à Victoire de Saqui, fille de noble François de Saqui, seigneur de Fos, et de Lucrèce de Julhans. Il fut présent au contrat de mariage passé le 16 juin 1647 (Me Antoine Olivier, notaire à Aubagne), entre son cousin Pierre de Thomas, seigneur de Sainte-Marguerite et Hippolyte Garnier, fille de Jacques, seigneur de Julhans et de Jeanne Debons.

François de Nas fut maintenu dans sa noblesse, en même temps que Jean-Baptiste de Nas son frère, par arrêt du parlement d'Aix du 24 janvier (?) et par plusieurs jugements de l'Intendant de Provence de 1667, 1670, 1671, il fut déchargé de la taxe des francs-fiefs, en sa qualité de noble.

Il mourut à Tourris vers 1674, à l'âge de 75 ans environ et fut enseveli dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

De son mariage avec Victoire de Saqui, François de Nas eut deux fils : Louis et François-Léon.

LOUIS DE NAS 2^E DU NOM, OFFICIER, SEIGNEUR DE TOURRIS

Fils de François de Nas 1^{er} du nom et de Victoire de Saqui

Louis de Nas, 2^e du nom, né à Tourris en 1643, écuyer, chevalier, seigneur de Tourris, fils de François de Nas, 1^{er} du nom, et de Victoire de Saqui, s'enrôla, sous les ordres de l'amiral duc de Beaufort, dans l'armée qui allait faire le siège de Candie. Il fut grièvement blessé au cours de ce siège en 1669, ce qui lui attira l'estime et la protection du duc de Beaufort. Dès son retour en France, il quitta le service et se retira dans ses terres. Il fut maintenu dans sa noblesse en 1668, en même temps que son père et Jean-Baptiste de Nas, son oncle. Le 26 janvier 1673, il prêta hommage et serment de fidélité au comte de Provence pour son fief et sa seigneurie de Tourris. Par suite de cet hommage et de l'investiture qui lui fut accordée, eut lieu le 26 février 1682 le dénombrement des terres de Tourris, en vue de préciser l'étendue de ses droits de vassal et aussi de ses devoirs envers son suzerain, le roi de France. Par jugement des 12 avril 1674 et 18 août 1693 de l'Intendant de Provence, il fut déchargé, en sa qualité de noble, du paiement de la taxe des Francs-fiefs.

Louis de Nas épousa par contrat du 17 janvier 1671 Claire de Martin de Gars, fille de noble Jacques de Martin, écuyer, seigneur de Gars, et de Martine de Grasse, de l'importante maison féodale des seigneurs de Briançon, prince d'Antibes. Jacques de Martin de Gars était lui-même fils d'Antoine et de Dorothée d'Aicard alias d'Icard, de Toulon, et de Marguerite de Grasse-Briançon, fille d'Alexandre de Grasse, seigneur de Gars, premier consul à Draguignan, et d'Isabeau de Laurens, marié le 23 février 1647, à Draguignan. Claire de Martin de Gars descendait directement par sa mère Marguerite de Grasse, de Rodoard prince d'Antibe en 960, ainsi que des Grimaldi, princes de Monaco. Cette branche des Grasse était très puissante en Provence et possédait les seigneuries de Bars, de Gars, de Briançon, d'Amirat, d'Antibes, Verrayon, Thorenc et de beaucoup d'autres lieux.

Louis de Nas mourut à Tourris en 1719, âgé de 76 ans, après avoir fait son testament et fut inhumé dans sa chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

De son alliance avec Claire de Martin de Gars sont issus quatre enfants : deux fils, François et Joseph-Antoine ; deux filles, Claire et Marguerite.

FRANÇOIS DE NAS, 2^E DU NOM

Officier de vaisseau, brigadier des gardes de marine, chevalier de Saint-Louis, Seigneur de Tourris, fils de Louis II de Nas et de Claire de Martin de Gars.

François de Nas, 2^e du nom né à Tourris en 1671, lieutenant de vaisseau, brigadier des gardes de marine de Sa Majesté à Toulon, chevalier de Saint-Louis, Seigneur de Tourris, fils de Louis II de Nas et de Claire de Martin de Gars, épousa le 24 septembre 1706, Anne-Françoise de Bousquet, fille de Messire Pierre de Bousquet, avocat au Parlement, et de Catherine de Légier.

Françoise de Bousquet appartenait à une notable famille toulonnaise, qui a donné à l'armée navale des officiers de haute valeur. Un de ses oncles, capitaine des vaisseaux du Roi, fut tué alors qu'il commandait son vaisseau et combattait contre deux navires de guerre hollandais, à l'entrée de la rade de Toulon.

François de Nas quitta le service quelques années après son mariage et vint se fixer dans ses terres. Comme fils héritier de Louis II de Nas, il reçut l'investiture de son fief et de sa seigneurie de Tourris, après prestation d'hommage et de serment de fidélité au comte de Provence le 26 mai 1719.

François de Nas mourut à Toulon le 17 août 1737, à l'âge de 66 ans, après avoir fait son testament le 14 du même mois. Par cet acte de dernière volonté, il élit sa sépulture dans la chapelle de Tourris au tombeau de ses ancêtres.

François de Nas avait restauré et considérablement agrandi le château de Tourris. De son mariage avec Françoise de Bousquet sont issus huit enfants tous nommés ci-après :

- 1 Jean-Baptiste de Nas, qui suit, auteur de la 11^e génération
- 2 Joseph-Noël-Godefroy de Nas, prêtre et chanoine du chapitre royal de Pignans
- 3 Louis-Magdelon de Nas, commissaire de la Marine, décédé sans alliance
- 4 François-Noël-Roch de Nas, lieutenant de vaisseau, capitaine d'une des compagnies franches de la Marine, Chevalier de Saint-Louis, pensionné par le trésor royal sous Louis XVI, mort célibataire
- 5 Augustin de Nas, religieux de l'ordre de Cîteaux
- 6 Claire-Marie de Nas, religieuse au monastère de la Visitation de Sainte-Marie-de-Toulon
- 7 Lucrèce, Marquise de Nas
- 8 Thérèse-Eulalie-Hélène de Nas mariée à Antoine Caudeiron, "escuyer du Roy en la ville de Toulon"

JEAN-BAPTISTE DE NAS, 2^E DU NOM

Seigneur de Tourris, capitaine des vaisseaux du Roy, brigadier des armées navales, chevalier de Saint-Louis, fils de François II de Nas et de Françoise de Bousquet.

Jean-Baptiste de Nas, 2^e du nom, né au château de Tourris en 1707, Chevalier, seigneur de Tourris, fils de François II de Nas et de Françoise de Bousquet fut un officier remarquable d'énergie et d'entrain. Il devint capitaine des vaisseaux du Roy, Brigadier des armées royales, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis. (il semble qu'il convienne de l'identifier avec l'enseigne du "Léopard" qui, en 1734, refusa d'ôter ses chaussures dans une visite au Dey d'Alger Cf H. Belletrud : Un marin provençal au XVIII^e, de Lyle-Taulane, société d'étude à Draguignan, Tome 1914-1915, page 19). Il épousa, par contrat du 11 octobre 1745, Marie-Thérèse de Lambert-Laval, fille de noble Nicolas de Lambert-Laval, capitaine des vaisseaux du Roy et de Marie-Claude Le Normand de Beaumont. Par sa mère, fille du greffier en chef au Grand-Conseil sous le règne de Louis XIV, Marie-Thérèse de Lambert-Laval était apparentée aux Salignac-Fénemon et cousine germaine de l'Intendant Général Le Normand de Beaumont, adjoint au ministre de la marine. C'est une alliance brillante, sinon par la fortune, au moins par le rang de la famille dans la haute société parisienne.

Après avoir eu deux fils, Jean-Baptiste de Nas et Joseph-Marie de Nas, Marie-Thérèse de Lambert-Laval mourut au château de Tourris en 1778.

Jean-Baptiste II de Nas mourut à la Valette en 1788, à l'âge de 81 ans, laissant deux fils :

JEAN-BAPTISTE-ANGE-THOMAS DE NAS DE TOURRIS

Né au château de Tourris en 1747, chevalier, lieutenant de vaisseau, huitième et dernier Nas seigneur du lieu de Tourris. Le 3 juillet 1767, il prêta hommage au comte de Provence pour le fief de sa seigneurie de Tourris, (par procuration de Jean-Baptiste de Nas, son père, chevalier, capitaine de vaisseau et brigadier des armées navales de Roy en la ville de Toulon).

Joseph-Marie de Nas né au château de Tourris en 1748, Chevalier, capitaine-major au régiment de l'Île de France, Chevalier de Saint-Louis, auteur commun des deux branches actuelles des Nas de Tourris.

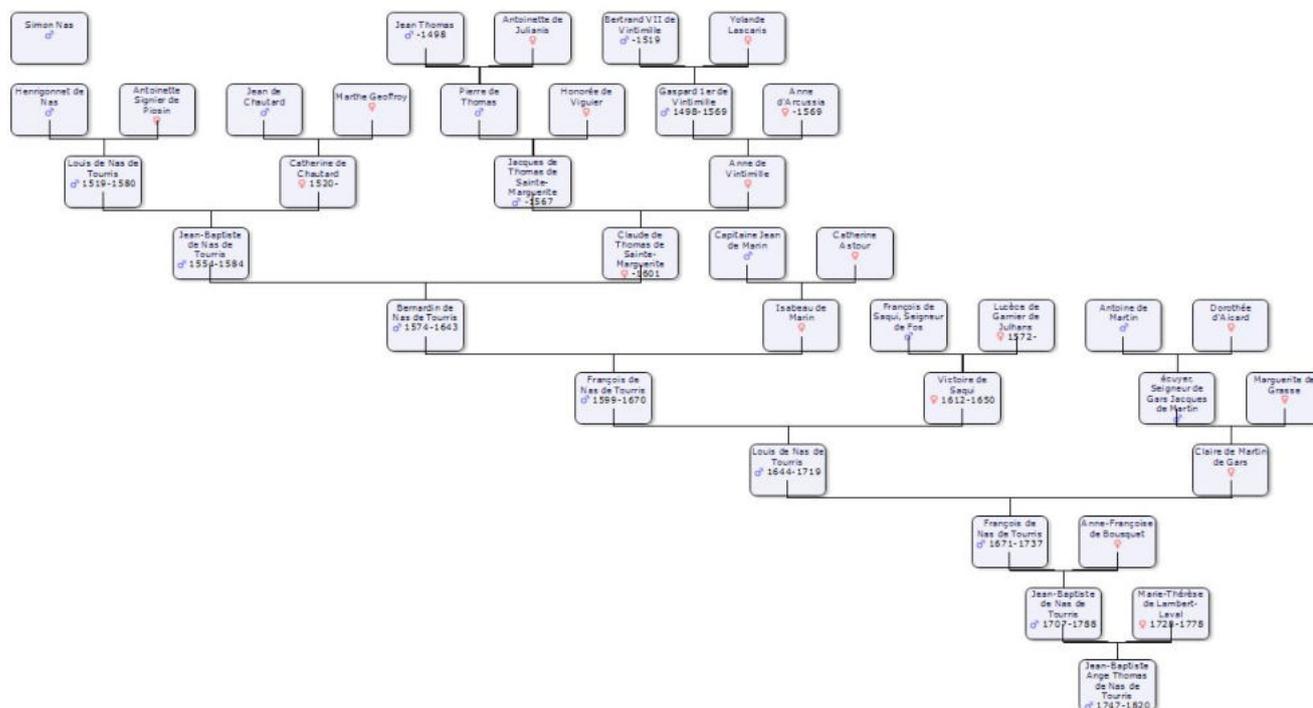
Au cours de sa longue carrière de marin, Jean-Baptiste II de Nas n'avait pas conquis la fortune. Tourris, d'autre part, devenait moins productif. Le passif, à la fin, se révèle accablant. Aussi par acte passé en l'étude de Me Coulomb, notaire à Toulon, le 20 janvier 1783, Jean-Baptiste II de Nas abandonna-t-il à ses deux fils, comme remploi de la dot de leur mère Marie-Thérèse de Lambert-Laval, tous les droits qu'il avait sur le fief, le château et la seigneurie de Tourris. Cet abandon fut consenti par Jean-Baptiste II de Nas, à la requête des deux fils, en vue d'empêcher que le fief et la seigneurie de Tourris ne fussent la proie des nombreux créanciers de leur père.

Jean-Baptiste Ange Thomas de Nas et son frère Joseph-Marie de Nas - pressaient-ils l'orage révolutionnaire et ses suites désastreuses - vendirent, par acte passé le 16 juillet 1785, à M. Joseph Aguillon les terres, seigneurie, fief et château de Tourris, moyennant le prix de 45000 livres. M. Aguillon avait déjà acquis d'un sieur Vaccon une partie du domaine de Tourris, dite Chabertes, achetée quelques années auparavant par Vaccon à Jean-Baptiste II de Nas.

Les vendeurs se démirent entre les mains de M. Aguillon de la terre seigneuriale et de tous les droits en dépendant, et l'en investirent "sauf et réserve de porter, eux et leur postérité à perpétuité, le nom Tourris, sans que le sieur Aguillon, ses hoirs, successeurs et ayant cause ne puissent s'y opposer". Cette réserve fut expressément acceptée et consentie par M. Aguillon.

Peu de temps après la vente, Jean-Baptiste-Ange-Thomas de Nas de Tourris se retira à Marseille, où il résidait déjà depuis son mariage en 1782 avec Rose Giraud de Bonvalon et où étaient nés leurs deux enfants. Quant à son frère cadet, Joseph-Marie de Nas de Tourris, il avait quitté la France en 1772 pour se rendre aux Mascareignes ayant été nommé officier au régiment de l'Île-de-France, ce qui explique pourquoi il s'était fait représenter par mandataire tant à l'acte de vente de cette seigneurie de Tourris en 1783, qu'à l'acte de vente de cette seigneurie en 1785. Son séjour à l'Île-de-France fut de courte durée, car il fut appelé à servir aux Indes contre les Anglais dans la guerre d'indépendance américaine. Revenu aux Mascareignes, il quitta l'armée après avoir reçu la croix de Chevalier de Saint-Louis, et s'établit à l'Île de Bourbon. Le pays lui plut ; il se maria, et y attira son frère aîné, qui vint le rejoindre en 1795. Ce dernier avait quitté la France au moment de la Révolution aux environs de 1790, et avait émigré en Angleterre, où il est resté plusieurs années. Voilà donc les deux frères Nas de Tourris transplantés à l'Île Bourbon. Ils y fondent deux branches qui se sont entremêlées par plusieurs mariages : cousins et cousines se mariaient entre eux, fiancés parfois tout enfants, tel Paul et Virginie. La branche aînée tomba en quenouille à la XIII^e génération. La branche cadette, au contraire, se développa avec la belle ampleur des familles coloniales, et se subdivisa en deux branches secondaires, qui sont toutes deux actuellement représentées.

ASCENDANCE DE JEAN-BAPTISTE DE NAS DE TOURRIS 1747 -1820



NAS, Seigneur de Tourris. Famille originaire de la ville d'Aix en Provence, qui a pour auteur

SIMON NAS, second Consul d'Aix en 1494. Il suivit à la conquête du Royaume de Naples, le Roi CHARLES VIII, qui, pour les services rendus à cette occasion, lui accorda des Lettres de noblesse, datées du Château de Capouane à Naples, au mois de Mai 1495 : elles furent enregistrées aux Archives du Roi à Aix le 17 Août suivant. De sa femme, dont le nom est ignoré, il eut :

II. HENRI DE NAS, aussi second Consul d'Aix l'an 1529, qui testa l'an 1539. d'Antoinette de Signier, son épouse, il laissa : — 1 & 2. PIERRE & HONORÉ, qui firent chacun une branche à Aix, où ils ont donné des premiers Consuls, & soutenu honorablement leur noblesse. Ces deux branches sont éteintes depuis longtemps. — 3. Louis, qui suit, — 4. & MARGUERITE DE NAS, mariée à *Thomas de Becariis*, Gentilhomme Piémontois, habitant alors à Aix.

III. LOUIS DE NAS, Chevalier, fut un des plus vaillans hommes de son tems. Il se signala à la guerre que firent les François dans l'Isle de Corse sous les ordres du Maréchal de Termes, qui faisoit grand cas de LOUIS DE NAS, nommé communément *le Capitaine NAS*. Ce fut autant par sa valeur que par sa bonne conduite que la Ville de Boniface, dans cette Isle, fut prise sur les Génois le 20 Septembre 1553, comme en font foi les Histoires de ce tems. Il avoit épousé, en 1551, *Catherine de Chautard*, fille & héritière de noble *Jean de Chautard*, Seigneur de la Terre de Tourris ou Turrus, qu'il avoit acquise de *Melchion de Vintimille*, Seigneur d'Olioules, en échange de quelques biens & titres Seigneuriaux que ledit *Chautard* possédoit dans le terroir d'Olioules. Par ce mariage, la terre de Tourris, à deux petites lieues de la mer dans la Viguerie de Toulon, passa dans la famille de NAS, qui la possède encore avec haute, moyenne & basse Justice & directe universelle, ne relevant que du Roi ; ainsi qu'il conste par divers titres & hommages. Louis laissa de son mariage :

IV. JEAN-BATISTE DE NAS, Chevalier, Gentilhomme de la Chambre du Duc d'Alençon, frere du Roi HENRI III, par Lettres Patentes données en récompense de ses services, & datées du camp de Château-Landon le 3 Avril 1576. Il suivit Son Altesse Royale en la guerre de Flandres, pendant laquelle il commandoit la Cavalerie, & fut tué à l'âge de 34 ans dans une attaque de la ville d'Anvers. Par divers écrits qui le concernent & que la famille conserve, il conste qu'il a servi avec distinction & qu'il étoit fort estimé de HENRI III, de François, Duc d'Alençon, & de MM. *Buffy-d'Amboise* & de *Villeroy*, alors Secrétaires d'Etat. On nous a sur-tout communiqué (dit l'Auteur de l'Histoire Héroïque de la Noblesse de Provence), une Lettre écrite à la Reine par le Duc d'Alençon, son fils, remplie d'éloges en faveur de JEAN-BATISTE DE TOURRIS. Ce Duc recommande ensuite à la Reine, en considération des services dudit Sieur de *Tourris*, une affaire qu'avoit à la Cour le Sieur de *Signier de Piozin*, son parent. Cette lettre est datée du 9 Décembre 1583. Il est fait mention du Sieur de *Tourris*, dans l'Histoire des guerres de Flandres au rang des Officiers-Généraux, & des gens de qualité qui furent tués à l'attaque de la ville d'Anvers. Il avoit épousé, en 1568, Demoiselle *Claude de Thomas*, fille de noble *Jacques*, Seigneur de Sainte-Marguerite & d'Evenos, & d'*Anne de Vintimille*, des Comtes de Marseille. De ce mariage vint :

V. BERNARDIN DE NAS, Seigneur de Tourris, qui épousa, en 1591, Demoiselle *Elisabeth de Marin*, de laquelle il eut : — FRANÇOIS, qui suit ; — &

JEAN-BATISTE DE NAS, marié, l'an 1662, à *Catherine de Ripert*. Il fut maintenu dans sa noblesse le 24 Janvier 1668, & mourut sans enfans.

VI. FRANÇOIS DE NAS, Seigneur de Tourris, épousa, l'an 1642, Demoiselle *Victoire de Saquy*, fille de noble *François*, des Seigneurs de *Fos*, & de Dame *N... de Garnier-de-Julians*, dont sortirent : — *Louis*, qui suit ; — & FRANÇOIS-LEON DE NAS-DE-TOURRIS, Capitaine & Major dans le Régiment de la Marine, qui servit avec distinctions vers le milieu du dernier siècle : il se signala sur-tout à *Treves*, où à la tête de cinq Compagnies, il vint débarrasser le *Maréchal de Crequy*, qui se trouvoit trahi par la Garnison, & livré avec cette Place aux ennemis. Il fut assassiné au sortir de cette Ville, n'ayant alors que 28 ans.

VII. LOUIS DE NAS, II. du nom, Chevalier, Seigneur de Tourris, qui fut quelque tems protégé par le Duc de *Beaufort*, sous les ordres duquel il s'embarqua dans l'armée qui alloit faire le siège de *Candie* : *Louis* y fut légèrement blessé, & de retour il quitta le service, & fut maintenu dans sa noblesse en même tems que *Jean-Batiste*, son oncle. Il épousa, en 1670, Demoiselle *Claire de Martin*, fille de noble *Jacques*, Seigneur de *Gars*, & de Dame *Marguerite de Grasse*, des Seigneurs de *Briançon*. Ses enfans furent : — 1. FRANÇOIS, qui suit ; — 2. JOSEPH-ANTOINE, mort, sans alliance, à l'Isle Saint-Domingue, Lieutenant de Vaisseaux, Capitaine d'une des Compagnies-Franches de la Marine, embarqué dans l'Armée Navale, que commandoit le *Marquis d'Antin*, en 1741 ; — 3 & 4. & deux filles, mortes Religieuses dans l'Abbaye de *Cîteaux* à *Hieres*.

VIII. FRANÇOIS DE NAS, II. du nom, Seigneur de Tourris, Chevalier de Saint-Louis, mort Lieutenant de Vaisseaux, peu après avoir quitté le service du Roi, avoit épousé, en 1706, *Françoise de Bousquet*, de *Toulon*, dont un oncle étoit Capitaine de Vaisseaux du Roi, & très-brave Officier, tué commandant son vaisseau, & combattant contre deux vaisseaux de guerre Hollandois, à l'entrée de la rade de *Toulon*. De ce mariage il a eu : — 1. JEAN-BATISTE, qui suit ; — 2. JOSEPH, Chanoine-Prêtre ; — 3. LOUIS, Commissaire de la Marine, non marié en 1757, — 4. FRANÇOIS, Lieutenant de Vaisseaux, Capitaine d'une des Compagnies Franches de la Marine, Chevalier de Saint-Louis, non marié ; — 5. N... DE NAS, Religieux de l'Ordre de *Cîteaux* ; — & plusieurs filles : les unes mortes ; & les autres Religieuses.

IX. JEAN-BATISTE DE NAS, II. du nom, Chevalier, Seigneur de Tourris, Capitaine des Vaisseaux du Roi en 1754, & Chevalier de Saint-Louis, a épousé, en 1745, Demoiselle *Marie-Thérèse de Lambert*, cousine-germaine de *M. le Normant*, Intendant-Général, Adjoint au Ministère de la Marine, fille de noble *Nicolas de Lambert-de-Lavor*, en *Languedoc*, mort Capitaine des Vaisseaux du Roi, & de Dame *Marie-Claude le Normant*, qui étoit fille du Greffier en Chef au Grand-Conseil, sous le regne de *Louis XIV*. De ce mariage il a : — 1. JEAN-THOMAS, né en 1747 ; — 2. & JOSEPH-MARIE DE NAS-DE-TOURRIS, né en 1748.

Cette Famille a encore donné plusieurs Officiers aux Armées du Roi, dont il est fait mention dans les Histoires de France sous *HENRI III*, de *Provence*, d'*Italie*, de *Flandres*, dans les Notes historiques de la premiere Edition de *M. de Thou*, & l'Hittoire Ecclésiastique de l'Abbé *Fleury*.

Les armes : d'azur, au lion d'or, armé & lampassé de gueules. Histoire héroïque de la Noblesse de *Provence*, Tome II, p. 176 & suiv.

JOSEPH AGUILLON ET LA RÉVOLUTION

Malgré ce qu'en prétend M. Dejean de la Bâtie, bien qu'émigré, Joseph Aguillon n'a jamais perdu la propriété du domaine de Tourris. Sauf pour la Ripelle : depuis des siècles, « les seigneurs de Tourris avaient donné le terroir de la Ripelle à bail emphytéotique perpétuel à des particuliers qui moyennant un cens l'occupaient et l'exploitaient. La Révolution supprime le fief de Tourris. Le dernier seigneur, Joseph Aguillon, perd tous ses droits seigneuriaux sur les terres cédées à bail emphytéotique perpétuel qui deviennent la propriété définitive des exploitants. En 1791, toutes les terres de Tourris sont réparties sur les territoires du Revest et de La Valette. » (Jean Gabiot)

<p>* <i>Aguillon Etienne</i> (fils de Pierre-François-César, ce dernier trésorier provincial de la marine, et de Paule Lajard), capitaine de port. 25 germ. II., 6 plu. III. Incarcéré au fort La Malgue, en mai 1793, avec 72 autres notables de Toulon. A émigré le 28 frim. II. Rentré en France le 19 fruct. III. Résidait à Marseille en l'an X. E3 ; E6 ; L. 297 ; M ; M6 n° 102 ; T ; T1.</p> <p>* <i>Aguillon Cathérine</i>, née Dalmas, épouse du préc^t. 25 germ. II, 7 plu. III. A suivi son mari. r = 181 f. E3 ; E6 ; L. 297 ; M ; M4 n° 125 ; M5 n° 21, 219, 432 ; D ; Q. 2/309.</p> <p>* <i>Aguillon</i> (fils d'Etienne). 25 germ. II, 7 plu. III. E3 ; E6.</p> <p>* <i>Aguillon François</i> (1), négociant et ingénieur civil. 25 germ. II, 7 plu. III. A résidé à Bordeaux du 2 sept. 1792 au 28 niv. III. Raddé de la liste des émigrés par arrêté du Directoire exécutif (3 niv. V). E3 ; E6 ; L. 346, 358 ; T1.</p> <p>* <i>Aguillon Alexandre</i>, fils du préc^t, négociant. 25 germ. II. Député du Var pendant la seconde Restauration. r = 31 f. 30. E3 ; M ; M3 n° 158 ; Q. 3058 ; T1.</p> <p>* <i>Aguillon Pierre</i>, frère aîné du préc^t. 25 germ. II. E3.</p>	<p>* <i>Aguillon Joseph</i> (2), négociant. 25 germ. II, 7 plu. III. A émigré le 28 frim. II. Rentré en France, par Marseille, le 5 fruct. III, sur un navire vénitien. E3 ; E6 ; L. 352, 1748 ; M3 n° 156 ; F ; T1.</p> <p>* <i>Aguillon Marguerite</i>, née Durand, épouse du préc^t. 25 germ. II, 7 plu. III. Mêmes détails. E3 ; E6 ; L. 352, 1748 ; M4 n° 123 ; M5 n° 20, 451 ; F.</p> <p>* <i>Aguillon Pierre</i>, fils de la préc^t, négociant. 25 germ. II, 7 plu. III. Mêmes détails. E6 ; L. 352, 1748 ; M3 n° 157 ; F.</p> <p>(1) Frère d'Aguillon Etienne, capitaine de port, cité plus haut. (2) Frère d'Aguillon François, cité plus haut.</p>	<p>* <i>Aguillon (d') Louis</i> (1), né à Toulon le 28 janv. 1725, officier général du génie, chevalier de Saint-Louis. 25 germ. II, 7 plu. III. S'est élevé par son seul mérite aux fonctions de maréchal de camp et n'a été anobli que par son grade. A découvert, près d'Antibes, en 1777, sur une longueur de plusieurs kilomètres, les restes d'un aqueduc romain, l'a restauré à l'aide de ressources insignifiantes et a permis ainsi à cette ville de jouir à peu de frais des bienfaits d'une source abondante. A déposé spontanément devant la municipalité de Toulon, aussitôt après le décret du 6 oct. 1789 sur la contribution patriotique, toute l'argenterie qu'il possédait, soit 282 marcs d'argent. A été enfermé au fort La Malgue, en mai 1793, avec 72 autres notables de Toulon. A été mis en liberté le 31 mai sur les sollicitations de nombreux habitants qui s'étaient portés caution de son civisme. A livré sans combat aux Anglais, le 29 août à midi, ce même fort dont il commandait à ce moment la garnison et où le baron d'Imbert-Le Bret a fait immédiatement après proclamer Louis XVII. A fui en Angleterre le 28 frim. II. Décédé à Londres en 1812. E3 ; E6 ; L. 293, 348 ; T ; T1 ; G.</p>
---	--	---

LES ÉMIGRÉS AGUILLON DE TOULON – EXTRAIT DE L'ÉMIGRATION DANS LE VAR PAR LOUIS HONORÉ

Pendant son absence, son épouse se plaint à la Municipalité du Revest de délits perpétrés sur la propriété : il est question de coupes de bois, de tirs de pigeons, de divagation de chèvres (où l'on apprend que le droit de pacage ne s'applique pas aux chèvres). Et il lui est rendu justice.

La terre des exilés : 3 documents communiqués par Yves Romani sur son aïeul Joseph Aguillon.

Toulon le 14 Octobre 1791

Je vous adresse Messieurs, un extrait « d'arreté » du Directoire du Département qui vous ordonne d'avertir de nouveau les habitants par des proclamations et affiches, soit dans votre chef lieu soit dans l'enclave de la terre de Tourris, à l'issue de la messe qui s'y célèbre le premier jour de Dimanche ou de fait qui suivra la reception de cet « arreté », que les propriétés de Mr Aguillon, sont comme toutes les autres, sous la sauvegarde de la loy; qu'elles doivent être respectées à l'instar de celles des autres propriétaires ; que le droit de compascuité ne comprend pas celui d'introduire des chèvres dans les terres qui y sont soumises; que la loy sur la police rurale ne donne la faculté à tout propriétaire d'avoir telle espèce de bestiau qu'il trouvera à propos que chez lui, c'est à dire dans ses propres terres et non dans celles d'autrui, et qu'en conséquence, il est « deffend » à tous les habitants d'introduire des troupeaux de chèvres dans les propriétés du Sr Aguillon, à peine d'encourir la condamnation et les amendes que celui cy est en droit de faire prononcer par les tribunaux compétents, sans préjudice de l'exécution de l'article 18 de la section 2 de la même loy, au sujet des chèvres menées à la tache.

Ce même « arreté » vous ordonne en outre de certifié le Directoire du District, de vos diligences et de son exécution à peine de responsabilité.

« Veuillés » bien m'en accuser la réception et vous y conformer.

Le Procureur Syndic du District de Toulon

Archives Municipales du Revest Les Eaux

Toulon le 22 janvier 1793 l'An 2 de la République Française

La Citoyenne Aguillon, épouse du Sr Joseph Aguillon auquel appartient le domaine de Tourris et dont une partie est enclavée dans le territoire du Revest, réclame l'intervention de la Municipalité du Revest.

Elle dénonce les agissements vexatoires du Citoyen Castel dit « Cabanon » et le dénonce afin que son mari n'ait pas à le traduire en jugement.

Les faits : Dimanche avant Noël, Castel armé d'un fusil a tiré (sans en tuer) sur les pigeons, vers le pigeonnier. Exemple suivi par plusieurs personnes qui tuèrent un grand nombre de pigeons.

Castel a fait abattre sur la propriété Aguillon grand nombre de pins. Il a loué des sieurs qui en font des planches, comme chez eux.

Les réclamations : Restées vaines. Le 19 Janvier quarante pins ont déjà été abattus et quatre noyers et cela continu.

La Loi : Article 6 de la Loi du 6 Octobre 1791 et rappelé dans cette lettre.

Conclusion :

Mme Aguillon demande que Castel soit appréhendé, qu'il la dédommage et qu'il ne récidive pas, sans quoi, il lui faudra prendre « les voies de droit ».

Votre très humble servante la Citoyenne Aguillon

Archives municipales du Revest

Le 16 Pluviôse An II (4 février 1794)

2° D'arrenter les terres de l'Émigré Aguillon à Tourris, donc les travaux sont pressants, et quelques semaines qu'on y peut faire encore, le tout est assez considérable.

Registre des Délibérations Municipales du Revest de 1790 à 1793

A son retour, Joseph Aguillon va contester la nouvelle taxation des terres nobles qui étaient exonérées sous l'ancien régime. Il payait jusque-là un certain impôt sur les terres roturières et sa plainte se porter sur la qualification des parcelles en terres nobles ou roturières. C'est lui au Revest qui va le plus souffrir financièrement de la révolution fiscale. Toutes ces procédures montrent bien qu'aucune des terres de Joseph Aguillon n'a été confisquée pour être déclarée bien national. Les seuls biens dont il ait été dépossédé étant ceux qu'il donnait en tenure qui sont allés à ceux qui les exploitaient. Donc à sa mort en 1820, Joseph Aguillon est toujours propriétaire de la majeure partie du domaine de Tourris.

Quand son fils Pierre hérite, il joint à son héritage toutes les parcelles qu'il a recherchées depuis 1809 pour reconstituer l'ancien domaine de Tourris. On peut en constater la consistance avec cette affiche (Voir page 8) qui correspondait à un projet de vente aux enchères en 1822.

Quand Pierre vend Tourris en 1824 à Louis Teissier, l'origine de propriété ne fait jamais référence à un épisode de confiscation, ni de requalification en bien national. Contrairement au château de Dardennes.

BIENS VENDUS LE 21 FÉVRIER 1824 PAR PIERRE AGUILLON À LOUIS TEISSIER

EN RÉSUMÉ : PIERRE AGUILLON VEND UN DOMAINE DE TOURRIS RECONSTITUÉ SUR LES TERROIRS DU REVEST, DE LA VALETTE ET DE SOLLIÈS-VILLE. DE CE DOMAINE, PIERRE TIENT 4 LOTS EN SA QUALITÉ D'HÉRITIER DE SON PÈRE JOSEPH (LEQUEL EN AVAIT FAIT L'ACQUISITION ENTRE 1785 ET 1788) ET 12 LOTS QU'IL A PERSONNELLEMENT ACQUIS ENTRE 1809 ET 1819. IL SEMBLE QUE PIERRE AGUILLON AIT VOULUT RECONSTITUER LE DOMAINE ET CONTINUER EN CE SENS L'ŒUVRE DE SON PÈRE. JE N'AI TROUVÉ NULLE PART TRACE D'UNE CONFISCATION DU DOMAINE DE JOSEPH AU MOTIF QU'IL AIT ÉTÉ ÉMIGRÉ PENDANT LA RÉVOLUTION.

Un grand domaine dit de Tourris situé sur la commune du Revest, de La Valette et de Solliès-Ville, dont la majeure partie a été acquise par feu M. Joseph Aguillon son père et la partie restante par Pierre Aguillon, selon actes ci-après consistant :

le dit domaine en terres cultes, incultes, fermables, bois, forêts, vignes, oliviers, arbres fruitiers, corps de bâtiment appelé le château de Tourris, divers autres bâtiments ou bastides où sont les remises, cuves, celliers, bergeries, les logements des fermiers, les divers instruments aratoires et généralement sans exception tout ce qui sert à l'exploitation du dit domaine dans toutes ses dépendances et appartenances.

Le domaine a été acquis par Joseph Aguillon par les actes suivants :

1° De Mr Sauveur Varon négociant à Toulon par acte du 3 janvier 1785 reçu par Me Philibert, notaire royal à Toulon, contrôlé le 8 du même mois en terres cultes, incultes, fermables, bois, forêts, vignes, oliviers, bâtiment et bergerie faisant partie du dit domaine de Tourris, dont Mr Varon avait fait l'acquisition de Mr Denas de Tourris par acte du 19 septembre 1779 devant Me Girard, notaire à Toulon.

2° de Mr Jacques Arnaud, propriétaire à Aix, par acte du 22 avril 1785 reçu par Me Bernard, notaire à Aix : portion de terre de l'enclos du parc, bois et dépendances dont les confronts se trouvent relatés dans le rapport de collocation fait au profit du dit Arnaud contre M Denas de Tourris du 10 novembre 1781.

3° de MM Jean Baptiste Ange Thomas Denas de Tourris et Joseph Marie Denas de Tourris, frères, fils émancipés de Mr Jean Baptiste Denas de Tourris, ancien capitaine des vaisseaux du roi, brigadier des armées navales par acte du 6 juillet 1785, reçu par Me Bouyon, notaire à Toulon, contrôlé le 22 du même mois, consistant en acquisition du château ancien et dépendances, fontaine, réservoir en la partie du pré dont le surplus avait été pris en collocation par le Sr Arnaud et la dame Maisonneuve d'Aix, en une partie de terre semable dite de la prairie et une partie de terre fermable dite le parc où sont partie du bois bas, quelques oliviers, figuiers et cyprès, en une partie de terre en nature de bois où sont beaucoup de rochers prenant le sommet et les portes de l'ancien village de Tourris ; en une partie de terre en oliviers francs et sauvages, avec une petite partie de bois bas et rampans y ayant tout auprès une bergerie dite le jas de la (bale), en une partie de terre en bois de pierre trinquet et autres bois rampans, confrontant les collocations de la dame de Beaudouvin, du hoir de la dame de la Bastide (Riard), de Mr Gardanne de La Ciotat et de la terre du premier (acheteur), en une partie de terre fermable complantée d'oliviers avec un peu de bois bas de la dame la (Bastme) (Riard), de Mr Gardanne, le chemin public de Tourris et le chemin de l'arérage, la totalité des terres à défaut confront de levant la terre prise en collocation par madame de Beaudouvin, du midi le terroir de La Garde et de Toulon, du couchant et du nord terre appartenant déjà au dit Mr Joseph Aguilon, ainsi que le tout est mentionné au dit acte avec les confronts.

4° De Mr Jacques Gardanne, avocat à la Cour, demeurant à La Ciotat, en qualité de mari et maître de la dot et droits de dame Marie Anne Poset son épouse par acte du 17 juin 1788 reçu par Me Lesparon à Toulon, consistant en la vente acquisition de la terre dite La Grande Chaberte sise dans l'enclave du dit domaine de Tourris, confrontant du levant et midi le chemin de l'Arérage et celui venant de (Gaudissard), au couchant une partie de la terre de la dite Grande Chaberte possédée par le nommé Castel, appelée depuis le démembrement la petite Chaberte et du nord le pin (père?) de la (artine) et une autre partie de la dite petite Chaberte.

Et la partie restante du dit domaine de Tourris acquise par le dit Mr Pierre Jacques Aguilon fils se compose :

1° De François Lambert cultivateur à La Valette, acte du 15 août 1809 devant Me Chabert notaire à La Valette : terre complantée d'oliviers, arbres fruitiers et petit bastidon sur La Valette Quartier de La Chaberte. Confrontant du levant et du midi le Pas de Louchon, le chemin de Tourris au milieu, du couchant, terre de Dame Magdelaine (Checastrer) et du nord le domaine de la Chaberte.

2° de Michel Hermitte, cultivateur au Revest, Les Bouisses – Acte 11 février 1810 Me Chabert, La Valette. Terre site au terroir de Solliès La Ville quartier de Cordière complantée dans la partie du levant en vignes vieilles abandonnées et le restant en chênes blancs et chênes verts et quelques pins. Confrontant du levant la vigne de Lazare Pautet dit le Gatineau et celle de Jean Pautet, du couchant bosque et vignes de Pierre Castel dit le Paté. Du nord terre bosque de ce dernier, bosque de Vincent Pautet dit (Curel), terre semable de Vincent Pautet dit Curel, du midi bosque des hoirs de Jean Roux dit le Ferrat, vigne de Pierre Castel dit le Paté.

3° De Jacques Christol Hermitte propriétaire cultivateur à La Valette, Acte 15 avril 1811, Me Chabert La Valette. Vignes Oliviers, bois, chênes blancs et chênes verts située au terroir de Solliès la ville, au quartier de Courdière, confrontant au levant terre de Vincent Castel, du couchant et du midi, terre de Pierre Castel, et du nord, celle de l'acquéreur et autres ... ?

4° De la dame Suzanne Maurel, veuve de Jean Barbaroux de son vivant ménager et de Mr Joseph Honoré Barbaroux son fils aussi ménager, domiciliés et demeurant à Solliès la Ville, acte du 12 mai 1811, Me Chabert, notaire à La Valette. Propriété de terre en nature de bois taillis, chênes blancs et chênes verts, située au terroir de Solliès la ville, quartier de (Coussouren), confrontant du levant Jean Louis Castel, du couchant Bernard Borel, du nord terre de l'acheteur et du midi Pierre Castel.

5° de Joseph Vincent Denel et de la dame Anne Paulet son épouse, de lui autorisée, domiciliés et demeurant en la commune de Solliès le Toucas, acte du 14 avril 1813 Me Chabert La Valette. Terre complantée de vignes ayant quelques figuiers et un peu de bois, située au terroir de Solliès la ville, quartier de la Source ?. Confrontant au levant Jean Louis Castel dit Bourriquet, du couchant terre de l'acheteur, du midi la hoir de Pierre Castel dit Paté et du nord le dit Jean Louis Castel dit Bourriquet.

6° De Jean Louis Castel ménager domicilié à Solliès la ville. Acte 25 août 1816 Me Chabert La Valette

RENCONTRE AVEC MADAME DE MOSTUEJOULS - 1996

SOURCE : AMIS DU VIEUX REVEST PUBLIÉ DANS LE BULLETIN N°24 DE DÉCEMBRE 1998

Elle nous attendait droite comme un I, dans son regard une envie passionnée de nous parler de ses souvenirs, de son passé, passé qui sert de point d'appui pour notre présent, nos racines. Lors de la visite du château de Tourris, le lundi de Pentecôte 1996, visite organisée conjointement par les amis de la Vieille Valette et par les amis du Vieux Revest, nous l'avons rencontrée. Très vite, elle nous est apparue comme un personnage faisant partie de notre patrimoine.

Née en 1927 à la Valette, fille de Lucien Soubic (receveur aux Tramways) et de Honorine Baudisserre, Jacqueline de Mostuejoul est l'aînée d'une famille de quatre enfants. Sa mère, qui naquit dans une maison proche de son domicile actuel à la Chaberte, entraîna son père tous les samedis et les dimanches à Tourris.

- Ma mère, quand on lui parlait de Tourris, on lui avait tout dit! , nous dit-elle à plusieurs reprises avec beaucoup de conviction.

Le château de Tourris était un lieu de vie réparti entre le château, les dépendances, Le Ménage, La Jolie, Les Bouisses. Les propriétaires étaient la famille De Gasquet. On y cultivait du blé, de l'avoine, des pommes de terre, des cerisiers et des oliviers. Il y avait des poules, des lapins, et quelques chèvres, quelques moutons en liberté.

- Les animaux étaient bien tenus.

- Ma mère qui s'était liée d'amitié avec les De Gasquet, faisait leur bugade. En échange, ils nous prêtaient une ou deux pièces dans " Le Ménage pour le samedi et le dimanche ".

- Ma mère habitait à la Valette, à côté de Monsieur Roux, l'actuel maire. En fin de semaine, nous montions à Tourris. Je me rappelle, on était gosse, nous portions l'un un bidon de pétrole, l'autre deux kilos de pommes de terre; chacun avait son paquet! Nous montions toujours à pied en passant par le Pas de Luchon, par le vallon de la Sorbière. A la sortie du Pas de Luchon, ma mère regardait la grande barre rocheuse de la vieille Valette en disant: " Ah! la vieille Valette! ".

- Nous étions deux frères et deux sœurs. Très souvent d'autres enfants venaient avec nous. Nous étions alors une raille de minots.

- À la Libération, nous sommes montés habiter un mois aux Bouisses et pendant la Libération, au Revest, il n'y avait pas grand-chose à-manger. Ma mère achetait un peu de blé que l'on passait dans un moulin à café pour faire de la soupe. Avec des œufs et un peu d'huile, on vivait comme ça.

- La rencontre avec mon mari s'est faite après le départ de sa femme. Je travaillais alors au Mourillon.

A la demande de sa mère, Jacqueline Soubic a donc aidé Charles De Mostuejoul qui était seul aux Bouisses. Quand le divorce fut prononcé, elle épousa Charles. En 1948, ses beaux-parents ont vendu les Bouisses à Monsieur Isoard, habitant à Hyères.

- Cela n'a pas empêché ma mère de remonter tout le temps et toujours à pied. Parfois, elle s'arrêtait un peu à l'auberge qui était tenue par Justin de Mostuejoul, régisseur du château de Tourris. Jean Baudisserre le remplaça vers 1966 quand les militaires le firent partir de Cordière.

- Au château de Tourris et à l'auberge, il y a toujours eu le téléphone. Le château a été longtemps alimenté en électricité par un groupe électrogène. Les carrières étaient très actives.

- Mon frère Gaby a travaillé avec Monsieur Arrati, contremaître dans la carrière de marbre. Ces blocs étaient coupés par un câble d'acier, refroidis par de l'eau. C'est pris entre deux de ces blocs que Monsieur Arrati est mort écrasé.

Ces blocs étaient des cubes avec des arêtes d'environ un mètre. Cette exploitation a cessé dans notre commune dans les années 1970.

- Je me rappelle de ces gros camions qui roulaient doucement. Il y avait un bloc sur le camion, un bloc sur la remorque. Ces camions avaient de grandes roues à bandage.

Avant d'arriver à l'auberge, dans la montée, il y a à gauche de grandes restanques. On y cultivait des immortelles pour les cimetières. Pendant la guerre, il y avait un chantier de jeunesse où l'on fabriquait du tissu avec de la fibre de genêt. Cette fibre servait à la confection du dessus de chaussures dont les semelles étaient en bois.

La route n'était pas goudronnée. Le tracé actuel date des années 1970, il est le résultat de l'extension de l'actuelle carrière du Revest.

Dans Mon Journaou, il y a un cabanon. C'est le grand père de Mostuejous qui l'a construit. Il est d'ailleurs mort d'un arrêt cardiaque pendant cette construction. C'était une famille de chasseurs de grives et de lapins. Ils ramassaient aussi les champignons que l'on trouvait alors en abondance.

Le 13 juillet 1967, la maman de Jacqueline De Mostuejous, Madame Soubic, est décédée. Jusqu'à la fin de sa vie, elle est montée à Tourris en se faisant accompagner en voiture. Mais dans la grande barre rocheuse de la vieille Valette, résonne encore sa voix disant : " Ah, la Vieille Valette! "



CHARLES DE MOSTUÉJOULS

TOURRIS ET LES ALUDES

Depuis peu, nous avons quitté notre baraque de chantier pour prendre possession de nos bureaux définitifs, confortables et fonctionnels, édifiés "en dur" sur un terre-plein réalisé à l'entrée du futur "Centre de stockage de TOURRIS", zone réservée au plan de masse pour la construction ultérieure des bâtiments de Commandement et des Services Généraux.

Assis à mon bureau, je procédais à l'une des tâches essentielles, mais combien fastidieuse, qui m'incombait chaque fin de mois : celle consistant à la prise en attachement des travaux exécutés, documents nécessaires à l'établissement des situations financières.

Le chantier proprement dit se trouvait alors à plusieurs centaines de mètres de nos bureaux ; les bruits assourdissants des perforatrices et des engins de terrassements nous parvenaient de ce fait très amoindris. Toutefois, les explosions des tirs de mines étaient toujours perçues très nettement, d'autant qu'elles étaient régulièrement accompagnées de vibrations sourdes, fidèlement transmises par le terrain jusqu'aux fondations de notre immeuble. C'est pourquoi je regardais à nouveau ma montre-bracelet, inquiet de constater que l'heure réglementaire du tir de la volée du matin était dépassée d'un bon quart d'heure.

Un contretemps dans ce domaine de l'explosif est toujours préoccupant et décidais donc d'aller ne rendre compte sur le terrain des raisons de ce retard. Je m'apprêtais à prendre la "Prairie", voiture de chantier mise à notre disposition (déjà bien fatiguée d'un long séjour outre-méditerranée dont elle ne s'était d'ailleurs jamais remise), lorsque mon attention fut attirée par une silhouette furtive, entrevue un court instant au travers d'un rideau de petits chênes verts envahis inexorablement par une "horde" de ronces aux épines acérées dures comme l'acier trempé.

Pas de doute, malgré les risques encourus, dûment signalés par les panneaux interdisant l'accès du chantier, un intrus avait à nouveau passé outre et pénétré sur le Terrain "Marine".

Les trois coups de corne réglementaires, annonciateurs du tir de mines, ayant entre-temps retenti, suivis par l'explosion libératrice de la volée de dynamite, désormais pleinement rassuré et disponible, je décidais d'intervenir auprès du contrevenant afin de l'admonester et l'inviter à rebrousser chemin illico. Je m'engageais donc prudemment à mon tour sur le sentier à peine dégrossi emprunté par l'indésirable en m'efforçant de mettre fidèlement en pratique la méthode qu'utilisaient jadis les Sioux pour suivre à distance les "visages pâles" égarés sur leur terrain de chasse.

Les basses branches, épineuses par surcroît, qui m'obligeaient à me plier en équerre, les jambes fléchies, le tronc à l'horizontale, la tête à un mètre à peine du sol, semblant chercher les traces éventuelles du poursuivi, m'en faisaient donner certainement une parfaite illusion.

Je fis ainsi plusieurs centaines de mètres sans voir mon "gibier" ni même le pressentir. Perplexe, je m'arrêtais, retenant ma respiration et prêtai l'oreille pour essayer de percevoir le moindre bruissement anormal.

Heureuse initiative ! Localisé à quelques mètres seulement, un souffle rauque suivi d'une quinte de toux d'arrière gorge trop longtemps contenue, précédant un juron prononcé à mi-voix, m'assurèrent de la présence, toute proche, de celui que je pistais à son insu.

Alors que je m'apprêtais à l'interpeller je remarquais à deux pas devant moi, en bordure du sentier, posé à même le sol au centre d'un cercle de cinquante centimètres de diamètre environ, soigneusement débroussaillé, un piège à oiseaux, bien en évidence, semblant trôner sous l'éclairage des rayons de soleil filtrant au travers de la végétation qu'une main experte avait éclaircie par endroits à cet effet.

Le piège était armé. Il portait dans la petite pince centrale, semblable à un mini corset ayant la forme d'un huit ouvert à sa partie supérieure, la fourmi ailée servant d'appât. Celle-ci gesticulait à souhait, à tel point qu'on aurait pu, avec un peu d'imagination, la comparer à un champion de natation faisant une démonstration de brasse et de crawl confondus. Efforts vains car la malheureuse bestiole était condamnée à faire la "planche" jusqu'à ce que ses ailes fragiles aux admirables reflets irisés par les rayons de soleil, véritables miroir aux alouettes, attirent inévitablement l'attention du premier rouge-gorge voletant par-là lequel, insectivore invétéré et fin gourmet, quitterait hélas ce monde en compagnie de son innocence victime - bien maigre consolation !

Je décidais de laisser le braconnier terminer la pose de ses pièges et de lui réserver une petite surprise dont il se souviendrait, à coup sûr, longtemps.

Je regagnais donc avec beaucoup de précautions mon bureau d'où il me fut aisé, après une courte attente, d'observer le retour du délinquant lequel, à ma grande surprise, se trouva être ... IEU !

Ainsi, à sa panoplie de parfait "cassaïré" il fallait ajouter à son actif la pratique des "fers", l'usage de ces derniers rigoureusement interdit par la loi et sévèrement réprimé, avec juste raison.

Je me devais, par amitié pour IEU et dans son propre intérêt, de lui ôter à jamais l'envie d'exercer à nouveau ce type d'activités répréhensibles, tout au moins sur les terrains de la Marine, ce qui réduirait d'autant son champ d'action et les risques encourus.

Après avoir estimé IEU suffisamment éloigné, je me dirigeais à nouveau vers le lieu du délit. Hélas, le premier piège que je vis avait déjà assuré avec succès le rôle qui lui avait été assigné : un malheureux rouge-gorge, son frêle cou enserré dans le carcan du piège, ses ailes largement déployées, ses petits yeux ronds grands ouverts dont la brillance se ternissait progressivement au rythme de la vie qui le quittait, finissait de se débattre par petits soubresauts et se raidissait dans la mort. La fourmi ailée restée dans son bec effilé lui faisait de ses ailes comme une petite moustache argentée incongrue. Tout secours était inutile. Après avoir récupéré le pauvre passereau au corps déjà refroidi je réarmais aussitôt le piège et plaçais comme appât une vulgaire fourmi NON AILÉE qui déambulait par là en corvée de ravitaillement et qui allait certainement déchanter, pour une fois, de ne pas être née cigale. Bien entendu, j'opérais de la même façon sur chacun des autres pièges. La "chasse" avait été bonne. Deux douzaines de rouges-gorges, mésanges, têtes-noires garnissaient les poches de ma canadienne.

Vers les onze heures, IEU se faufila à nouveau dans la sente en sifflotant une "Madelon" approximative et m'apercevant me fit, comme pour s'excuser de la liberté qu'il prenait, un grand geste amical pour bien montrer qu'il n'avait rien à cacher et que seul le désir de "faire un tour" l'avait poussé à s'égarer jusque-là.

Des qu'il eût disparu, je bondis dans la "Prairie", démarrais aussi vite que la voiture le permettait, empruntais un chemin détourné créé par les passages répétés des engins du chantier. Après un dernier "cent mètres" parcouru en un temps record, j'arrivais enfin aux abords immédiats du "terrain de chasse" de IEU et me cachais au pied d'une "tousque", le cœur battant un peu plus vite qu'à l'accoutumée. Je n'attendis pas longtemps. Tel un solitaire pourchassé par la meute, écartant les branches de ses mains aussi larges que des battoirs de lavandières, il avançait à grandes enjambées, en grommelant ses jurons favoris :

- Bougre de ! Si jamais il me tombe sous la main ... il verra où je lui "foutrai" son "tube d'aspirine" (*1) ! Me faire ça ... à moi ! Et vendre des "aludes" avé des ailes qui tiennent pas ! Espèce de voleur ! Espèce de ... !

Il arriva enfin au dernier piège. Bien entendu celui-ci arborait également sa grosse fourmi amputée de ses ailes. J'attendis qu'il s'en saisisse et le place dans sa musette de toile grossière qu'il portait en bandoulière. C'est alors que d'une voix de stentor je criais :

- Ah ... Ah ! C'est donc vous le braconnier ! Votre compte est bon ! Cela va vous coûter cher !

Croyant avoir affaire au garde-chasse chargé de la surveillance au secteur, IEU se catapulte à la verticale comme s'il avait une fusée au derrière, semant tous azimuts ses pièces à conviction et amorça, dès qu'il eût repris contact avec le sol, un début de fuite éperdue précédée d'un dérapage contrôlé, digne du circuit automobile du Castellet.

Un « HALTE LA ... OU JE TIRE ! » le figea sur place.

Il n'osait même pas se retourner, serrant à coup sûr ses fesses comme jamais il ne l'avait fait jusqu'alors. Ses caleçons en porteraient certainement la preuve et les marques irréfutables pendant plusieurs jours car à l'instant il venait d'attraper la plus belle "cagagne" (*3) de sa vie.

Je le laissais dans cette position inconfortable pendant quelques instants, puis reprenant ma voix et mes intonations habituelles, je lui dis, en hypocrite que j'étais :

- Excusez-moi, Monsieur Marius, je ne savais pas que c'était vous qui "caliez", tout à l'heure, quand je vous ai vu passer je croyais que vous alliez aux champignons. Alors ... ça a marché ?

Un silence. Le temps qu'il reprenne une partie de ses esprits en désordre.

- Coquin de sort ... vous pouvez vous vanter de m'avoir fait peur ! J'en tremble encore ! Si je ne suis pas resté sur le carreau ... c'est que je ne suis pas cardiaque ! Puis, après avoir respiré profondément afin de réoxygéner ses poumons défaillants, à la limite de la suffocation ;

- Comment voulez-vous que ça marche ... avec des "aludes" pareilles ? Ce matin, elles étaient normales, avec des ailes qu'on aurait dit des cerfs-volants ... tant elles étaient ÉNORMES ! ... et maintenant cherchez les ... les ailes ... si vous en trouvez une paire ... faites moi signe !

- Calmez-vous Marius ! ... j'ai remarqué ce matin, près de l'auberge, une fourmilière. Des "aludes" en sortaient pour profiter du soleil ... peut-être que...?

Il m'arrêta net d'un geste dédaigneux :

- Je les ai vues aussi !... mais elles sont trop petites ... elles "tiennent" pas sur le piège ... elles sont à peine bonnes pour Fine ... la bergère ... celle du château ... vous connaissez ?

J'appris ainsi que IEU n'était pas le seul à s'offrir de temps en temps le luxe de bafouer la loi et ses représentants. Nous nous quittâmes alors, chacun de notre côté ... pas pour longtemps.

Je venais d'arriver à l'auberge St-Jean pour y déjeuner, lorsque IEU y pénétra à son tour, tête basse, le visage encore marqué par les stigmates de la peur. N'osant raconter sa mésaventure du matin, persuadé toutefois de ma neutralité bienveillante, d'un air dépit il annonça à la cantonade :

- C'est le monde renversé ! ... y a plus de saisons ! ... je me demande où sont passé les becs fins cette année ? Sur plus de deux douzaines de "fers" ... pas un ! Pourtant avec les "aludasses" que j'y ai mis ! ... de la belle marchandise comme ça ! c'est à vous déguster !"

C'est alors que le Gaulois pour lequel, bien entendu, IEU "travaillait" ce jour là, d'un air détaché, tendit à son employé occasionnel un paquet dont l'emballage, bien ficelé, était constitué de quelques feuilles de papier journal :

- Tiens ... tu n'aurais pas perdu ÇA ... par hasard ?

«IEU», l'air dubitatif, "radiographia" le paquet avec inquiétude, puis s'en empara en dodelinant astucieusement de la tête de façon si vague et peu marquée que les mouvements pouvaient être interprétés aussi bien comme étant des marques certaines d'approbation que des signes évidents de négation. Cette façon de procéder lui permettait ainsi de réserver sa réponse finale jusqu'à la découverte du contenu.

Lorsque, de son inséparable couteau de poche, il eut coupé les ficelles de raphia qui ceinturaient le paquet et qu'il vit en plein milieu des feuilles de journal largement déployées, les deux douzaines de "petits" récupérés par mes soins : IEU fut comme pétrifié.

En ce moment précis, un encéphalogramme du malheureux donnerait certainement des résultats inquiétants. Si son cerveau avait été un ordinateur, nul doute que plusieurs de ses transistors et autres composants n'auraient pu longtemps "tenir le coup" sous l'avalanche des questions extravagantes qu'il subissait nécessitant des réponses immédiates.

Bien entendu le cerveau de IEU, non habitué à de tels efforts n'y résista pas. Cela eut pour effet visible une suite de changements brutaux de la couleur de son visage qui prit successivement, mais dans un ordre dispersé, les sept couleurs conventionnelles de l'arc-en-ciel mais aussi quelques autres "par dessus le marché" qu'aucun artiste peintre aussi génial soit-il ne pourrait jamais créer sur sa palette.

Alors, le Gaulois, qui justement n'avait pas encore piqué sa fameuse colère journalière, ne laissa pas passer l'occasion qui lui était ainsi donnée d'être fidèle à ses habitudes :

- Espèce de grand couillon ... tu devais être encore complètement "empêgué" pour croire que les gens de la Marine sont nés de la veille ... Ils sont moins bêtes qu'ils en ont l'air (je pris ces paroles pour un compliment) ... Tiens tu me fais pitié ! ... C'est tout juste bon à garder les chèvres ... et ça veut "caler" ! Pôvre France ! Écoute bien : si la prochaine fois tu te fais encore prendre, c'est pas la peine de remettre les pieds ici ... Je ne veux pas que tu aie fasse honte !

IEU, anéanti, ne put en entendre davantage. Heureusement pour lui, il n'était pas né Samouraï car nous aurions alors assisté, séance tenante, à un hara-kiri digne d'un gros plan d'une super production "made in Hollywood". Il se contenta donc de sortir aussi dignement que possible, le temps de reprendre ses esprits et de se redonner une contenance.

Par la suite, quoique l'ayant mis au courant lors d'un tête-à-tête amical devant un pastis, jamais il ne me tint rigueur du tour que je lui avais joué en remettant à son "employeur" le produit de sa chasse. C'était là un des aspects de son caractère. Il n'était pas rancunier.

Bien entendu, je suis persuadé qu'en plusieurs occasions il a dû depuis prendre sa revanche en passant outre à l'interdiction de "caler", mais chaque fois en mettant en pratique les conseils de prudence formulés par l'aubergiste.

Quant aux "petits", ajoutés à d'autres malheureuses victimes, ils firent partie, en temps voulu, du menu de quelques rares privilégiés qui s'en régalerent comme il se doit.

Je vous laisse le soin de deviner si je fus un de ceux-là.

SOURCE : AMIS DU VIEUX REVEST - PAR LUCIEN MINGEAUD 1979

Vocabulaire

- Tube d'aspirine : Court tronçon de roseau, coupé au-dessus d'un nœud, servant de fond, et bouché à son extrémité libre par un bouchon de liège, et dans lequel on transporte les fourmis ailées
- Aludes, aludasses : Fourmis ailées, en langue provençale
- Cagagne : Diarrhée

NDLR : le Gaulois, l'aubergiste, c'était bien sûr Jean Baudissere.

DESTINS REVESTOIS - FINE PAR LUCIEN MINGEAUD

SOURCES : FINE 1979

Je ne l'avais jamais vue ; pourtant les descriptions concordantes et complémentaires, que l'on m'avait faites sur sa personne, ne pouvaient que me conforter dans ma conviction : c'était bien FINE la bergère qui descendait à tombeau ouvert depuis son château de TOURRIS vers LA VALETTE, chevauchant, telle une amazone d'un autre temps, un vélomoteur sans âge qu'elle semblait maîtriser avec difficulté, préoccupée semblait-il, de conserver un équilibre précaire pour peu que l'on s'attarde quelques instants sur cette véritable symbiose d'une figure de proue, burinée par le grand large, et d'un rejeton pétaradant de l'antique vélocipède, amalgame digne de figurer en bonne place au Centre d'Art et de Culture de BEAUBOURG.

Elle, toute menue, tête échevelée, visage ratatiné, les yeux rivés sur la roue avant de son engin, scrutant au plus près le ruban tortueux de la route en terre battue, dangereusement hérissée de pierres, le buste droit comme une asperge, les bras arqués semblables à des pattes de tourteau, les mains cachées par les manches trop longues d'une veste-treillis rescapée des surplus de l'Armée, la selle de la motocyclette prise en sandwich par deux fesses rebondies, seuls indices apparents de sa féminité, bien soulignées par la couture de l'entre-jambe d'un pantalon d'homme, bleu délavé, grande taille, flottant autour de ses jambes en forme de parenthèse largement ouverte, les pieds en angle droit, reposant sur les pédales par les seules extrémités des talons de ses bottes de caoutchouc noir crottées du fumier de ses bêtes.

Lui, le vélomoteur, portait outre les signes évidents d'un vieillissement prématuré, conséquence d'un entretien douteux, les marques dégradantes de chutes multiples : roues voilées, de diamètres différents, toutes deux semblant avoir une préférence marquée pour le huit plutôt que pour le zéro, rayons manquants, guidon de guingois, selle invisible pour les raisons déjà citées, porte-bagages avachi, chaîne grinçante assoiffée d'huile, pneumatiques variqueux aux chambres à air hernieuses dont les boursoflures, saillantes par endroits, ressemblaient à des truffes, le moteur deux-temps, prenant le sien, atteint qu'il était d'asthme chronique, suffocant entre deux pétarades lâchées comme à regret par un tuyau d'échappement crevé à mi-longueur, prêt à rendre l'âme.

Elle ignore mon salut et continua, imperturbable, à dévaler la pente, fière comme Artaban.

Je la revis le lendemain, sur les coups de midi, à l'auberge Saint-Jean, alors qu'attablés autour d'une table bancale, recouverte d'une toile cirée douteuse, zébrée de vergetures, nous disputions chacune de nos bouchées à une multitude de mouches et de guêpes bourdonnantes, excitées par l'orage de chaleur qui menaçait depuis le matin.

Le "Gaulois", homme-tronc derrière son comptoir crasseux taraudé par les vers, racontait à quelques chasseurs de ses amis, ses éternelles histoires abracadabrantes que nous connaissions par cœur mais que nous écoutions toujours avec attention dans l'espoir, rarement déçu, de variantes aussi "sottes que grenues" disait-il sérieusement, persuadé de parler un français châtié.

Elle était entrée presque timidement, comme gênée d'être, devant des étrangers, la seule femme, quoique habillée en homme, parmi la clientèle de l'auberge. Après avoir lancé d'une voix bissexuée un : "Salut, la compagnie !" elle s'accouda au comptoir, s'empara du verre à pied dans lequel le tenancier avait, comme d'habitude, servi un pastis bien tassé, qu'elle savoura aussitôt à petites gorgées, semblant toujours nous ignorer.

C'est alors que, théâtral, nous désignant d'un index bouffi à l'ongle dénonciateur, l'aubergiste tonna : - Fine, tu voulais connaître les gens de la Marine ?... Tu es servie ! Je te les présente !

Elle tourna lentement la tête dans notre direction et fit en sorte de paraître stupéfaite de nous découvrir là, comme si nous étions un "rodou de safranés", gros comme des ombrelles, qui auraient poussés à la mi-juillet en plein milieu de la place de la Liberté de TOULON.

Nos deux regards se croisèrent. Dès cet instant je fus persuadé que nous serions amis. Je remarquais toutefois dans ses yeux couleur noisette, seules touches de douceur presque incongrues sur ce visage dur, malheureusement soulignés par deux lignes de cils rares et étriqués, piqués sur des paupières atteintes de blépharite, poindre un soupçon d'inquiétude, de malaise, certainement le reflet de la crainte qu'ont toutes les femmes, dans certaines circonstances, de ne pas paraître à leur avantage.

Ainsi, quoique sexagénaire et malgré son physique ingrat, marqué par la rude vie de femme-homme-des-bois, l'atavisme avait brusquement resurgi en elle, à son insu. En cette brève minute de coquetterie bien féminine, EVE se retrouvait en FINE. Ces réactions dénotaient l'existence, soigneusement cachée, de sentiments nobles et profonds, qu'elle refoulait inconsciemment parce que naturellement incompatibles avec sa vie d'ermitte qu'elle avait délibérément choisie, pour se mieux défendre des attaques sournoises d'un monde qui lui faisait peur.

Je pris l'initiative d'entamer la conversation sur un ton enjoué :

- Bonjour, Madame FINE ! Heureux de vous connaître ! On m'a tant parlé de vous que ... Elle m'interrompit d'un geste large de la main, comme si elle chassait une mouche tenace :

- En mal, certainement ! Mais ça me laisse froide ... qui parle derrière mon dos ... parle à mon C... !

D'emblée le ton était donné.

L'incongruité du vocabulaire, délibérément utilisée, la rassura. Elle marquait ainsi à nouveau après, un moment de faiblesse, sa volonté de ne pas tomber désormais dans les pièges de la sentimentalité, de la sensiblerie et des bonnes manières, contraires à son image de marque, carapace dont elle s'enveloppait par nécessité certes, mais aussi presque par vice sinon par volupté.

- Détrompez-vous, Madame Fine ! J'aime bien me faire mon opinion sur les personnes, tout seul ! Je suis comme saint Thomas !

Rassurée, elle me dit alors, après une courte hésitation :

- Si vous dites vrai ... je crois que nous nous entendrons ... venez me voir un de ces quatre matins ... au château ... ça me fera plaisir ... nous causerons ... mais faites attention aux chiens... ils ne vous connaissent pas encore ... et ils mordent volontiers.

Dieu seul sait si, intérieurement, elle n'avait pas ajouté : comme moi !

Au fait, Madame Fine, je me suis laissé dire que vous alliez toujours faire paître vos brebis sur les terrains de la Marine !

- MOI ! ... Il y a belle lurette que je n'y vais plus. Celui qui vous a dit ça ... c'est un sacré menteur qui n'oserait pas le répéter devant moi !

Puis, fixant l'aubergiste d'un regard outragé :

- Où et quand tu m'as vue, "dans la Marine"

J'intervins, afin d'éviter une empoignade:

- À la "Mort de Gauthier" ... du côté de VALAURY ... vous savez bien ... là où se trouvent les cerisiers !

À ce sujet, on m'a dit aussi que les premières devaient être mûres !

- Té !... Vous voyez qu'on vous a raconté des mensonges !.., parce que à la « Mort de Gauthier » ... à cette époque ... à peine si elles commencent à changer de couleur !

Elle vida son deuxième verre de pastis, alluma un mégot qu'elle portait sur une oreille que cachait jusque-là un béret basque amidonné par la crasse et la sueur, lança un "Au revoir la compagnie !" en exhalant la fumée de sa Gauloise et s'en retourna rejoindre ses brebis et ses chèvres, qu'elle avait confiées à la garde de deux chiens efflanqués, laissant derrière elle l'odeur caractéristique du bélier et du bouc en rut dont s'imprégnèrent, à notre grand dam, les fraises au vin de notre dessert, servi entre temps.

À peine avait-elle refermé la porte que le Gaulois s'exclama, éberlué, les deux poings sur les hanches :

- J'en reviens pas ! Elle ment comme elle respire ! Et puis ... vous inviter au château ! Vous pouvez vous vanter d'être le premier depuis longtemps ! Moi, qui suis son voisin d'avant-guerre, si j'ai quelques fois mis les pieds dans sa propriété ... c'est toujours en cachette ! Vous savez ... elle tire à vue ... et quelquefois même sans rien voir !... et un hammerless calibre 12 avé des cartouches chargées de chevrotines ... ça ne pardonne pas !

Il marqua une pose, le temps de se servir un petit verre de vin de Mauvanne et de le déguster comme si c'était le premier de la journée. Il s'essuya les moustaches et reprit :

- Quant à ses chiens ... laissez moi rire ... elle exagère un peu !... ils sont tellement trouillardards ... qu'ils ont peur des sauterelles ! Tenez !, je vais vous en raconter une ... vraie celle-là !...

- Vous pouvez me croire ! - Vous connaissez le "ANGORA" ? ... Celui qui travaille à FORMÉTAL ... l'entreprise de récupération des munitions, installée un peu plus loin ... sur la route des carrières ?

- Non !

- Mais si ! Vous l'avez vu pas plus tard qu'hier ... à midi ... déjà à moitié " empégué " ! ... il venait chercher deux canettes de bière ... c'est un ancien de la Légion !

- Vous voulez dire le HONGROIS ?

- Oui ... le "ANGORA" !

J'arrêtais là ce langage de sourds.

- Eh bien ?

- Il y a quelques mois - il pouvait être neuf heures du soir - il est passé au bar, un peu avant l'heure de la fermeture. Quand je l'ai vu, j'en suis resté baba ! Je lui ai dit : où tu vas comme ça, à cette heure, tiré à quatre épingles ... à un mariage ? Vous savez ce qu'il m'a répondu ?

- Non !

- J'en étais sûr ! Il m'a dit : où vous voyez les quatre épingles ? À la Légion, on sait coudre ! D'ailleurs mon costume n'a pas besoin d'épingles ... il est neuf ... je l'ai acheté la semaine dernière chez SIGRAND à TOULON ... Je l'étreigne ce soir !... J'ai touché ma pension de la Légion et ma paye de FORMÉTAL ... un beau paquet ! ... Aussi je vais me payer un dégageement du tonnerre à CHICAGO !

- C'est ce qu'il a fait, le bougre ! Croyez-moi, il s'en est payé des choses et des machins ... en long ... en large ... et en travers ... une bamboula ... je vous en dis pas plus ! Sur les coups de quatre heures du matin, il est monté à pieds depuis LA VALETTE jusqu'ici. Il pleuvait comme vache qui pisse. En arrivant à TOURRIS ... un peu la nuit ... un peu la pluie ... un peu le sommeil ... et beaucoup sa "cuite" ... il a perdu la boussole, s'est trompé de chemin ... et s'est trouvé dans la cour du château ... chez FINE !

Nouvelle pose, nouveau verre de vin, nouvelle dégustation. Le Gaulois reprit :

- Là, vous savez ce qu'il a fait ? Je vous le donne en mille ! Il s'est approché du cadre qui sert de niche aux chiens, il les a fait sortir sous la pluie et s'est couché à l'intérieur, bien au chaud et à l'abri, sur la paille pleine de puces, au milieu des restants d'omoplates, de côtes et de tibias, « ruigués» depuis l'an « pebre » par ses deux « fauves » ... qu'elle dit ... laissez moi rire ! Quand FINE, au lever du soleil, a vu le tableau ... mettez vous à sa place ! ... ça lui a fait comme un coup au cœur ! Pensez donc ... ses deux chiens tirant sur leur chaîne à en faire péter les maillons, trempés jusqu'aux os, claquant des dents, les pauvres ! ... qu'on aurait dit les castagnettes d'un flamenco, et puis - un comble ! Une paire de godasses vernies avé des chaussettes noires, qui dépassaient de la niche ! Peuchère ?... c'étaient certainement les premières qu'elle voyait de sa vie ! Son sang, alors, ne lui a fait qu'un tour ! Rouge de colère, elle a retiré sa ceinture et s'est mise à leur taper sur " l'esquigne " de toute ses forces ... si fort qu'elle ne s'est même pas rendue compte que pendant ce temps son pantalon était tombé sur ses chevilles. Ils s'en

souviendront longtemps ... ses chiens ... de la "rouste"... et encore plus de l'arrière-train de leur patronne ! D'ici, on les entendait hurler à un point que ça nous "fendait l'Âme " ! D'ailleurs, depuis ce jour, il n'y a plus un seul renard dans le coin, ils sont tous partis sans demander leur reste ... en ce moment ils doivent se trouver du côté des MOURRAS.

- Et le Hongrois, dans cette affaire ?

- Le "ANGORA" ? ... il a terminé son roupillon, comme si de rien n'était. Quand on lui a dit ce qui s'était passé ... il nous a traités de menteurs. Pourtant... que demain je ne vois plus le jour si je vous ai raconté un mensonge ! Alors, vous voyez !... ses chiens !... laissez moi rigoler !

Ce qu'il fit séance tenante, crescendo, sans ménagement, à en faire vibrer les verres ... s'ils avaient été de cristal !

Puis, reprenant son sérieux :

- Tenez ... je vais vous en raconter une autre ... une vraie aussi ... ça sera pas long ! À côté du " cochonnier ", en bordure du chemin qui conduit chez FINE, il y a la carcasse de mon ancien camion ... qui prend la rouille depuis mon accident ... il y aura juste quinze ans aux prochaines figures. J'y fais coucher un de mes chiens ... « TAISEZ- VOUS » !

- Mais ... je n'ai rien dit !

- Je sais bien ! aussi ce n'est pas à vous que je le disais ! ... « TAISEZ-VOUS » ... c'est le nom du chien !... je l'ai baptisé ainsi parce que tout petit il n'arrêtait pas de me « gonfler » les oreilles ! Attention ... lui, c'est pas un rigolo !... il sait ... lui !... que les dents ça sert aussi pour mordre ! C'est pourquoi je l'attache toujours "court" pour ne pas avoir des histoires avec les gens qui passent sur le chemin. Figurez-vous qu'un beau jour une idée m'est passée par la tête

- Comme ça ! Je me suis dit : Voilà plus d'une semaine ... que les moutons de FINE m'ont « bouffé » la moitié de mes artichauts ... des "mouré de gat" magnifiques !... comme on n'en fait plus ! ... et que même si on lui mettait la tête sur le billot ... elle continuerait à dire que c'est pas vrai et que je suis un menteur ... MOI !... un menteur !... je vais lui montrer qui je suis, et qu'elle a tort de me prendre pour un autre ! D'habitude, lorsque FINE passe devant le chien, elle sait qu'elle ne risque rien ... la chaîne est trop courte ... et mon chien, chaque fois, reste sur sa faim, pendant que FINE semble se foutre de lui et fait tourner son moteur à plein tube ... exprès ... pour mettre « TAISEZ-VOUS » en rage .

- À la hauteur de la niche, « TAISEZ- VOUS », comme à son habitude, n'a fait qu'un bond, toujours sans espoir de se faire les dents ... et de régler ses comptes. À son grand étonnement et encore plus à celui de FINE, la chaîne, que j'avais rallongée de quelques 5 mètres, ne l'arrêtait plus - et pour cause - dans son élan ... et le voilà "en travers" du cadre du vélomoteur transformé en tandem ... et FINE, surprise, qui avait perdu les pédales ... les jambes en l'air, la « tête première » ... dans les rangées d'artichauts ... où je l'ai laissée assez longtemps pour qu'elle puisse en compter les pieds !

Cet "accident" expliquait, en partie, l'état déplorable de l'engin à deux roues.

Depuis l'invitation de FINE, plusieurs jours s'étaient écoulés. J'estimais qu'il ne fallait plus reporter ma visite si je ne voulais pas courir le risque de l'indisposer et de la faire revenir irrémédiablement sur ses bienveillantes dispositions à mon égard.

Le chemin de charretiers qui conduisait au « château » était, au plus gros de la chaleur de ce mois de Juin, un véritable tunnel d'ombres rafraîchissantes, façonné au fil des années, parmi les enchevêtrements des frondaisons et basses branches de chênes centenaires et autres essences odorantes, si entremêlées et touffues que seuls quelques rayons de soleil parvenaient à transpercer l'épaisse voûte sylvestre et à tacheter, parcimonieusement, le sol de rares et pâles spots, instables et intermittents, centres d'activités désordonnées et effrénées d'une multitude d'insectes bourdonnants atteints, semblait-il, de la danse de Saint-Guy.

J'appréciais pleinement ces instants merveilleux, bucoliques à souhait, dignes du Romantisme triomphant mais, anticipant sur notre imminente rencontre, je m'efforçais de me mettre en condition, de figner les attitudes, peaufiner les questions et les réponses possibles, d'un dialogue incertain et dont l'issue heureuse me semblait problématique. Une véritable gageure !

C'est elle qui, surgissant je ne sais d'où, marqua le premier point en coupant court au déroulement de ces réflexions.

- Té ... vous vous êtes enfin décidé ?... vous pouvez avancer ... mais attention aux chiens !

Quoique pleinement rassuré sur le comportement réel de ses cerbères, j'adoptai aussitôt, pour lui être agréable et entrer dans son jeu, l'attitude du visiteur apeuré qui se tient sur ses gardes et qui n'a qu'une envie ... celle de s'en aller au plus vite.

Elle s'en aperçu et me dit, se voulant rassurante :

- N'ayez pas peur ... moi présente ... ils ne vous feront pas de mal !

J'avançais timidement, serrant les fesses malgré moi, ayant hâte d'être définitivement fixé sur leur comportement à mon égard.

- Bonjour, madame FINE, vous allez bien, depuis la dernière fois ?

- Comme vous le voyez ! ... avec quelques jours de plus sur « l'esquigne » et deux brebis de moins dans la bergerie !

- Vous avez eu des brebis malades ?

- Qué, malades ! ... elles m'ont été égorgées par les chiens ... pas les miens ... pensez donc, ils les ont vues naître ! ... mais des chiens étrangers, venus de la RIPELLE ... des bêtes hautes comme ça ! ... on dirait des ânes ! ... une de ces nuits ... ils passeront un mauvais quart d'heure !

Elle tapa sur la crosse de son fusil à deux coups, qu'elle portait pendu à l'épaule par une corde effilochée et cria, menaçante, à la cantonade :

- Il leur faudra un sacré estomac ... pour digérer ce que je leur réserve à ces salopards ... comme pastillés « VICHY » ... ils seront servis !

- Mais je parle ... je parle ! ... suivez-moi ... on va prendre quelque chose de frais ... et dire qu'en ce moment ils sont deux ou trois ... à tourner autour de la lune ... AVEC CETTE CHALEUR !! ... il faut qu'ils en aient une sacrée couche !! ... c'est le monde renversé !!

Je la suivis, m'efforçant, sans succès, d'éviter par des slaloms inefficaces les crottes de brebis et de chèvres qui jonchaient le sol.

- Je vois que vous lisez les journaux !

- Vous savez ... je sais lire, moi aussi !... mais quelquefois il m'arrive de le regretter ... tant ils écrivent de C...!

Le « château » se résumait en vestiges de ce qu'avait été une grande maison de maîtres : une construction imposante par ses proportions, à l'architecture sobre, bien équilibrée, ne manquant pas d'élégance - la vraie, celle qui passe inaperçue - parfaitement intégrée dans son environnement !

Jouxant le corps principal, une petite chapelle, transformée en pigeonnier depuis des décades, toit de tuiles rondes éventré, murs de pierres décrépis, lézardés en tous sens comme si de grands coups de cimeterres s'étaient acharnés sur cet humble symbole de la chrétienté, envahie de ronces inexpugnables

aux mûres noires couleur anthracite, d'herbes folles, d'araignées à l'affût sur leurs toiles et de geckos immobiles, semblant dormir au soleil mais prompts comme l'éclair au passage de l'insecte imprudent.

À quelques mètres de là, les dépendances, dans le même état de délabrement et d'abandon, étaient sans aucun doute à usage de bergerie. Les bêlements qui s'y faisaient entendre le confirmaient, de même que le tas de fumier malodorant, pris d'assaut par une "cordée" d'une douzaine de poules bigarrées, sous la surveillance débonnaire d'un vieux coq à demi déplumé, avachi, à la crête pendante, certainement sur le retour d'âge.

Semblant deviner ma pensée elle me dit :

- Il est comme moi ... il y a belle lurette ... qu'il pense plus à la bagatelle ! Mais c'est un ami ... je le laisse partir de sa belle mort !

- Vous n'avez pas peur ... toute seule ... dans cette grande maison ?

- Peur moi ! ... Vous ne m'avez pas regardée ! Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, à la tombée de la nuit, je terminais de donner à manger à mes bêtes, lorsque je vois arriver un type que j'avais jamais vu, une tête pas très catholique ! Vous auriez fait quoi ... à ma place ?

- Je lui aurais sans doute demandé ce qu'il voulait !

- Pardi ... j'en étais sûre que vous diriez cela !... c'est justement ce qu'il ne faut pas faire avé quelqu'un qui a peut-être des idées « derrière la tête » !

- Alors qu'avez-vous fait ?

- Ce que j'ai fait ? ... je lui ai "couru derrière" en lui lançant sur « l'esquigne » des « massacans » gros comme mon poing. Je lui ai fait sauter toutes les « restanques » de TOURRIS !... une fois en montant ... une autre fois en descendant ! Il fallait l'entendre gueuler ... on aurait dit un chat qu'on « espillait vivant » ... c'est pas demain qu'il reviendra me demander l'heure ! ... en ce moment, il doit être en train de compter ses « bleus » devant son armoire à glace.

- Vous n'avez pas peur qu'il porte plainte pour coups et blessures ?

- Et alors !... il peut rien prouver !... il n'y avait pas de témoin !... pour moi il est tombé dans ses escaliers !

Elle me fit traverser une cour au sol revêtu de dalles grossièrement équarries, ouvrit à l'aide d'une grosse clé, digne du trousseau de saint Pierre, une porte massive qui aurait pu être une porte de prison, souleva un rideau fait de deux sacs de jute cousus bord à lord puis, entrouvrant un petit « fenestron » pour donner du jour :

- Ça y est ! ... nous y sommes !... entrez, faites comme chez vous !

Saisi d'étonnement, je marquais un temps d'arrêt dans l'encadrement de la porte, sur l'unique marche de pierre, creusée en son milieu par l'usure, pris en sandwich, par la chaleur du dehors et la fraîcheur bienfaisante de la pièce. Dans le clair-obscur on devinait une grande salle, de murs jadis peints à la chaux, un plafond lambourde encrassé par les fumées, festonné de toiles d'araignées sédentaires et poussiéreuses, un sol aux tomettes branlantes sous les pas, telles les touches d'un xylophone hors du commun.

Dans un angle, une immense cheminée provençale, coiffée d'une monumentale hotte, ceinturée d'une étroite étagère encombrée, outre de deux ou trois lampes à pétrole, d'une ribambelle de pots en porcelaine dépareillés, aux couvercles absents, vides de tout épices, café, farine et autres ingrédients, pour lesquels ils étaient destinés.

Dans le prolongement de la cheminée, la « pile », évier massif entièrement taillé dans la pierre de TOURRIS, envahi de casseroles et autres ustensiles de cuisine, mêlés dans un désordre indescriptible, contrastant avec la présence sur l'égouttoir de deux brocs en zinc, véritables frères jumeaux, figés côte à côte dans un « garde à vous » irréprochable.

Au fond, face à la porte d'entrée, à la place d'honneur, un buffet ancien, certainement d'époque, véritable pièce de musée, paradoxalement en bon état et bien entretenu. Sur le marbre chiné, une pile respectable de calendriers cartonnés et illustrés des Postes, seules preuves tangibles, conservées jalousement, des rares visites strictement professionnelles du facteur.

Accolée à un mur, une table ronde, aux rallonges rabattues, couverte d'une toile cirée usée jusqu'à la trame, souillée par les sauces et les taches de vin, surchargée de pièces de vaisselle ébréchées et de couverts disparates, attendant un nettoyage problématique.

De part et d'autre de la table, deux chaises bancales sur lesquelles s'éveillent, comme à regret, en s'étirant à se faire « péter » la colonne vertébrale, deux chats tigrés, gras comme des moines, surpris par notre entrée intempestive.

Afin de libérer une chaise, elle empoigna sans ménagement le chat qui se trouvait, pour son malheur, à portée de sa main et le lança avec force mais sans méchanceté, en direction de la porte d'entrée. Le malheureux animal, tel un OVNI, traversa la pièce en miaulant de terreur, le poil hérissé, les pattes en l'air, manqua de peu au passage le rideau auquel vainement il avait tenté, toutes griffes dehors, de s'agripper et alla atterrir sans douceur, au beau milieu d'un massif de géraniums en fleurs d'où jaillirent, caquetant, battant des ailes de façon désordonnée, quelques poules interrompues dans leur ponte quotidienne, l'œuf au croupion, désormais perturbées à jamais.

- Vous avez vu, me dit-elle, imperturbable, ... les chats retombent toujours sur leurs pattes.

Le compagnon de sieste, entre temps, avait, bien entendu, quitté promptement la paille tressée de sa chaise sans se poser la question ... heureux de s'en être tiré à si bon compte.

- Mais prenez donc une chaise ! ... Je vous sers quelque chose ?

L'état de propreté de la vaisselle ne pouvait que m'inciter à répondre par la négative, néanmoins un refus de ma part risquait d'être mal interprété, aussi je me devais d'accepter l'offre d'autant que j'avais une de ces soifs !

- Ma foi ... je veux bien !

Lorsque d'un seau en zinc rempli d'eau fraîche tirée du puits, je la vis sortir deux canettes de bière, ruisselantes et bien frappées, je fus rassuré : je n'aurai pas besoin de verre !

C'est au rythme lent et régulier du tic-tac de l'horloge à balancier que je venais, enfin, de localiser dans le coin le plus sombre de la pièce - que nous vidâmes nos bouteilles, sans un mot, à petites gorgées, séparés par la table, le dos au mur, tels des caryatides, les fesses bien calées dans la paille avachie des chaises, encore tiède de la chaleur animale des deux ex-squatters à quatre pattes.

- Ça fait du bien où ça passe ! me dit-elle en éructant bruyamment et en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

- Excusez le désordre, mais le temps manque pour m'occuper du ménage comme je le voudrais ... les bêtes avant tout ! ... et puis il faut dire que je ne vous attendais pas du sitôt ... Si vous m'aviez avertie de votre visite ... j'aurais donné un coup de balai et mis un peu d'ordre.

- Vous savez, les gens me font plus sauvage que je ne le suis ! Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point votre visite se fait plaisir !

Elle marqua un temps d'hésitation avant de se libérer de ce qui devait être pour elle comme la confession d'un sentiment qu'elle croyait répréhensible.

- Il faut que je vous dise ... lorsque pour la première fois vous m'avez appelée « MADAME FINE », j'ai pensé à tort, je le reconnais, que vous vous moquiez de moi ! ... c'est que, avant vous, personne ne m'avait dit « MADAME » et si je vous ai invité à venir me voir au « château » ... c'est que je voulais vous dire merci et vous demander de m'appeler désormais FINE ... comme tout le monde !
- « MADAME » ... ça me gêne ... surtout devant ces bougres d'ânes qui s'imaginent connaître les bonnes manières !... parce que moi ... les bonnes manières ... je les connais ! ... pensez, j'ai été élevée dans un internat ... chez les Sœurs !

Elle se leva, ouvrit largement les deux portes grinçantes du corps inférieur du buffet où se trouvaient, bien alignées, plusieurs piles de linges jaunis par les ans mais sentant bon la lavande. Elle s'accroupit, prit délicatement, comme si elle tenait une relique, ce qui devait s'avérer n'être qu'un drap de lit en toile écrue, mais magnifiquement brodé, marque de deux superbes initiales entrelacées, dont je remarquais d'emblée le J, première lettre de Joséphine, prénom célèbre de l'Histoire de France et que méritait bien de porter notre modeste héroïne qui était dans son genre, elle aussi, un personnage.

- Alors ... qu'est-ce que vous en dites ? Ça vous en bouche un coin ?
- C'est vous qui avez brodé ce drap ?
- Bien sûr que c'est moi !... qui voulez-vous que ce soit ?
- Je ne peux pas tout vous montrer ... ça me donnerait trop de travail pour remettre tout en ordre ... et puis, j'ai passé tellement d'heures à tirer l'aiguille, en rêvant à ce que rêvaient, de mon temps, toutes les jeunes filles lorsqu'elles brodaient leur trousseau de mariage ... que tout ce que vous voyez là, dans ce buffet ... c'est un peu mon journal intime ... écrit avec une aiguille et du fil à broder !
- Chaque drap, chaque taie d'oreiller, chaque pièce de ce trousseau, me rappellent les seuls bons moments de ma dure vie. C'était l'époque où je voyais, moi aussi, l'avenir en rose ... les fiançailles, le mariage, les enfants, les joies et les peines ... tout quoi !... Malheureusement ! Je peux vous le dire maintenant ce trousseau ... il est NEUF ! ... il n'a jamais vu l'eau ! ... je suis une VIEILLE FILLE !... ce n'est pas MADAME... que vous devriez me dire ... mais MADEMOISELLE !

Le temps d'une courte hésitation, elle ajouta :

- Réflexion faite ... à mon âge ... MADEMOISELLE ... c'est encore plus « couillon » que MADAME !
Je ne laissais pas passer l'occasion.
- C'est pourquoi je continuerai à vous dire MADAME !

Elle se contenta de hausser les épaules, geste que j'interprétais comme étant une approbation tacite.

- Vous êtes restée longtemps ... chez les bonnes Sœurs ?
- Plusieurs années ! mais je n'étais pas faite pour prendre le voile ... surtout avec les idées que je m'étais mises en tête tout en brodant mon trousseau ... alors j'ai préféré mettre les voiles !
- Maintenant, il y a des jours où je le regrette ... vous vous rendez compte ... Sœur Joséphine ! et puis je n'aurais pas les mains que j'aie aujourd'hui ! ... Tenez regardez cette main « estropiée » ... je l'ai laissée entre deux billes de bois ... du temps où j'étais patronne « bousquetière ». J'avais plusieurs hommes, comme employés, et une bonne dizaine de chevaux... et ça marchait droit ! Puis il y a eu 39 - 40, alors restée seule, j'ai tout vendu et je me suis faite bergère, ici, à TOURRIS. Ça m'a permis pendant l'occupation, de rendre service à des jeunes de La Valette ... qui voulaient se mettre au vert.
Sur sa demande, je l'aidais à replier le drap en veillant, selon ses instructions, de bien suivre les marques indélébiles des plis. Cela fait, elle s'accroupit pour ranger délicatement, la pièce de literie sur sa pile, referma lentement les deux battants qui grincèrent de plus belle, donna un tour de clé et se releva lentement, la tête penchée en avant, comme au sortir d'une gémulation. J'avais le sentiment qu'elle venait d'emprisonner à jamais, cette fois, tous ses désires inassouvis et ses rêves déçus de jeune fille.

Elle me prit par le bras, m'accompagna vers la porte, souleva le rideau pour me laisser passer et me supplia :

- Soyez gentil ... oubliez tout ce que vous avez vu et entendu ... nous avons tous nos moments de faiblesse ... aujourd'hui c'était mon jour !

Un dernier pas et nous nous trouvâmes, côte à côte, debout dans l'encadrement de la porte, clignant à la lumière du soleil encore haut, nos corps saisis par la chaleur plus étouffante que jamais après les instants - trop courts, à mon gré - passés dans la fraîche ambiance de la cuisine.

Elle laissa tomber le rideau derrière nous et me dit, à voix basse, comme à la confesse : - Il y avait des années que je ne les avais pas ouvertes ... ces sacrées portes !

À rebours, nous traversâmes rapidement la cour en nous efforçant de suivre une ligne brisée dont chaque sommet était ombragé ; elle, déjà remise, apparemment, de ses émotions ; moi, gauche dans mes attitudes, perdu dans mes réflexions, à la recherche des mots les mieux appropriés aux circonstances.

J'essayais une échappatoire par une question insidieuse.

- Les cerises ne sont toujours pas mûres, à la "Mort de Gauthier" ?

- Si le beau temps se maintient ... d'ici deux ou trois jours ... et encore, quelques unes seulement ... les toutes premières !

- Au fait, Madame Fine, comment on appelle les fruits des chênes verts ?

Elle me regarda, interloquée de m'entendre lui poser une question aussi élémentaire. À coup sûr je venais de baisser sérieusement dans son estime. - Les glands ... Voyons ! - Je n'en suis pas certain ! Pas plus tard qu'hier, j'y suis allé ... à la « Mort de Gauthier » ! J'ai pris le raccourci que vous n'aviez indiqué ... c'était facile ... il n'y avait qu'à suivre les « pètes » toutes fraîches de vos bêtes !

Vaguement inquiète, elle amorça un timide geste de dénégation et questionna :

- Et alors ?

- Alors, figurez-vous que sur les basses branches de quelques chênes verts, j'ai vu, accrochées, des paires de cerises, réunies par leurs queues, en forme de pendants, ... vous savez ... comme ceux que l'on met aux oreilles des enfants, au moment de la cueillette ! Quand je suis arrivé à la « Mort de Gauthier » ... c'est vrai ... les cerises n'étaient pas encore mûres ... c'est à dire celles qui restaient ... parce que les mûres ! quelqu'un les avait déjà ramassées sans en laisser une seule ... en faisant même la chéchia sur les paniers ! Sur le retour, des cerises du dessus des paniers sont restées accrochées aux branches ... aussi, en les voyant de loin sur des chênes verts, je me suis demandé si je rêvais ou non !

Je la quittais en accompagnant ma poignée de main d'un amical : - « À un de ces jours, Madame FINE, merci pour tout. » Suivi d'un large sourire rassurant.

En réponse, bonne joueuse, elle se contenta de me dire : - Ça alors ! j'en reviens pas ! vous m'avez bien eue ... mais sans rancune ! ... revenez me voir dans quelques jours ... peut être que les miennes seront mûres ... je vous les ferai goûter ... rien à voir avec celles de la "Mort de Gauthier" ... ce sont des "cœurs de pigeon" ... grosses comme ça ! Un temps, puis voulant prendre sa revanche : - « ET PAS AVEC LE VER DEDANS ... ET SURTOUT, SANS L'ANCRE DE LA MARINE SUR LES PIGNONS !! »

Elle tint parole et elle avait dit vrai, Madame FINE, mon amie, la bergère sans prince charmant : il n'y avait pas de plus belles et meilleures cerises que les siennes et pas l'ancre Marine sur les noyaux ... mais pour combien de temps encore ?

Vocabulaire

- rodou de safranés = lactaires délicieux, champignons très appréciés en Provence empégué = saoul
- CHICAGO = quartier « chaud » de la basse ville de TOULON
- ruigués depuis l'an pebre = rongés depuis la nuit des temps
- l'esquigne = le dos
- massacans = pierres
- restanques = murs de pierres sèches soutenant une plateforme de terre meuble à flanc de collines
- spillait = dépiautait, écorchait vivant
- bleus = hématomes
- patronne bousquetière = Patronne d'une entreprise de coupes de bois et de transports forestiers
- pètes = crottes

FINE GUIGOU ET MARILYN MONROE

SOURCE : DESTINS DE FEMMES - TEXTE DE SYLVIE COMBE - MARILYN APRÈS TOUT PAR UN COLLECTIF D'AUTEURS AUX ÉDITIONS DES CAHIERS DE L'ÉGARÉ -2012



Mexique, Della Monroe, Américaine accouche d'une petite fille, Gladys Pearl, en 1900. Le père travaille dans les chemins de fer et la famille vit chichement. Il décède d'une syphilis nerveuse à l'âge de 43 ans. Della reste persuadée que son mari a été emporté par la folie. C'est ce qu'elle raconte à ses deux enfants.

Collobrières, France, Région provençale, Marie Guigou, accouche en 1904 d'une fille qu'elle prénomme Joséphine Philomène. Abandonnée par son amant, fragilisée, la jeune mère n'arrive pas à faire face.

Une guerre approche. Une affiche, un peu agressive, l'Oncle Sam et une phrase «I want you for U.S. Army». Engagement et débarquement des troupes américaines à Toulon en 1918.

120.000 soldats américains ne rejoindront jamais leur terre natale.

Della se remarie mais l'homme est alcoolique et bientôt elle le quitte, emmenant avec elle ses deux enfants. Elle se met bientôt en ménage avec un veuf dont elle emprunte le nom de famille. Mais Gladys apprécie peu cette situation et provoque souvent des disputes dont pâtit la relation de couple de sa mère.

Marie, dans l'incapacité de subvenir aux besoins de ses enfants, place sa fille Joséphine dès l'âge

de neuf ans à l'Assistante Publique à Draguignan. La gamine vit dans des familles d'accueil et travaille chez des agriculteurs et des cultivateurs. Elle va peu à l'école.

En 1920, Marie fait des démarches pour récupérer sa fille mais l'assistance publique refuse. Joséphine a 16 ans et part à Montpellier dans un établissement de redressement géré par des Sœurs où elle pratique des travaux de broderie sur draps en rêvant au trousseau qu'elle prépare, fiançailles, mariage, maternités, ce dont rêve toute jeune fille. Mais bientôt elle a des problèmes importants de santé et part au sanatorium de Cuers pour tuberculose puis, sa santé se dégradant, elle rejoint finalement le Réal Martin. Dès qu'elle se sent mieux, elle retourne à Collobrières.

Della marie sa fille rapidement avec Jasper de dix ans son aîné. Gladys a 15 ans même si sa mère annonce officiellement ses 18 ans. Gladys accouche de son premier enfant à peine sept mois après son mariage... Mais la mort de son père, l'inconstance sentimentale de sa mère rend Gladys instable. Après sa seconde grossesse, vite lassée, elle confie ses enfants à des voisins pour courir bals et fêtes données sur les plages. Son mari la quitte puis lui retire ses enfants.

Elle travaille comme monteuse dans l'industrie cinématographique et partage une location avec une amie, Grace. Elles décident de s'appropriier les mêmes droits sociaux et sexuels que les hommes.

Puis Gladys se remarie avec Edward et en 1926 naît une fille, Norma Jean. Mais à peine douze jours après la naissance de Norma, elle place celle-ci chez Ida, une amie proche de sa mère Della, espérant un jour pouvoir récupérer sa fille et avoir une vie normale.

Gladys travaille pendant les années suivantes comme coupeuse de film tant pour la Columbia que pour les studios RKO, faisant quelques dollars d'économies pour acheter une maison pour elle et sa fille. La plupart des samedis, Gladys attrape un trolley pour chercher la petite mais elle a également l'habitude de réserver les soirées à ses sorties. Cette routine fait que le lien mère/fille ne se fait pas réellement et Norma Jean commence à appeler « maman » sa mère adoptive, Ida. Mais Ida refuse cette appellation. Finalement en 1934, Gladys économise assez d'argent pour acheter une maison. À l'âge de 8 ans, Norma Jean va finalement vivre avec sa mère à Hollywood.

Devenue majeure, Joséphine travaille dur dans diverses exploitations agricoles, elle fait la bonne. Elle mène un troupeau de chèvres. Elle achète bientôt un cheval puis deux pour transporter le bois dans la forêt du Dom, près de Collobrières.

Mais en janvier 1935, tout se termine. Gladys en dépression nerveuse est emmenée à l'Asile d'État de Norwalk. Le diagnostic tombe : elle est atteinte de schizophrénie paranoïde.

Gladys s'enfoncé peu à peu dans la folie et ne voit plus guère sa fille. Norma Jean est trébuchée entre familles d'accueil et orphelinats pendant deux ans.

Une des familles d'accueil demande alors légalement à adopter Norma Jean, mais Gladys refuse d'abandonner sa garde, sans doute traumatisée par le départ de ses deux premiers enfants, emmenés par son ex-mari.

Puis son amie Grace, obtient la tutelle de la petite fille qui a alors une dizaine d'années. Mais le mari de Grace tente de violer la gamine et Grace préfère placer la jeune fille chez sa tante, Ana.

La guerre approche. Grace organise rapidement le mariage de Norma avec un voisin. Bientôt celui-ci est enrôlé et part en Europe. Gladys, elle, est toujours internée pour schizophrénie.

Dans les années 40 Joséphine possède une petite entreprise de coupes de bois et de transport forestier comportant neuf chevaux et leurs conducteurs... Avec son élevage de moutons, de volailles et de lapins qu'elle revend, elle vit seule et est complètement autonome.

La guerre est là. Joséphine travaille dur et n'a peur de rien. Elle a un caractère difficile et n'aime pas que l'on vienne la déranger. Elle adopte la même attitude avec les Allemands. Elle participe bientôt à la Résistance sur Collobrières en recueillant des jeunes résistants et en recevant des parachutages. Mais la Gestapo l'arrête en 44 l'interroge et la torture tout en lui confisquant son troupeau. Elle fait huit mois d'internement à Hyères et à Toulon, à la Coquette, et n'a la vie sauve que grâce au Débarquement du 15 août 1944.

La première photo quasi professionnelle de la fille de Gladys est prise dans le cadre d'une campagne de l'armée américaine pour illustrer l'implication des femmes dans l'effort de guerre. En quelques mois, elle fait la couverture d'une trentaine de magazines de pin-up et commence à se faire connaître. Elle éclaire la couleur de sa chevelure et abandonne son travail pour se consacrer à sa carrière de mannequin, notamment auprès de l'agence Blue Book. Gladys est toujours internée.

En décembre 1945, elle tourne son premier film test pour l'agence, afin de promouvoir des maillots de bain et divorce. Elle gagne mieux sa vie et prend un petit appartement pour elle et sa mère. Gladys va mieux et peut sortir de l'hôpital et reprendre une vie normale.

Mais après juste 7 mois, Norma Jean entreprend une nouvelle carrière et Gladys se sent isolée et demande bientôt à retourner l'asile de Norwalk.

Au lendemain de la guerre, Joséphine s'installe à Cuers mais a vite des problèmes relationnels avec les fermiers locaux. Elle a un troupeau d'une centaine de bêtes.

En 1946, la fille de Gladys signe bientôt avec la Fox un premier contrat de six mois, payé 75 dollars la semaine. Elle convient alors avec le studio de changer son nom en Marilyn Monroe, le prénom Marilyn étant inspiré par l'actrice Marilyn Miller et le nom Monroe venant de sa mère. En 1948, elle signe un nouveau contrat avec la Columbia et, dès 1950, elle commence une réelle carrière et gagne maintenant un peu plus d'argent.

En 1950, une société du nom de « Formétal » possède une propriété, Tourris. Formétal s'est chargée, au lendemain de la guerre, de vider les bâtisses de leur contenu. Elles sont en effet remplies de munitions, de cuivre, de fer et de métaux. Ils cherchent alors un berger pour que les moutons désherbent afin d'éviter la propagation d'un éventuel incendie. Un appel d'offre est lancé. Joséphine expulsée de sa

maison de Cuers, y répond et, moyennant le prix d'une location, prend possession des cent huit hectares. Elle s'installe avec son troupeau dans une dépendance du château de Tourris, au Revest-des-Eaux. Formétal propriétaire, lui accorde le droit de pâture sur tout le domaine. Elle y vit seule au milieu de ses bêtes. Elle travaille sans compter. Non sans se livrer, à quelques excentricités du fait de son mauvais caractère. Très bonne chasserresse elle vit complètement isolée, ne descendant pratiquement jamais au village et ne se séparant jamais de son fusil.

Dès 1952, Gladys ne va toujours pas mieux et Marilyn affirme maintenant qu'elle est orpheline. Le fait que sa mère soit internée pouvant nuire à sa carrière montante mais pas seulement. En effet Gladys, malade, même avec beaucoup d'efforts, a maintenu sa fille dans une relation superficielle et peu sécurisante. Mais la vérité éclate au grand jour et Marilyn, qui commence son ascension, explique alors que, si elle a menti sur sa situation familiale, c'est pour protéger sa mère et assurer leurs vies privées à toutes deux.

Peu de temps après l'annonce publique de son lien de parenté avec la star Marilyn, Gladys rechute et est transférée de Norwalk au Sanatorium de Rockhaven.

Marilyn fournit un fonds de placement afin de couvrir les frais pour les soins de sa mère à Rockhaven. Et la carrière de Marilyn continue. Ses cachets sont plus élevés. Elle divorce à nouveau, se remarie en 1956 avec Arthur Miller. Mais elle fait plusieurs fausses couches. On dit sur les plateaux qu'elle est très difficile parce qu'elle est totalement imprévisible et qu'elle sait rarement son texte par cœur. Elle prend des somnifères mêlés à l'alcool.

En 1960 Joséphine possède une centaine de moutons et à peu près cinquante chèvres. Elle vit dans un isolement presque complet sur les terres de Tourris. La vie pour elle ne se conçoit qu'au milieu des bêtes, une vie solitaire et quasi sauvage. Elle a même pour compagnon, un sanglier qu'elle a apprivoisé. On l'appelle bientôt Fine la Bergère.

Dans les années 1960, la popularité de Marilyn est à son comble. Mais dès 1959 débutent ses problèmes de santé. Elle commence à consulter un psychiatre de Los Angeles, le docteur Ralph Greenson qu'elle voit quasiment tous les jours.

Le tournage des Désaxés débute en juillet 1960. Souvent malade, Marilyn ne peut jouer. Elle est même hospitalisée pendant dix jours. Sans l'aide de son psychiatre, elle se remet à prendre des somnifères et de l'alcool.

Fine aime cette vie faite de labeur et de liberté, auprès de ses bêtes. Elle a la passion de l'espace même si, en contrepartie, sa vie au quotidien est difficile. Aucun luxe, juste une cuisinière à bois, quelques meubles et vêtements d'homme.

On dit qu'elle tue les chiens de chasse qui passent dans « sa » propriété. « À plusieurs reprises, elle a tiré sur nous » affirment même des chasseurs. Mais elle est seule, sur un plateau isolé de tout, avec une route en très mauvais état qui conduit au village du Revest. Souvent victime de gens sans scrupules, sa méfiance à l'égard des hommes s'accroît et se manifeste par une certaine agressivité.

Durant les mois suivants, Marilyn devient de plus en plus dépendante à l'alcool et aux médicaments. Elle divorce d'avec Arthur Miller en janvier 1961 et est volontairement internée dans la clinique psychiatrique Payne Whitney. Après trois semaines de soins, elle sort de l'hôpital, harcelée par une foule de reporters. Incapable de jouer, elle retourne en Californie se reposer.

Joséphine a tendance à boire. Elle menace souvent de mort ceux qui l'approchent de trop près. Toujours vêtue d'un pantalon et d'une veste, les cheveux coupés courts coiffés d'un béret, elle ne se sépare jamais de son arme, un fusil de chasse à deux coups de calibre 12. On l'appelle quelquefois Fine la Braille ou Débraille parce qu'elle est toujours habillée en homme et a un aspect miséreux.

Ainsi armée, elle mène paître son troupeau de moutons sur le plateau de Tourris ou sur les pentes du Coudon.

Mais dès qu'elle rencontre quelqu'un qu'elle ne connaît pas ou qu'elle n'aime pas, elle le fait partir en le menaçant de son arme.

En 1961, Gladys est toujours internée et Marilyn achète sa première maison par prêt immobilier. C'est Eunice Murray, sa nouvelle gouvernante et ancienne infirmière psychiatrique, qui lui a trouvé la maison du 12305, Fifth Helena Drive, à Brentwood dans les environs de Los Angeles. Mais Marilyn a des problèmes de santé de plus en plus importants et arrive souvent en retard sur les plateaux de tournage. Elle finit par se faire licencier

par la Fox. Elle a, à cette époque, vraisemblablement une aventure avec John Fitzgerald Kennedy. Fin juillet 62 déprimée, elle confie à sa coiffeuse qu'elle vient de subir un avortement. Au moins deux médecins lui prescrivent alors de nombreuses ordonnances pour des somnifères.

Joséphine vieillit mais elle est toujours alerte. Petite, brune, sèche, béret, pantalons et bottes noires. Des rides partout sur le visage, une main blessée, souvenir de quand elle avait son entreprise de coupe de bois, elle a deux personnalités : sur la défensive, froide, prudente mais aussi chaleureuse avec ses amis, qui viennent la visiter sur le domaine. Des anciens résistants, des gens du village et des alentours qui l'apprécient. Elle se nourrit des proies de ses pièges, de la cueillette des champignons, de la vente de ses moutons, poules, pigeons, fromages de chèvre, des fruits du domaine. Mais elle n'est pas agricultrice.

Marilyn gagne par film sept fois moins que la norme alors en vigueur à Hollywood, malgré son statut de star mondiale.

Le 5 août 1962, elle est retrouvée inanimée à son domicile de Los Angeles.

Elle a 36 ans. Le rapport du médecin légiste Thomas Noguchi parle de « suicide probable » dû à un surdosage accidentel de barbituriques.

En raison d'un manque de preuves, les enquêteurs n'ont pas classé le dossier. suicide ou homicide. Selon certaines rumeurs, Marilyn aurait été victime d'un complot ourdi par le F.B.I. et la C.I.A. dans le but d'accumuler des preuves contre les Kennedy.

Après la mort de Marilyn, Gladys perd de plus en plus la tête. En 1963, après des tentatives de suicide diverses, elle s'échappe même de Rockhaven.

On la retrouve le jour suivant, tout près de là, mais à partir de ce moment, elle est complètement privée de liberté.

Les proches de Fine disent qu'elle est délicate, généreuse et discrète.

Un jour, l'un d'eux raconte qu'elle lui a confié qu'on avait voulu l'emmener à Colombey pour les obsèques du général de Gaulle. Et c'est là qu'il apprend qu'elle a la Croix de Lorraine et a participé à la Résistance.

La gendarmerie passe sur ses excentricités mineures et le folklore, mais en 1968, la société propriétaire du château embauche un jardinier, gardien et homme de confiance, M. Giacobazzi, lui-même en instance de divorce et qui n'a pas bon caractère non plus. Joséphine apprécie peu d'avoir tout à coup de la compagnie.

Au cours des années suivantes, Gladys a plusieurs permissions à Rockhaven et au cours d'une de ses sorties, elle rencontre un homme avec qui elle finit par se marier. L'histoire ne dure pas longtemps.

En 1967, Gladys sort finalement de Rockhaven avec l'aide de sa fille aînée, née de son premier mariage qui vit maintenant en Floride. Elle est toujours très fragile et en 1970, on la juge assez raisonnable pour vivre dans une maison de retraite non loin du domicile de sa fille.

Au début de l'année 72, Fine est l'objet de nombreux vols de moutons et de volailles. Elle accuse le gardien, puis son sanglier apprivoisé disparaît. Giacobazzi maintenant menace Fine ouvertement.

Le but de cette embauche par la Société Formétal est de chasser Fine qui discute les conditions de son droit de pâture. Elle possède alors deux cents bêtes.

Les disputes se succèdent pour les motifs les plus futiles.

Les conflits sont quotidiens et le gardien achète un jour une carabine de précision comparable à une arme de guerre.

Le 28 août 1972, deux coups de fusil retentissent. Le second tiré par "Fine la Braille" criblé de plombs le gardien, qui meurt sur le coup. Fine dit que le gardien a tiré sur elle en premier et qu'elle n'a fait que sauver sa vie.

Elle est emmenée à la prison de St Roch et après neuf mois de préventive elle est présentée devant la Cour d'assises de Draguignan. Tout au long de son procès, elle s'exprime dans un français parfait, ce que tous ignoraient jusqu'ici et ses réponses sont claires et précises.

Beaucoup témoignent pour elle, on la dit d'un caractère frustré et irascible mais femme de cœur et d'honneur. Le substitut du procureur réclame huit à dix ans, Fine plaide la légitime défense mais ne demande aucune circonstance atténuante.

Après une longue délibération, la sentence tombe « Coups ayant entraîné la mort sans intention de la donner ». Les jurés lui ont accordé les circonstances atténuantes. Et elle est finalement condamnée à un an de prison. Compte tenu de ses neuf mois d'emprisonnement et de sa bonne conduite, il lui reste cinq jours de détention à faire.

Gladys est maintenant libre. C'est la première fois depuis 1935. Elle ne commence à recevoir l'argent de la succession de Marilyn qu'en 1976 mais ne veut plus jamais entendre parler d'elle.

Fine sort de prison le 13 juin 74.

Toute sa vie, elle s'est battue, repartant du même pied, après chaque coup dur. Elle rejoint ses bêtes sur le plateau de Tourris.

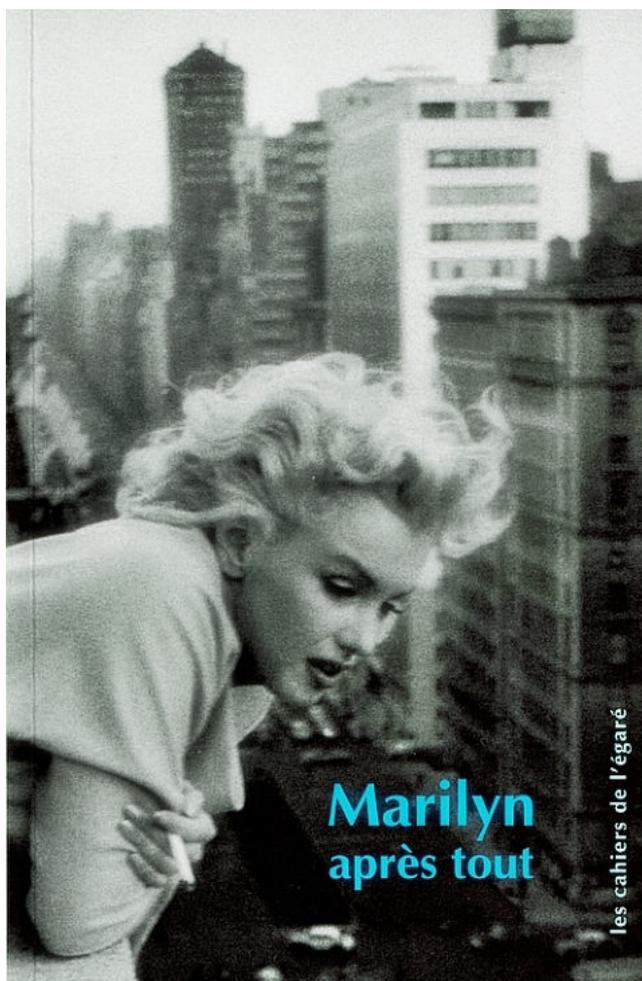
Et les années passent. De temps à autre, Fine défraye encore la chronique. Elle se déclare persécutée par de mystérieux individus qui en veulent à « son » domaine. Des incendies s'allument, dévastant une partie de « ses terres ». On lui tue des animaux. On empoisonne son chien.

C'est alors une femme qui ne possède plus toute sa tête et que les années et l'alcool ont rendue farouche.

Joséphine Guigou, la bergère de Tourris meurt, de façon brutale et tragique, sur le chemin des Terres Rouges, le 4 octobre 1980. Elle est sur sa vieille mobylette, grille un stop et se fait happer par une fourgonnette. Elle a 76 ans.

Gladys reste dans la maison de retraite en Floride jusqu'au 11 mars 1984 où elle décède à l'âge de 84 ans.

Sylvie Combe

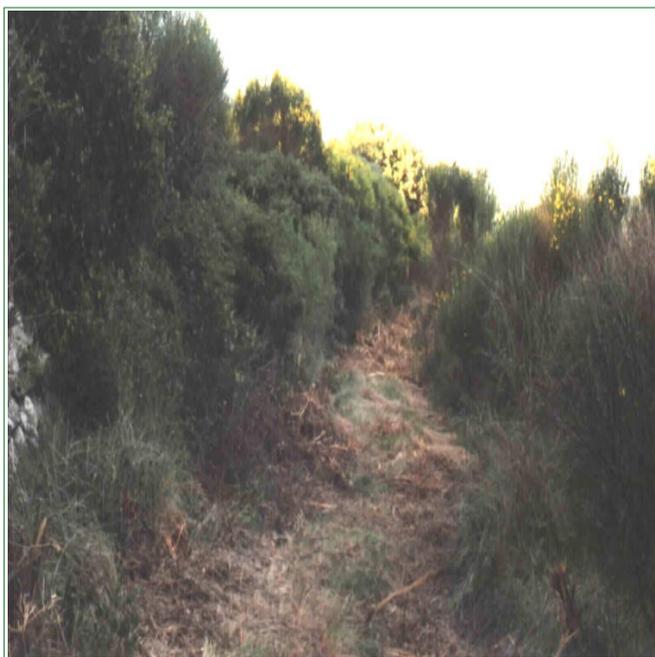


SYLVAIN RENARD, UN ARTISTE EN... HERBE

Sylvain Renard est un artiste, un artiste ... en herbe : il sculpte la nature, plante le décor végétal, fabrique du paysage agricole.

À 19 ans, fraîchement diplômé d'un Brevet de technicien agricole GFS (gestion de la faune sauvage), il est spécialisé en aménagement de l'espace, orienté faune et flore. Il passe une annonce dans le Chasseur Français et reçoit une proposition d'emploi de René Gillet, qui vient d'acheter un domaine en friche de 96 hectares dans l'arrière-pays toulonnais :
Tourris !

Avant de venir dans le sud, Sylvain fait l'acquisition dans sa Touraine natale d'un tracteur d'occasion et d'un broyeur de végétaux qu'il fait livrer au domaine. On est le 1^{er} avril 1999 et depuis 4 mois, Tourris est la propriété de René Gillet. Qui au début ne savait pas, ne pouvait pas savoir, ce qu'il avait acheté : à part quelques carrés où paissaient les chevaux de l'ancien gardien, le maquis règne en maître, a tout envahi, jusqu'au cœur de la chapelle où des arbres de belle taille passent à travers le toit. L'allée est peu praticable, les arbres n'ont pas été taillés depuis des décennies. La topographie est indéchiffrable, indétectable, indéfinissable... Sylvain va passer une année complète en débroussaillage. M. Gillet ne vient que les fins de semaine et lui laisse autonomie et initiative.



Peu à peu, Sylvain Renard dévoile ce qui va devenir une large vallée haute, redécouvre le parc avec ses beaux arbres d'ornement, certains plus que centenaires sur le côté du château, vers le chai : séquoias, cèdres, pins parasol, pins d'Alep, plusieurs variétés de sapins, plantés par la famille de Gasquet. Il rajoint l'allée de mûriers.

Le tourangeau apprend le climat méditerranéen : sa végétation, le mistral, les risques d'incendie dont subsistent des traces récentes au hameau des Bouisses.

« Parfois, je mettais la roue du tracteur dans un puits, on faisait des découvertes au fur et à mesure : on a trouvé 17 puits sur le domaine, tous protégés, plus ou moins fonctionnels ! »

LES OLIVIERS ET LA VIGNE

Très vite, sont plantés des oliviers, dans l'objectif d'obtenir l'AOC Provence. Il n'y avait plus d'olivier sur le domaine : après le gel de 1956 et les incendies, les souches avaient été arrachées. Sylvain Renard se fait conseiller à la Chambre d'agriculture du Var sur l'exposition, le terrain idéal et les variétés :

« aglandaou (Verdale de Carpentras), bouteillan, picholine, brun et cayon. La brun, c'est la variété naturelle d'ici, celle que l'on trouve principalement dans les jardins, chez tout le monde, sur Le Revest. La cayon, c'était le pollinisateur, on en a mis un peu de partout, dans toutes les parcelles, en fonction du vent dominant. Parfois en rangées, plus souvent en bout de champ. »

Les 2500 oliviers sont plantés en 2001, de jeunes plants de 60 centimètres. Première récolte en 2005.

Pour la vigne, du syrah, du mourvèdre, du grenache, et du roll, plantés en 2003 sur des parcelles en hauteur, plus caillouteuses, avec une exposition plein sud, La première production au bout de 3 ans : un fût de chêne de 250 litres... Aujourd'hui, les 2 hectares de vignes, donnent 7 à 10000 bouteilles l'an. au départ, 80% en rosé, puis on a équilibré entre rosé, rouge et blanc.



Plantation des oliviers - Photo Sylvain Renard



En 2006, René Gillet incite Sylvain Renard à créer sa propre entreprise de paysagiste et d'entretien de jardins. Le 24 février, c'est le début de l'exploitation de JardiVar, au départ domiciliée à Tourris. En 2008, il s'installe à Toulon, chemin de l'Ubac et en 2020 crée une activité distincte de reproduction de plantes. C'est toujours aujourd'hui une entreprise individuelle, qui intervient encore régulièrement sur le domaine de Tourris comme prestataire, avec un volant de 8 à 9 salariés.

En collaboration étroite avec le propriétaire René Gillet, Sylvain Renard a réinventé en sept années le domaine de Tourris, qui était à son arrivée un maquis indéfinissable, à l'abandon depuis des décennies. Il a discipliné la nature, relancé au domaine une activité agricole structurée. À l'heure où les terres cultivées perdent du terrain partout, grâce à la ténacité de René Gillet et aux talents de Sylvain Renard, Tourris est désormais le dernier agriculteur du Revest.

ACTIVITÉS AGRICOLES

LOCALITÉ AGRICULTURALE DE TOURRIS

SOURCE : JOSEPH AUZENDE RÉDIGEA SON [GUIDE DU BOTANISTE AUX ENVIRONS DE TOULON](#) ENTRE 1854 ET 1860. IL DIRIGE LE JARDIN DE LA VILLE À LA SUITE DE SON PÈRE ET IL ÉTAIT CERTAINEMENT PLUS BOTANISTE QU'HISTORIEN. SES DÉDUCTIONS ÉTYMOLOGIQUES SONT PARFOIS SURPRENANTES. POUR CHACUNE DE SES PROMENADES D'HERBORISATION, IL DÉCRIVAIT L'ITINÉRAIRE, LES PLANTES QU'IL RAMASSAIT, PUIS SUIVAIT UNE DESCRIPTION DES RESSOURCES AGRICOLES. C'EST CETTE DESCRIPTION DE TOURRIS QUE NOUS REPRÉSENTONS CI-DESSOUS. NOUS N'AVONS PAS REPRIS ICI LE DESCRIPTIF BOTANIQUE DE L'HERBORISATION. L'INTÉGRALITÉ DE SON OUVRAGE EST À RETROUVER SUR [NOTRE SITE IMAGES ET DOCUMENTS](#).

Tourris vient du provençal et signifie brûlé, car tout est consumé par le soleil pendant l'été, excepté dans l'exposition Nord où il reste un peu de verdure. On doit donc faire l'herborisation en deux fois: la première au mois de mai, la deuxième en juin.

Comme la nature a fortifié ce lieu d'une manière spéciale, les habitants des lieux voisins s'y réfugièrent lors de l'invasion des Barbares; mais, à leur expulsion, ils abandonnèrent Tourris et retournèrent dans des sites plus agréables. Il n'y a pas encore longtemps que les bois de Tourris étaient si grands que l'on n'osait à peine s'y aventurer, même avec un guide. Mais depuis que M. Aguillon en a vendu à M. Teissier, qui y a établi plusieurs fabriques, ils ne tardèrent pas à être dévastés. L'on y rencontrait de beaux pins, des chênes-verts, parmi lesquels il y en avait, en face de la fabrique de goudron, qui rapportaient des glands aussi bons que les châtaignes, — on y trouve de beaux Pins Pignons et d'Alep. Dans la plaine en face du Château, on cultive quelques vignes, beaucoup de Mûriers à l'usage des vers-à-soie. Cabanon, le Paté et Gazelé, sont des quartiers où l'on cultive des vignes, mais on est obligé de cueillir le raisin avant sa maturité, à cause des renards qui le mangent tout. En fait d'arbres fruitiers, il y a des Cerisiers, des Figuiers et des Sorbiers. Il y a beaucoup de Choux-fleurs, espèces de Champignons (Clavaria). Tourris se trouvant le point central des herborisations l'on y peut arriver par diverses routes ou sentiers, soit en passant à La Valette, monter par le Baou-du-Vin, passer au grand planesteau de Coudon et descendre par le Pas du Capelan, passer au Seouvo, Gazelé, le Cabanon, revenir descendre par les Argeliès en passant au Buisso la Ripelle, localités où l'on cultive beaucoup d'oliviers bruns et peu de cayons, et l'on vient aboutir au chemin de Dardennes. On peut arriver à la Foux du Revest en passant aux Olivières, partie de terrain cultivable en vignes, et venant de là, passer aux Sablières, où l'on trouve des galeries souterraines de sablon que l'on expédie aux fabriques de verreries à Gémenos, Marseille, etc, et retourner à La Valette.

La route la plus praticable est, lorsqu'on est arrivé au pont de Dardennes, on prend la droite pour suivre la grande route qui conduit au moulin à farine du Colombier, arrivé au détour qui se dirige au Nord, on abandonne celui de gauche et l'on suit celui de droite, qui conduit à la campagne de M. Allègre. Sur la route, on rencontrera de magnifiques oliviers bruns, que l'on compte au nombre de 4.000, mais peu de cayons comme étant plus sensibles à la gelée; on y remarque également de belles vignes et des arbres fruitiers de diverses espèces. Arrivé à cette campagne on passe au Nord et l'on suit le sentier qui conduit à la Tourvelle et l'on descend au Buisso qui conduit au château de Tourris, où il existe une chapelle et un cimetière ; au Sud du château, l'on voit encore les ruines de l'ancienne Valette. Cette localité est très pittoresque en mai et juin, mais très sèche vers les fortes sécheresses, ce qui est très désagréable à cause de l'eau.

Sous le règne de Louis XVIII, M. Aguillon fit venir du Thibet un grand nombre de chèvres pour tâcher de les acclimater, mais cela lui fut impossible et il fut forcé de s'en défaire. Pendant tout le temps que M. Aguillon a gardé Tourris, des embellissements furent faits, ce qui demanda des sacrifices de fortune considérables. Ce fut le repaire de quantité de familles pauvres qui s'occupèrent aux constructions des murailles, ressemblant à des remparts, et à des plantations tant utiles qu'agréables, à des défrichements et des coupes de bois, etc., etc. Enfin on peut revenir à La Valette.

L'HUILE ET LE VIN EN PROVENCE AU TEMPS DES GAULOIS

SOURCE : ARCHIVES DU BLOG DE RANDO VAR, 3 AVRIL 2016, PUBLIÉ SUR LE REVESTOU AVEC LEUR AIMABLE AUTORISATION

Les cultures de la vigne et de l'olivier, en Provence protohistorique, correspondent à un transfert de technologie du monde grec colonial en direction des communautés gauloises qui peuplaient l'arrière pays marseillais.

Pour la vigne, la découverte de restes végétaux (ceps de vigne, pépins de raisin), d'outils spécifiques (serpettes, couteaux à greffer), d'éléments de pressoir ou d'amphore de facture locale, indiquent une production de vin indigène au moins dès le début du V^e siècle av JC. Elle est également certifiée par la récente mise en évidence près de Marseille et en Languedoc de traces agraires relatives à des plantations de vignoble où l'on utilisait le marcottage, l'une des techniques de reproduction de la vigne.

Pour l'olivier, introduit en Méditerranée par les Phéniciens à partir du XVI^e siècle avant J-C, outre les macro-restes végétaux (noyaux d'olive), ce sont surtout les vestiges liés à la transformation des olives qui assurent que l'oléiculture se développe sur de nombreux terroirs de la Provence littorale pré-romaine.

Les plus remarquables sont les éléments de pressoir à l'huile que l'on observe, généralement en situation de remploi, dans nombre de villages protohistoriques provençaux. On trouve d'abord des maies de pressurage, c'est-à-dire d'épaisses tables de pierre taillées en forme de disques munis de rainures d'écoulement et d'un bec verseur, sur lesquelles étaient écrasées les olives préalablement concassées et empilées dans des scourtins. Le scourtin est une sorte de béret où la pâte d'olive est étalée, et qu'on empile les uns sur les autres avant écrasement.

D'autres pierres sont des contrepoids que l'on suspendait à une poutre de bois faisant levier pour effectuer la pression. Les plus rudimentaires sont de simples rochers percés d'un trou de suspension et appartiennent au type le plus ancien attesté en Grèce et au Proche Orient. D'autres, plus perfectionnés, sont taillés dans des blocs de calcaire et dotés de mortaises de fixation d'un treuil ; elles sont taillées en queue d'aronde sur la face latérale comme le montrent les blocs trouvés dans les huileries d'Entremont.

Datés pour les plus anciens du début du IV^e siècle av JC, ces vestiges appartiennent à des huileries formant autant de petites unités de production indigènes, installées au sein même des maisons dont le rendement paraît encore assez faible par rapport aux installations de l'époque romaine.

Le développement précoce de ces nouvelles cultures dans la région de l'étang de Berre, dans un secteur particulièrement impliqué dans les échanges avec Marseille, répond sans doute pour une grande part à la satisfaction des besoins de la colonie grecque. On peut imaginer que placée sous le contrôle direct ou indirect des Marseillais, la production indigène d'huile et de vin constitue, alors, l'un des principaux facteurs de croissance des habitats gaulois du littoral.

Au XVIII^e siècle, la production de l'huile d'olive en Provence, n'aura que peu changé...

Source : Site archéologique de Saint-Blaise

Les premières cultures de vignes du genre *Vitis* sont attestées dès le VI^e millénaire av. J.-C. Elles sont localisées en Géorgie.

Quant à l'olivier, il était aussi connu dès le VI^e millénaire av J.C. Il était cultivé en Asie mineure.

ARTISANAT ET INDUSTRIE

LA ROUTE DES CARRIÈRES

SOURCE : ROLAND VERNET IN BULLETIN AVR 34 DE FÉVRIER 2003

Au nord du Revest, s'ouvre une brèche béante dans le flanc du plateau calcaire. C'est la carrière du quartier Fiéraquet. Vous l'atteignez en empruntant la route de Signes, goudronnée jusqu'au stade de la colline, puis en suivant la route de Fiéraquet, poudreuse, dépourvue de revêtement bitumeux, sauf dans les premiers cents mètres creusés de nombreux nids de poule. Arrivé au point le plus haut, après les tas de granulats, vous débouchez sur une large et belle route goudronnée qui sort de la carrière, emprunte vers l'est une large et profonde tranchée que scie le chaînon calcaire puis enjambe le ravin du Cierge, passe au pied de l'ancienne carrière de marbre traverse le plateau de Tourris pour rejoindre la route CD 46 au col "des chênes". Si la portion allant du Revest à la carrière de Fiéraquet connaît peu de circulation, par contre la section qui dessert la carrière de Fiéraquet offre un ballet incessant de camions aux vitesses souvent surprenantes. Mais avant, quel était le cheminement de la pierre extraite de cette carrière et quels problèmes se posaient alors ?

LA ROUTE DE TOUS LES DANGERS

La route de Signes était l'unique voie d'accès à la carrière. Entre le plateau de Tourris et le quartier de Fiéraquet, existe le profond ravin du Cierge, si facile à franchir maintenant qu'on ne sait plus qu'il existe si l'on n'est pas à pied. Une route empierrée reliait Fiéraquet et les deux petites carrières (dont une de marbre) de la rive droite du ravin. On peut encore accéder à ces carrières à partir du Chemin des Turcos. La route s'arrêtait là. Sur l'autre rive, rien ; de gros travaux auraient été nécessaires que rien, pour l'heure, ne justifiait. La carrière de marbre et la carrière de Tourris pouvaient évacuer le produit de leur extraction par une route privée (domaine de Gasquet) vers le col de Tourris. C'est pourquoi les camions desservant la carrière de Fiéraquet, après avoir pris la route de Signes (baptisée, récemment, chemin de Baboulène) devaient traverser Le Revest, puis rouler sur le CD 846 pour atteindre Toulon et La Valette, causant de facto d'importantes nuisances aux riverains.

UNE SITUATION INSOUTENABLE.

Déjà, du temps de l'exploitation de la carrière des Crues (quartier du stade de la colline) et de la carrière Vettier, ouverte en juin 1964 à Fiéraquet, les camions des carriers perturbaient la vie du village par leur incessant trafic. Le 24 décembre 1968, monsieur Robert Pérone, habitant "le Grand Chêne, au Revest, se plaignait au maire de la commune dans les termes suivants : "Cette nuit, à 2h40, les premiers camions ont commencé à passer..." Puis vint la SOTEM (Société de Terrassement et Mécanique) qui augmenta l'exploitation de la carrière de Fiéraquet dès 1971.

LEVÉE DE BOUCLERS.

Le passage des camions à travers l'agglomération et sur le CD 846 s'accrut au point de rencontrer une vive opposition des villageois et riverains pour les multiples perturbations qu'ils subissaient journalièrement. Le président du Syndicat d'Initiative, monsieur Royer, se fit l'avocat des nombreux plaignants et en appela au député le général Pouyade, le 6 mai 1970. Il faut dire que le Syndicat d'Initiative s'était engagé dans le mouvement qui exigeait une voie d'évitement, associé au Syndicat Varois de Défense contre les Nuisances des Carrières et pour la Protection des Sites (président : M. Jean Verne, secrétaire général : M. Armand Lacroix).

NUISANCES JOURNALIÈRES

"Cette situation, écrit-il, est signalée à l'administration depuis des années ; elle s'aggrave sans cesse aux dépens de la sécurité et de la tranquillité de tous." Il énumère les griefs : "un trafic intense toute la journée, une partie de la nuit, et particulièrement aux heures les plus matinales

- Le gabarit du matériel utilisé occupe souvent la totalité de la largeur des voies empruntées, notamment CD 848 du village au carrefour de la Ripelle et chemin de Signes ;
- la longueur des semi-remorques de 35 T (de plus en plus nombreux) ne leur permet pas, dans les virages, le moindre respect du code ;
- la plupart des camions sont en état apparent de surcharge ;
- les bennes ne sont pas étanches et laissent fuir une partie de la cargaison sur la chaussée ;
- les chargements pulvérulents, n'étant ni aspergés ni bâchés, sont soulevés par le vent et vont se déposer sur les chaussées, sur les propriétés riveraines, sur les autres usagers. Chaque nouveau passage soulève la poussière antérieurement répandue sur la route, la végétation est recouverte d'une pellicule minérale ainsi que les autos suiveuses ;
- les conducteurs de deux roues sont aveuglés. Cette accumulation de matériaux sur les chaussées peut provoquer le dérapage des cycles et rend tous les freinages hasardeux...
- Une mention toute particulière doit être faite au camion de couleur verte assurant le transport de sable fin de la carrière Vettier à l'usine d'enrobage de Malvallon. Il circule journalièrement en surcharge évidente, les tas de sable sec dépassant largement la hauteur des ridelles."

MOBILISATION DE TOUTES LES ÉNERGIES.

Monsieur Royer en appelle à tous ceux qui peuvent intervenir pour dénouer cette situation ; ainsi, il rappelle à Monsieur le colonel Carré, dans une lettre du 10 juin 1970, qu'un car a évité de justesse une collision avec un camion. Il demande que des mesures soient rapidement prises pour que soient limitées les nuisances, tout au moins dans un premier temps : respect des tonnages (arrêté municipal du 6.2.69 : la limitation de tonnage sur la Route de Signes (celle qui va vers le stade) est fixée à 15 tonnes par camion, pour évacuer un volume fixé à 200 000 tonnes par an) ; interdiction de circulation de poids lourds de 22 h à 8 h sur tout le CD 846 ; vérification des tonnages transportés ; contrôle de l'étanchéité des bennes ; aspersion du bâchage des cargaisons pulvérulentes sur CV 3, sur CD 846, sur CD 46 du Revest à Toulon et à La Valette ; obligation pour toutes les carrières de posséder une installation permettant l'aspersion au départ de leur établissement. Le président du Syndicat d'Initiative plaide la cause avec persévérance, en appelant à toutes les autorités susceptibles d'apporter une aide efficace. Ce sont le député Pouyade, qui s'adresse au préfet R. Faugère ; le président de la Délégation du Var pour la Protection de la Nature, monsieur Paul Guerrier, directeur du C.E.G. (collège d'enseignement général) d'Ollioules ; le V.A.E. de Scitiaux de Greiche, préfet maritime de la 3^e région ; le colonel Carré, conseiller municipal du Revest ; monsieur René de Mostuejols, responsable d'exploitation de la carrière de Fiéraquet. Certes, les problèmes peuvent être atténués par le respect de la réglementation, mais le charroi n'en continuera pas moins. Aussi faut-il envisager une solution radicale : faire passer les camions par une voie détournée.

UNE NÉCESSITÉ ABSOLUE D'ORDRE PUBLIC

La municipalité cherche une solution. La municipalité s'est très tôt préoccupée de la situation créée par les carrières. Dès 1956, elle demandait aux autorités de tutelle une nouvelle route qui épargnerait la tranquillité des Revestois. Le 11 novembre 1967, un rapport était établi par le Conseil Municipal. Conscients des inconvénients créés par les carrières dont Le Revest est entouré, certaines à proximité des habitations et du barrage de Dardennes, avec pour résultat "poussières, tirs de mine avec tremblement au sol, ébranlement des maisons, destruction du site, trafic de camions trop important par rapport aux routes existantes d'où encombrement et danger, les conseillers proposent :

- *regroupement des carrières existantes sur des terrains communaux situés au nord de la commune ;*
- *interdiction d'ouverture de nouvelles carrières en dehors de cette zone ;*
- *création d'une route prolongeant celle de Tourris vers Fiéraquet et rejoignant celle d'Évenos.*

Source : compte-rendu d'une séance de travail adressé aux autorités administratives et politiques du département, communiqué par le docteur Charles Vidal, adjoint-délégué, à monsieur le président du syndicat d'initiative.

En attendant, monsieur le Maire Alphonse Sauvaire a interdit la descente des camions sur la route du barrage (lettre de monsieur Pérone Robert du 24 décembre 1968).

UN CONSEIL MUNICIPAL FAVORABLE À LA ROUTE

Ouvrir une nouvelle route représente bien des démarches, longues et onéreuses ; il va falloir procéder à des expropriations, à des accords avec les carriers de Tourris, engager un lourd financement, convaincre les carriers de Fiéraquet qu'ils ont intérêt à souscrire à cette nouvelle option. Il faut du temps. La situation empirant, la population s'impatiente. Monsieur le Maire reçoit courrier sur courrier de la part de monsieur Royer. Enfin, dans sa lettre du 13 mars 1970, monsieur Alphonse Sauvaire, maire, annonce à monsieur Royer que le Conseil a procédé à l'inscription de cette nouvelle voie au 6^e plan et "est intervenu énergiquement auprès des services pour faire reconnaître l'utilité de cet accès au point de vue départemental et non communal."

Le 14 janvier 1972 (voir journal du 29 janvier), une délibération était prise par le conseil municipal chargeant les Ponts et Chaussées de la préparation du projet et de la surveillance des travaux de la route de dégagement Fiéraquet-Tourris, si toutefois les discussions en cours permettaient sa réalisation. La construction de cette route était liée, en effet, à la location aux carriers des terrains municipaux nord-est de Fiéraquet. Le maire avait fait remarquer quel avantage représentait la route, à la condition que la commune n'engageât aucun frais.

Le 9 juin 1972, les 13 conseillers présents (sur 17) étudiant une fois de plus la question de la création d'une route nouvelle pour les carriers manifestaient, en majorité, une opinion favorable.

MAIS PAS D'AMODIATION, PAS DE ROUTE

La municipalité veut bien une route nouvelle mais ne veut pas grever son budget. Qui paiera ? Elle exigera de celui des carriers qui remportera le marché de prendre à sa charge la construction de cette voie d'évitement. Or, si tout le monde est d'accord pour que le village soit mis à l'abri du trafic des carrières, l'idée de louer des terrains communaux à un exploitant suscitent des oppositions catégoriques tout au moins de vives inquiétudes. En effet, aliéner une partie du territoire communal au profit d'un particulier hérisse le poil ; ouvrir une nouvelle carrière, c'est accentuer la défiguration d'un rare paysage sur lequel s'appuie le village ; c'est aussi augmenter les nuisances tant visuelles que sonores sans parler d'une intensification du trafic sur Tourris et du dépôt de fines particules minérales sur la végétation d'alentour ; Qu'advient-il de la nappe phréatique ? Et la chasse sera compromise sur ces parcelles cédées. On voudrait bien la nouvelle voie, mais sans extension des carrières. Certains même suggèrent purement et simplement de les fermer, tout au moins que la S.O.T.E.M, en place à Fiéraquet, épuise son terrain sans possibilité d'extension. Déjà la carrière des Crues ne fonctionne plus, comme celle de Malvallon d'ailleurs. L'Association pour la Protection des sites abonde dans ce sens. Et pourtant cette carrière est d'un profit certain pour les finances municipales. C'est quasiment la seule industrie de la commune et il semble bien difficile de se passer de cette manne financière. Les carriers frappent à la porte car l'affaire est bonne.

LES AMENDES SUSCITENT DES CONVOITISES

Ce ne fut donc pas tâche facile pour la municipalité que de choisir celui des candidats qui lui semblait le meilleur. Ils étaient nombreux qui voulaient ce gisement de grande qualité : le terrain communal des

Amendes était au centre de toutes les espérances. Non seulement le carrier devait offrir des avantages pécuniaires à la commune, construire la route sous peine de se voir refuser l'amodiation, mais aussi se plier aux conditions de protection du site : changer l'orientation du front de taille de façon que la carrière soit en partie masquée, limiter les nuisances sonores, limiter le tonnage d'extraction annuelle pour un bail limité dans le temps (il sera de 25 ans), sur des terrains communaux, sans espérance d'ouvrir une nouvelle carrière, même sur un terrain privé. Le terrain communal offert est celui des Amendes.

- Le 19 mars 1970, la S.A.R.L Zanini dépose une option de bail auprès du maire de la commune pour extraire de la pierre des deux côtes du Vallon du Cierge, à la hauteur des carrières de marbre, "dans les conditions les moins visibles et les moins bruyantes".
- Le 22 avril 1971, la COMEC (Compagnie Méditerranéenne d'Exploitation de Carrières) rappelle au maire ses courriers des 18 mai 1967, 4 août 1969, 8 mai 1970, et renouvelle sa demande d'exploitation des Amendes, d'autant qu'elle vient de fermer la carrière de Malvallon qu'elle avait ouverte en 1933.
- Le 27 mai et le 26 juin 1971, la Société Anonyme des Carrières des Crues (groupe de Barbentane) demande une concession dans la partie haute du Vallon du Cierge, dans la zone du Grand Cap. Elle rappelle qu'en 1970 elle avait déposé un projet commun avec la COMEC et les CARRIÈRES DE LA VALETTE, sous le nom de Groupement des Carrières du Var. Les installations, les fronts de taille seraient parfaitement défilés par rapport aux habitations du Revest.
- Le 29 juillet 1971, s'adressant au maire, docteur Charles Vidal, la nouvelle Société UNI-CARRIÈRES qui regroupe toutes les sociétés citées ci-dessus en réponse aux souhaits de l'Administration, propose de construire à ses frais, une route franchissant le ravin du Cierge et rejoignant le hameau de Tourris et ce, en accord avec les propriétaires du Domaine de Tourris (n.d.l.r. : hoierie de Gasquet) "qui accepteraient de laisser librement circuler les véhicules légers et d'y autoriser éventuellement le transit de matériaux en provenance de la carrière de Fiéraquet dans la limite de 200 000 tonnes par an, ceci afin de permettre à votre municipalité de se libérer du trafic des poids lourds dans la traversée du Revest." Et de solliciter l'amodiation de tout le gisement des Amendes, conformément aux promesses du précédent maire faites aux Sociétés regroupées dans Uni-Carrières. Monsieur Zanini, président du conseil d'administration de Uni-Carrières, s'étonne que la SOTEM soit favorisée alors que les sociétés regroupées ont posé leur candidature antérieurement et que la SOTEM et monsieur Vettier ont été expulsés des parcelles 103 et 104 (section B du Revest) par ordonnance de référé. Ces terrains étaient exploités par la Société Groupement des Carrières (citée ci-dessus) à la suite de la Société CAR.SI.MAR exploitante de la carrière de Fiéraquet.
- Enfin, la S.O.T.E.M est déjà sur place, sur les terrains de Fiéraquet. L'exploitation du gisement appartenant à la SCI de Fiéraquet avait d'abord été faite par l'Entreprise Vettier (dès 1964), et depuis janvier 1971 par la SOTEM, dont le gérant était monsieur Maurice Garassin.

QUI SERA L'HEUREUX ÉLU ?

En rencontrant le maire, chacun des candidats put faire valoir son offre. Il y eut des courriers, un peu vifs parfois. L'Association pour la protection des sites et le président du Syndicat d'Initiative penchaient plutôt pour Uni-Carrières, après les rencontres qu'ils avaient pu faire avec ses responsables et les échanges de lettres. Des déclarations furent faites à la presse. L'affaire devenait chaude.

Lors de la séance du Conseil Municipal, en date du 27 avril 1973 (cf ci-dessous : décision capitale), le maire rappelait en faisant l'historique de la question que les pourparlers avec la SOTEM duraient depuis bientôt deux ans. Il était temps maintenant de mettre un terme à des discussions actuellement au point mort. Mais après cette séance mémorable, les contestataires ne baissèrent pas la garde et le maire dut répondre par voie de presse.

UN CHOIX JUSTIFIÉ

Le 27 juillet 1973, le maire, docteur Charles Vidal, s'adressait aux habitants du Revest dans Var-République, tellement la polémique devenait vive (articles dans la presse et lettres), pour ce qui concernait le choix de la S.O.T.E.M.

ASPECT FINANCIER

Il démontrait les avantages pécuniaires indéniables de ce choix. "Le syndicat (n.d.l.r. : de défense contre les nuisances des carrières) a publié une lettre de M. Zanini, selon laquelle on m'aurait proposé d'acheter nos pierres à 0,40 F la tonne, soit 7% du chiffre d'affaires. C'est inexact. Seul, M. Roussel m'a fait savoir qu'il vendait les pierres de Tourris à ce prix-là (sa lettre du 1er août 1972 citée en référence). Ce n'était pas là une offre ferme de M. Zanini." Il rappelle que dans une lettre du 29 juillet 1971 de M. Zanini, il était dit « que le prix qui nous serait payé devrait tenir compte du péage exigé pour emprunter la route créée dans le domaine de Tourris. » Ce péage était fixé à 0,20 F la tonne dans une lettre du 1^{er} août 1972 de monsieur Roussel (mandataire de l'hoirie de Gasquet)... Le prix que nous aurions perçu à la condition que monsieur Zanini ait acheté la pierre 0,40 F était donc ramené à 0,20 F la tonne. Pour représenter 7% du chiffre d'affaires, il eut fallu que le carrier vendît le matériau un peu moins de 2,90 F la tonne. Or, le prix actuel variant entre 7 et 9 %, cela nous ramène sensiblement à 2,5% et il continuerait à décroître. Nous avons, nous, obtenu 3,5%. Quel que sera le prix de vente, nous percevrons le 3,5% du total.

ASPECT ÉCOLOGIQUE

Le maire poursuit sa démonstration. Il attire l'attention des Revestois sur la protection de l'environnement que représente cette option. " Ce n'est pas pour implanter une carrière, car s'il n'y en avait pas eu au Revest, nous ne serions pas allés en chercher. Par contre, pour protéger le paysage, nous avons proposé à la S.O.T.E.M. d'abandonner l'exploitation de tous ses terrains, face à la vue et d'orienter son front de taille vers nos terrains situés dans une zone non visible. C'est ce qui a été accepté. Je n'avais aucune raison de donner ces terrains en location à une autre entreprise pour obliger la S.O.T.E.M. à continuer l'exploitation de ses propres terrains. Nous aurions eu ainsi deux carrières au lieu d'une, car, quoi qu'on écrive, la S.O.T.E.M. disposait encore de douze hectares à exploiter." À ceux qui demandent qu'on ferme purement et simplement les carrières, le maire rétorque : " De toutes façons, ce n'est pas le maire du Revest qui a le pouvoir et le droit d'imposer la fermeture d'une carrière.

UNE DÉCISION CAPITALE

27 avril 1973, séance du conseil municipal

La grande salle de notre mairie, rapporte monsieur Édouard Fousse, conseiller municipal et correspondant de presse - journal du 3 mai - s'avérait trop petite pour contenir tout le monde ; des gens durent rester sur le palier ainsi que dans les escaliers. A notre connaissance, jamais une telle présence ne s'était manifestée à une séance de conseil municipal. C'est dire l'importance que les habitants attachaient à ce délicat problème... À différentes reprises, les auditeurs applaudirent les conseillers municipaux proposant la signature de la convention, la construction de la route et la nouvelle orientation du front de taille.

L'ordre du jour concernait en effet la signature de convention avec la société d'exploitation de carrières S.O.T.E.M. pour l'amodiation (location) de parcelles communales à Fiéraquet et la construction d'une route de dégagement. Monsieur Rouge, conseiller municipal, avait fait un résumé très succinct et précis de la situation et avait déclaré qu'il n'y avait plus de raison pour perdre le temps ; la route devait être construite rapidement et la convention signée. Messieurs André Chiarlone, Persichino, le colonel Carret

avaient clairement exprimé une opinion favorable et monsieur Moretti, premier adjoint, avait apporté quelques précisions techniques.

Le maire mit les deux questions aux voix. La route de dégagement : le Conseil Municipal au complet (17 membres) se prononça pour la construction d'une route de dégagement. Amodiation d'une parcelle communale des Amendes : 15 conseillers municipaux votèrent pour, monsieur Banon maintint son opposition, et madame Lacroix s'abstint, préférant un référendum.

ET MAINTENANT, LA ROUTE

La convention stipule (article 17) que " La voie communale utilisée actuellement comme voie d'accès à la carrière sera maintenue en bon état d'entretien par le Preneur. Elle sera interdite aux véhicules lourds des carriers dès qu'un autre itinéraire de dégagement aura pu être aménagé, et le Preneur sera tenu de procéder à sa remise en état. "

La SOTEM a donc la construction de la route à sa charge. C'est le conseil municipal du 25 mai 1973 (cf presse du 1^{er} juin) qui autorisera le maire à donner le feu vert à la SOTEM pour commencer les travaux de la route de dégagement sur les terrains communaux. Cela donnera un gain de temps considérable dans la création de la route tant souhaitée.

Lors de la séance du Conseil Municipal du 27 avril 1973, le maire avait indiqué que le délai de la route pour son achèvement serait d'un an à partir de la mise à disposition des terrains à la commune. Le préfet venait de signer l'arrêté de cessibilité. Il faudra encore longtemps, hélas, pour que le projet prenne forme.

RETARD À L'EXÉCUTION

Le 26 janvier 1974, on put lire dans la presse, sous le titre "route de dégagement", les explications concernant le retard apporté à la réalisation de l'ouvrage. " La construction de la route de dégagement dont nous espérons la mise en service pour le début de cette année, a subi de nombreux retards indépendants de notre volonté aussi bien que de celle des constructeurs. Les lenteurs des formalités administratives en vue de l'expropriation des terrains, ont été aggravées par des erreurs d'écriture au niveau des divers organismes dont l'intervention est indispensable. Erreurs dans les numéros des parcelles, omission de nom, fautes de frappe, ont successivement nécessité de nouveaux jugements qui nous ont amenés jusqu'aux premiers jours de l'année. À ce moment seulement, le dossier a pu être déposé au service des Hypothèques pour vérifier l'absence d'hypothèque sur les terrains. Enfin, ce n'est que le 20 janvier que, toutes ces formalités accomplies, nous avons pu demander au percepteur de procéder au règlement. Un dernier retard est survenu à ce niveau que nous souhaitons de courte durée, car ce n'est qu'un mois après le versement de la somme soit aux expropriés, soit à la Caisse des Dépôts, que nous pourrons occuper le terrain. Les constructeurs, quant à eux, sont tout prêts à attaquer les travaux dès que la loi autorisera notre occupation. Voilà le point actuel de la situation sur cette question. Nous ne pouvons que regretter ces divers retards en espérant fermement sortir rapidement de toutes ces difficultés administratives et judiciaires." (communiqué de presse non signé ; certains termes laissent à penser qu'il émane de la municipalité).

LA ROUTE DE DÉGAGEMENT EN CHANTIER

Le Syndicat d'Initiative du Revest communique dans le journal du 6 juin 1975 : " Après avoir eu tant de fois de mauvaises nouvelles à communiquer à propos des carrières, nous en avons cette fois une bonne à annoncer. La route de Fiéraquet à Tourris par le ravin du Cierge, à la fin, personne n'y croyait plus, Eh bien ! Les travaux ayant, enfin, démarré, se poursuivent très activement et le ravin du Cierge est largement dépassé. D'ici peu de mois, ce sera une superbe route touristique ouverte à tous et dont la largeur permettra une circulation et un garage aisé. De ce belvédère naturel une vue splendide sur la

mer ainsi que sur le barrage et le village du Revest est assurée sur tout le parcours. On voit aussi les falaises du mont Caume et du Baou de 4 Heures. À une période où la plupart des routes dites touristiques de la région toulonnaise se voient peu à peu englobées dans le réseau général encore insuffisant des routes d'évitement, il est agréable de voir ouvrir une rocade comme celle de Fiéraquet à Tourris."

LA PATIENCE ENFIN RÉCOMPENSÉE

Ainsi monsieur Édouard Fousse titre-t-il son article du 7 novembre 1975. " Il s'agit bien sûr de la route de dégagement et du passage des camions dans l'agglomération ainsi que sur les très dangereuses voies qui la desservent. La construction du premier tronçon que beaucoup connaissent a procuré aux Revestois, aux excursionnistes et aux promeneurs du dimanche une promenade agréable, avec une vue panoramique superbe. Ce plaisir s'est amoindri quand la confection de la route s'est arrêtée et chacun s'est inquiété de savoir si les "30 tonnes" allaient continuer pendant longtemps à traverser le village. Il est difficile d'imaginer les difficultés de toutes sortes, administratives, judiciaires, ainsi que les multiples points de procédure soulevés par les parties que la municipalité a rencontrées. Tout allait donc s'arrêter ? C'est la question qu'on était en droit de se poser. Cet arrêt a été motivé par une recherche de compromis entre les carrières de Fiéraquet et de Tourris. Nous croyons savoir que ce compromis a été trouvé. Les travaux reprennent ce qui va permettre dans les jours prochains de relier le nouveau tronçon créé avec une route privée déjà existante sur Tourris. Dès la fin de ce mois de novembre, les camions seraient à même d'emprunter cette voie. Il est évident qu'à l'origine, c'était une route communale qui devait être construite dans toute sa largeur. Le second tronçon se fera ultérieurement, mais l'objectif primordial recherché par la municipalité était le détournement du village par les camions, il est évident qu'elle ne pouvait que souscrire pleinement à cette solution d'attente qui consiste à utiliser une voie privée actuellement roulable."

1976 : FIN DU CAUCHEMAR

"Cette fin d'année 1975 vient de voir la route de dégagement ouverte à la circulation", déclare le maire, le docteur Charles Vidal, lors de ses vœux de 1976 exprimés dans le journal Var République. Enfin ! Impatients sans doute de la découvrir, des particuliers l'ont parcourue, si bien que le maire, ayant reçu une observation de la S.O.T.E.M., a lancé un avis par voie de presse (9/3/76) : " Le maire tient à signaler que la route en construction reliant Fiéraquet à Tourris n'est pas ouverte officiellement à la circulation et n'a pas encore été réceptionnée par la commune. Le syndic de l'entreprise S.O.T.E.M. chargée de sa construction informe qu'il est dangereux d'y circuler pour les voitures comme pour les piétons."

Fin mars 1976 le maire interdit définitivement la circulation des poids lourds sur la route de Signes. On peut lire dans le quotidien Var République du 28 mars 1976 l'arrêté pris par le maire.

Étant donné que le C.V.O. n°3 est particulièrement étroit, sinueux et dangereux ; étant donné qu'une nouvelle voie de dégagement permet le trafic d'une carrière dont le C.V.O. n°3 était le seul moyen d'accès, que les exploitants de la carrière abandonneraient la route de Signes pour les transports lourds dès que la nouvelle voie serait ouverte, le maire a pris l'arrêté suivant : la circulation sur le C.V.O n°3 dit "Route de Signes" est interdite aux véhicules d'un poids égal ou supérieur à sept tonnes en charge. Cette interdiction ne s'applique pas aux véhicules de la voirie ou de lutte contre l'incendie. La gendarmerie et les gardes-champêtres municipaux sont chargés de l'exécution du présent arrêté.

Le Maire, docteur Charles Vidal.

Quel soulagement ! Finis le bruit et la poussière ; finis les dangers inhérents à ces charrois incessants, encombrants et rapides ; les nuits ne seraient plus écourtées. Le Revest retrouvait enfin sa sérénité.

Documentation :

- dossier constitué par le Syndicat d'Initiative à cette époque (lettres et autres textes)
- articles de presse (Var République)
- cartes I.G.N. au 1/25 000 e (édition de 1973) , Toulon 1 - 2 et Toulon 3 - 4

LA PIERRE DE TOURRIS

SOURCE : BULLETIN N° 63 DES AMIS DU VIEUX REVEST

En 1822, lors de la mise en vente du domaine de Tourris, un document nous apprend que :

La proximité du domaine de Tourris de la Ville de Toulon et de son Arsenal lui en procure un débouché sûr et avantageux. On y trouve aussi des pierres calcaires dont la chaux est très estimée et des carrières d'où l'on enlève des tailles de dimensions extraordinaires, qui sont employées aux Constructions Civiles de la Marine.

En 1862, dans un procès-verbal d'une session du Conseil général du Var, nous pouvons lire :

Chemin n°23 de La Valette au Revest : longueur 6672 mètres. Le chemin n°23 a été classé à la même date du 28 août 1861. Le but que l'administration s'est proposée en le classant d'intérêt commun a été de mettre un terme à certaines difficultés qui existaient entre la commune de Toulon d'une part et celle de la Valette et du Revest de l'autre, dont les territoires sont traversés par ce chemin. D'autre part, il offre plusieurs avantages, en ce qu'il établit une communication directe entre la Valette et la partie nord de l'arrondissement de Toulon et qu'il sert à l'exploitation de belles carrières de Tourris où la ville de Toulon va prendre sa pierre dont elle se sert pour la construction de ses monuments. Les travaux de réparation viennent d'être commencés et ils seront continués de manière à dépenser les crédits dont nous pourrions disposer chaque année.

En 1912, un procès-verbal de la session ordinaire d'août du Conseil général du Var nous apporte d'autres précisions sur les activités des carrières varoises :

L'extraction de moellons a sensiblement augmenté en passant de 85000 à 130000 m³, par suite des travaux du barrage de la Compagnie des Eaux au Revest et des importants travaux en cours pour la Marine à Toulon. Celle du macadam et du ballast s'est maintenue à peu près au chiffre de 1910. La fabrication des pavés a baissé de 43000 à 39000 tonnes, une grève ayant arrêté pendant plusieurs semaines les travaux des importantes carrières de la Société des porphyres de Saint- Raphaël. La plus importante carrière de pierre de taille dure (calcaire) est toujours celle du quartier Tourris au Revest.

Ce procès-verbal précise que 1/5e de ces pierres est expédié « en Amérique ».

Louis Quadruppani a été ouvrier aux carrières de marbre de Tourris, carrières au pied du Grand Cap. C'est aux Bouisses, où il habitait, qu'il réalisa les 2 mortiers taillés dans le marbre rosé de Tourris. Nous sommes entre 1910 et 1915.



LA VERRERIE DE TOURRIS

SOURCE : CLAUDE CHESNAUD - ARTICLE RÉALISÉ GRÂCE AUX RECHERCHES DE RENÉ VERNET, PATRICIA CALMEL-KOBRIN, CAROLE CASTILLAZUELO ET MICHEL AUGIER EN 2013



VINCENT CORDOUAN - MUSÉE DE TOULON - À GAUCHE, LA VERRERIE DE TOURRIS. À DROITE L'ANCIENNE AUBERGE DE JEAN BAUDISSERRE (DERNIER USAGE DU BÂTIMENT VERS 1980)

ORDONNANCE du 5 juillet 1826, portant que le sieur Teissier est autorisé à établir dans son domaine de Tourris près Lavalette (Var) une verrerie à verre blanc. L'impétrant pourra consommer du bois dans cette verrerie, qui sera composée d'un four de fusion à huit pots et d'un four à recuire et à étendre, de carcaises et ateliers accessoires.

Sous Charles X, d'après le Bulletin des lois de la République française, d'après les Annales des mines (recueil de mémoires sur l'exploitation des mines – Deuxième série – Tome 1 – 1827), nous trouvons, le 5 juillet 1826, l'ordonnance du Roi qui autorise le sieur Tessier d'établir une verrerie à verre blanc, à Tourris, dans la commune de La Valette.

ANNALES DES MINES – PAGE 34

Selon le cadastre napoléonien du 31 mai 1827, la verrerie de Tourris est signalée. Elle est construite à cheval entre la commune du Revest et la commune de la Valette.

Dans « Les Annales de la Société Naturelle de Toulon » (années 1930-31) n°15, selon le manuscrit laissé par Joseph Auzende, en page 51, on lit :



« On peut arriver à la Foux du Revest en passant aux Olivières, partie de terrain cultivable en vignes, et venant de là passer aux Sablières, où l'on trouve des galeries souterraines de sablon que l'on expédie aux fabriques de verreries à Gémenos, Marseille, etc ... ».

En 1988, Danièle Foy publie « Le verre médiéval et son artisanat en France méditerranéenne » où on lit (page 31) : « Avant même d'obtenir l'autorisation de créer son atelier à la Valette au quartier de Tourris en 1825, le sieur Tessier s'est assuré l'exploitation de la "grande et belle carrière (de sable) récemment ouverte à Tourris". Bien qu'importante, l'existence de sable immédiatement voisin de la verrerie, n'est pas la cause déterminant la fixation d'un atelier : bien des ateliers du XIX^e siècle font transporter leur sable sur plus de cinquante kilomètres.»



Waggonnets de sablière : Tourris et Condorcet (Drome)

ADDENDUM : Autres mentions de la verrerie de Tourris

Carnets de George Sand : Enfin nous passons, nous montons toujours, toujours nous arrivons à Turris ou Tourris à 4h. Nous avons mis cinq heures pour faire quatre lieues environ. Ce que nous voyons de Turris consiste dans une verrerie qui ne fonctionne pas et dans quelques maisons adjacentes. Il y a un vieux château et des sablières, tout auprès. Mais je n'ai pas le loisir d'aller voir autre chose que le Coudon.

Claude Chesnaud (Balade au château de la Ripelle) : Buonaparte au Pas-de-la-Masque - Buonaparte connaît bien la région puisqu'il a habité La Valette quelques mois auparavant avec sa mère et ses sœurs lorsqu'il a été chassé de Corse après des élections perdues. Il sait l'importance du Faron, du Coudon et du Revest : d'ailleurs l'armée républicaine stationnera pendant cette période aux Bouisses, au Château et à la Verrerie de Tourris. Il sait qu'il va falloir reprendre le mont Caire et le Pas de la Masque.

Sur le blog Chemin2traverses de Michel Augier (4 mai 2008)

Nous vous présentons ce jour une association surprenante comme on en trouve lors des recherches.

Ce fut le cas lors des investigations conduites pour le site industriel de la Verrerie de Tourris. Cet établissement, qui prenait sa matière première sur le site voisin des actuelles carrières, la Carrière Testoulet, a cessé son activité et demeure sur les limites de notre zone d'intervention. Seuls des résidus de transformation et autres tessons jonchent encore les alentours et justifient de l'activité industrielle déployée jusqu'au milieu du siècle dernier. Mais revenons à nos croisements de données.

La confection de verres, de verres industriels ou domestiques, passe par la confection de récipients destinés à la fabrication du vin maison. Ainsi sont réalisées les fragiles bonbonnes que l'on va s'empresse ensuite de protéger par de la paille et d'un suremballage en paille tressée, en lattes ou en plastique selon les époques. Figurez-vous que certaines de ces bonbonnes, non protégées car plus résistantes, se nomment tourris. Une petite annonce en propose même depuis mi-avril pour la plus récente. Dommage pour nous et pour alimenter notre musée, elles sont au Québec !



Problèmes forestiers en Provence au XVIII^e siècle – in Provence Historique 1966

Les verreries, comme les autres fabriques, sont astreintes à autorisation préalable pour couper les arbres. Et le verrier, grand consommateur de bois pour le feu, est considéré à l'époque comme le grand ennemi des forêts. Ce métier est souvent exercé par des gentilshommes besogneux, comme Jérôme de Ferry à Toulon, qui demande beaucoup de pins blancs. L'autorisation est aisément obtenue pour des bois difficiles à transporter : en raison du mauvais état des chemins, la consommation doit être faite sur place.

CARRIÈRES ET SABLIERES : MUSÉE À CIEL OUVERT AU REVEST

PAR NATHALIE BRUN DANS VAR MATIN DU 19 MARS 2022



AU REVEST, RETOUR VERS LE PASSÉ INDUSTRIEL

Verrerie, grottes de sables et carrières de marbre blanc, fabrique d'huile de cade à goudrons pour le calfatage des bateaux, élevage des vers à soie... Une communauté industrielle réunissant plusieurs usines et exploitations, s'activait il y a un siècle encore au Revest, dans le quartier de Tourris où la garrigue a désormais repris ses droits. Les vestiges de cette zone d'activité, abandonnée après la construction du barrage de Dardennes, restent encore bien visibles et sont même assez saisissants, pour ceux qui s'aventurent dans les ruines du hameau des Olivières ou qui visitent les vastes galeries des grottes de sable, creusées au flanc de la colline pour la fabrication du verre. Ces cavités artificielles aux

dimensions de cathédrales, sont aujourd'hui décorées de fausses peintures pariétales dont certaines, particulièrement réussies, font leur petit effet...

Grottes, ruines et avens

Depuis les vestiges de la verrerie qui bordent la route menant au château de Tourris, en passant par la fabrique dite « goudron », une succession de carrières et de ruines jalonnent les terrains karstiques du plateau, ponctués de profonds avens (pour la plupart référencés) où circulent des eaux souterraines. Un véritable « musée » à ciel ouvert, que des artistes anonymes de tous acabit ont venus enrichir au fil des décennies, en y semant gravures

et sculptures. Dans la carrière aux fourmis, se déploie ainsi un étonnant bestiaire d'insectes et d'animaux gravés sur les roches affleurant. Aux abords de la carrière de marbre d'où l'on tirait de beaux mortiers rosés, on peut admirer de splendides sables, des vasques naturelles parfois aménagées par l'homme, qui servaient à recueillir l'eau et à abreuver les troupeaux.

Agricole et industriels

À la fin du XIX^e siècle, le paysage était bien différent. Une centaine d'habitants peuplaient les hameaux des Olivières et des Bouis-

ses, autour du château. On y vivait en quasi-autonomie, grâce à l'élevage et aux cultures locales. Le blé, les pommes de terre, les oliviers et les vignes, tapissaient les restanques, et les troupeaux

proportionnés nombreux points d'eau et des sources environnantes. Des plantations de mûriers permet-

taient de nourrir les vers à soie élevés sur les canisses et qui tissaient leur cocon dans des rames de bruyères. Leur vente constituait un apport non négligeable pour les ménages,

En 1912, la construction du barrage en contrebas, signa la fin du hameau que plusieurs familles, durent abandonner, pour éviter tout risque de pollution de l'eau potable qui alimentait Toulon. Le petit ragas des Olivières, une résurgence vaclusienne en lien avec le ragas de Dardennes, fut muré. Aujourd'hui, le grand chêne multiséculaire fait encore la vigie à l'entrée du hameau, le puits d'eau de roche est toujours bien rempli, et une petite aire à blé reste visible à l'orée du vallon des sables. Le site a été débroussaillé et nettoyé par les Amis du Vieux Revest, qui y organisent des randonnées et des visites.

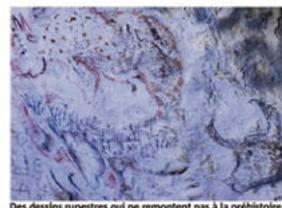
N.BRUN.
nbrun@nicematin.fr
Rens. revestou.fr

le mag HISTOIRE & PATRIMOINE

Vestiges



Les vastes sablières alimentaient la verrerie toute proche.



Des dessins rupestres qui ne remontent pas à la préhistoire.

Verre, huile de cade, soie, marbre...
Les traces d'un passé industriel restent inscrites dans le paysage, sur le plateau de Tourris.

Carrières et sablières

MUSÉE À CIEL OUVERT AU REVEST

« Bestiaire sculpté et sables polies dans les carrières de marbre et de sable »



Le puits des Olivières toujours en eau.



Bestiaire minéral à la carrière des Fourmis.



Des sculptures ponctuent la carrière de marbre.

LA SÈVE DES ARBRES ET SON UTILISATION

RÉFÉRENCES : DICTIONNAIRES DONT LOU PICHOT TRESOR, LES FOURS À CADE (DR PORTE)

Nom local	Nom latin et français	Feuilles	Fruits	Sève extraite par	On obtient	Utilisation
Cade (arbuste)	Junipérus Oxycédrus <i>Genévrier oxycède</i>	Piquantes Deux fins sillons blanc	8 m/m de diamètre Marron à Rouge clair	Four à cade	L'huile de cade	Soins vétérinaires Médecine Cosmétique
Genévrier (arbuste)	Junipérus communis <i>Genévrier commun</i>	Piquantes Un sillon blanc	4 m/m de diamètre Bleu-noir Comestible	Non utilisée	/	/
Mourven (arbuste)	Junipérus Phœnix <i>Genévrier de Phénicie</i>	Non piquantes Bâtonnet en forme d'écailles	8 m/m de diamètre Marron foncé à rouge	Non utilisée	/	/
Pin (arbre)	Pin d'Alep	aiguilles	Pignes	Pégoulières Pigoulières	Poix	Calfatage des bateaux en bois
Pin (arbre)	Pin d'Alep	aiguilles	Pignes	Gemmages (pots de gemmage) + Chauffage + Distillation à la vapeur surchauffée	Poix Essence de térébenthine	Calfatage Chimie

LES FOURS À CADE ET LE GOUDRON

SOURCE : ROLAND VERNET - BULLETIN N°42 DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDÈNE

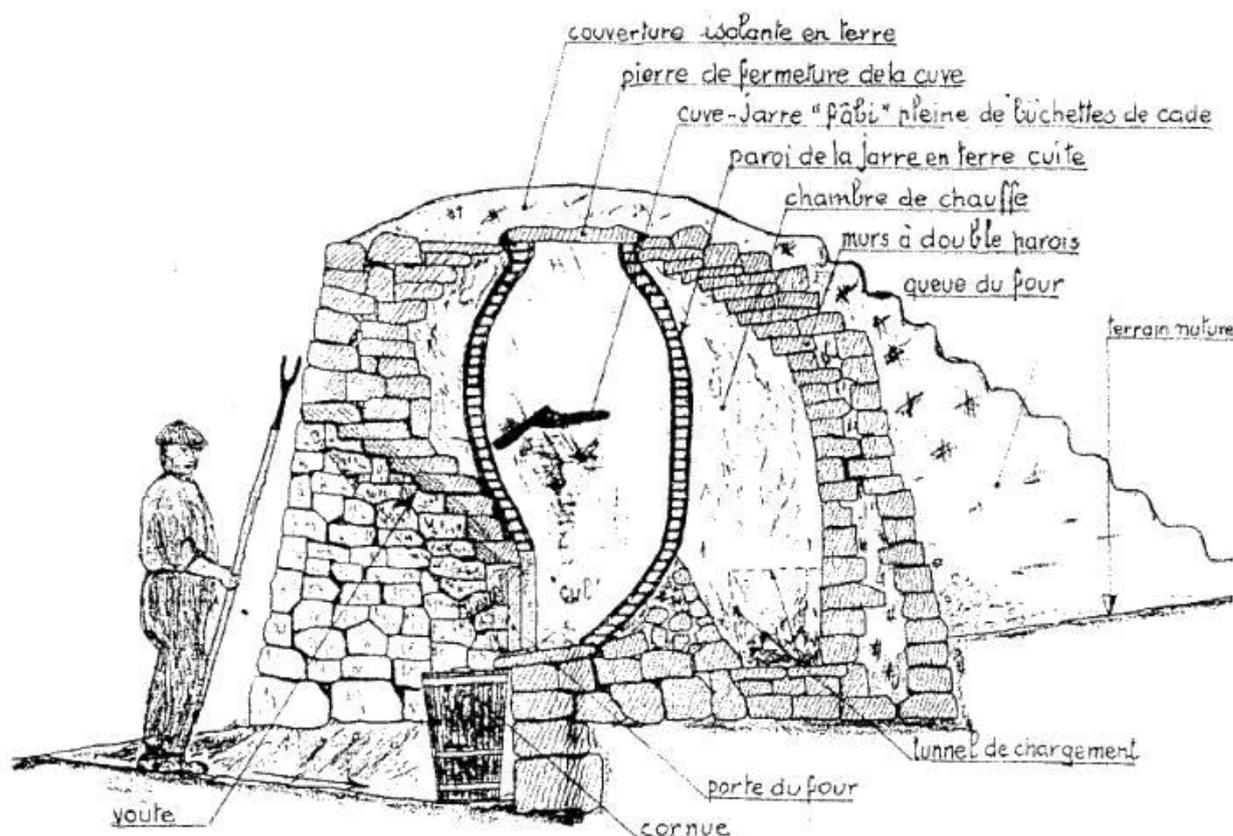
Sur la commune du Revest, à Tourris, il existe un lieu appelé "Le Goudron". Malgré de nombreuses interrogations des habitants du village, personne n'a pu apporter la raison de cette appellation. On en est réduit à des hypothèses. Étant donné qu'il ne peut s'agir de produits pétroliers, ce goudron était-il issu de la sève des arbres ? Auquel cas il s'agirait de production de poix. Mais voilà ! il n'y a pas de vestiges, pas d'écrit et pas de mémoire populaire.



LE BÂTIMENT DU GOUDRON, ROUTE DE TOURRIS AU REVEST – PHOTO RENÉ VERNET

UNO ENGUENTIERO

L'appellation "four à cade" est plus connue, plus facile aussi à retenir que le terme provençal enguentiero (une enguentière). Le dictionnaire Lou Pichot Tresor nous dit qu'un onguent se dit enguènt et que le verbe "enguenta" signifie "frotter avec un onguent, marquer les bestiaux avec de la poix". Mais le mot enguentiero n'est pas dans le dictionnaire cité. Le docteur Porte évoque l'enguentiero et l'enguentié (celui qui travaille au four à cade) dans son livre Fours à cade éd. Les Alpes de Lumière. Le latin employait déjà le mot unguentum pour désigner un parfum liquide, une huile parfumée. L'huile de cade dégage bien une odeur mais ce n'est pas un parfum comme on l'entend de nos jours; odeur de goudron chaud plutôt (voir ci-après l'article "goudron".)



COUPE D'UN FOUR À CADE

HUILE DE CADE, POIX GOUDRON, BRAI

Quelles sont les différences ? Huile de cade et poix sont des goudrons obtenus par la distillation. Cette opération chimique consiste à séparer les principes volatils et les principes fixes d'une substance. Celle-ci est placée dans un vase (cornue) exposé à la chaleur.

Le goudron

Ce mot évoque uniquement, pour la plupart des gens, le revêtement routier. On dit aussi bitume qui est aussi un goudron puisqu'il provient de la distillation du pétrole (d'autres méthodes sont aussi employées ; rappelons que le bitume se trouve aussi à l'état naturel). Goudron est l'appellation qui désigne toute substance liquide, huileuse, visqueuse obtenue par distillation sèche d'un grand nombre de matières organiques. De couleur brune ou noire, elle dégage une odeur empyreumatique c'est-à-dire âcre, désagréable, due à l'action violente du feu sur ces matières. La houille distillée donne du gaz d'éclairage et du goudron. Tout bois distillé produit un goudron végétal ; l'huile de cade et la poix sont des goudrons de bois. la première vient du genévrier cade, l'autre du pin.

En provençal, goudron se dit quitran, le mot vient de l'arabe qoutran (ou qatran); on le trouve écrit en français dès le XIII^e siècle sous la forme catram, puis gotran en 1381, et goudran au XVII^e siècle.

La poix

C'est la pego des Provençaux. Et la pegoulo, c'est la résine. D'où sont dérivés un certain nombre de mots comme pegouliero, la fabrique de poix, mais aussi l'embarcation portant les chaudières à brai (voir l'intéressant article qui traite de ce moyen de transport dans l'arsenal de Toulon). L'ouvrier de cette fabrique c'est le peqoulié ou pegouliero. Il existe aussi le mot pego qui désigne un cordonnier (son fil est enduit de poix). Prendre une pego c'est s'enivrer ; qui n'a pas entendu l'expression "être empégué" (verbe empega) de quelqu'un qui manifeste son abus de libations. On ne saurait oublier, pour terminer cette énumération, une autre expression locale "ça pègue". Il existe diverses sortes de poix. De la résine (galtpot) obtenue par gemnage des pins, comme cela se pratique dans les Landes et dont on

peut voir des vestiges dans notre région, on tire la poix par divers procédés industriels. La poix noire c'est ce goudron qui provient de la distillation de menus bois dans les pégoulières (les fours à poix).

Le brai

Le brai est un résidu pâteux provenant de la distillation de la résine, du goudron ou du pétrole. Les calfats utilisent le brai pour rendre imperméable l'étoupe du calfatage des coques en bois.

LES FOURS À CADE AU REVEST

SOURCE : LAURENT PORTE - BULLETIN DES AMIS DU VIEUX REVEST ET DU VAL D'ARDÈNE - N° 11-MAI 1989

LE CADE

Le cade ou *juniperus oxycedrus*, genévrier oxycèdre, cèdre piquant, fait partie de la famille des conifères, genre genévrier, dont trois espèces sont répandues dans nos régions, soit, outre le cade, le genévrier (*juniperus vulgaris* ou *communis*) et le « mourven » ou genévrier de Phénicie qui a la particularité de ne pas piquer. Le caractère commun aux trois espèces est d'avoir des baies qui mettent deux ans à mûrir. Ces baies sont de petite taille, quatre millimètres de diamètre, de couleur bleu-noir chez le genévrier, deux fois plus grosses environ et de teinte marron chez le cade et le mourven.

La grande longévité du cade lui permet de dépasser dix mètres de hauteur. Le plus gros que nous avons rencontré mesure 1,60 m de circonférence, mais l'histoire a gardé le souvenir d'un cade à Salinelles (Gard) de 4,30 m de tour, détruit par la foudre vers 1920.

LES USAGES DE L'HUILE DE CADE

Seul l'oxycèdre donne de l'huile par combustion incomplète de son bois. Cette huile est un liquide brun foncé avec, par agitation, des reflets rouges, d'odeur forte rappelant le goudron fumant, aux propriétés médicinales exceptionnelles.

Utilisée de longue date par les Provençales à raison de quelques gouttes dans une bassine d'eau pour se rincer les cheveux, elle est actuellement à la base de shampoings de toutes les grandes marques.



PHOTO MARIE-HÉLÈNE TAILLARD

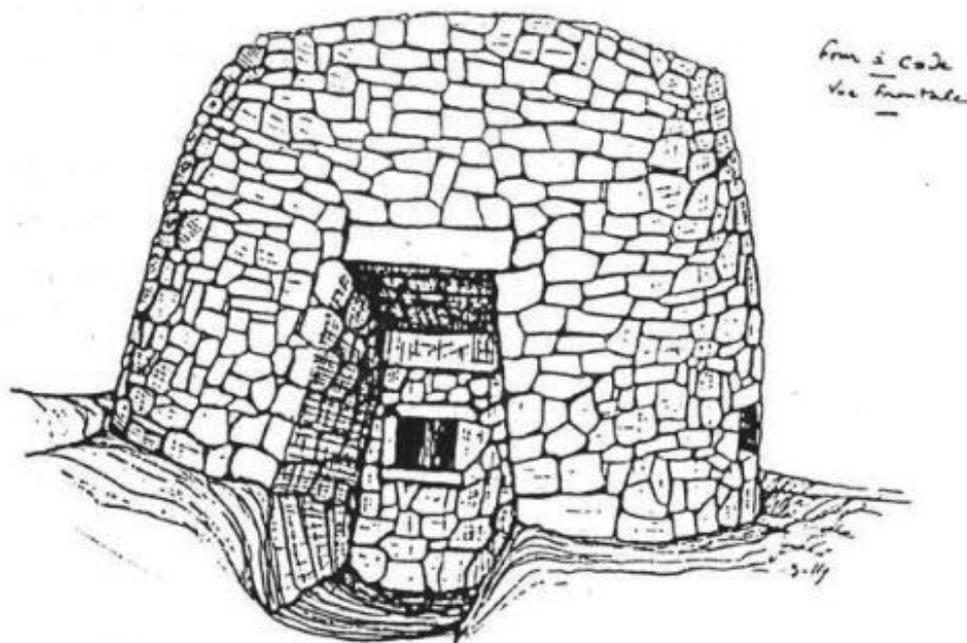
En médecine humaine, elle fut un produit majeur en dermatologie jusqu'à la découverte en 1935 des sulfamides puis des antibiotiques fongiques. Elle est encore employée dans certaines indications en préparations concentrées.

En soin vétérinaire, elle était souveraine contre la gale et les teignes animales, précieuse dans les affections des sabots, le « crapaud » des chevaux et le « piétin » du mouton. De nos jours, tous les bergers et les éleveurs l'utilisent largement. Elle est excellente pour raffermir les coussinets des pattes des chiens.

LA FABRICATION DE L'HUILE DE CADE

L'huile était fabriquée dans nos régions dans des fours en grosses pierres sèches, massifs, de 2,50 à 3 mètres de hauteur en état de marche, 2,70 à 4 mètres de large, 5 à 7 mètres de longueur. Ceux qu'on retrouve aujourd'hui ont toujours perdu de leur hauteur, mais nous en connaissons de nombreux qui dépassent encore 2 mètres. La face frontale présente en son milieu une vaste niche, couloir ordinairement long de 1,30 à 1,50 m qui mène à l'orifice de sortie de l'huile dénommé « la porte », dont le plancher est constitué par un moellon de 33 cm de côté, incliné et légèrement débordant afin de conduire l'huile dans une cornue placée au-dessous.

Les faces latérales du four sont rectilignes et verticales. Au centre de la structure, une fosse grossièrement arrondie est délimitée par un autre mur en pierres sèches, qui s'incurve en voûte sur l'arrière pour ménager l'espace dévolu au foyer.



Entre les murs externe et interne un colmatage de terre assurait étanchéité et isolation thermique.

Dans la fosse, était édifié en briquettes réfractaires l'organe de distillation qui reposait sur le grand carreau basal, et qui avait une hauteur moyenne de 1,70 m et la forme d'une jarre renversée, d'où le nom de **fabi**, qui pouvait contenir 150 à 250 kg de bois selon la taille. Le bois de cade était récolté par section de l'arbre à la base et extraction de la souche au pic, puis débité en bûchettes de 15 à 20 cm.

Les fours étaient allumés à l'automne, après les vendanges, pour prévenir les incendies. Le « fabi », après obturation de la « porte » par un grand carreau vertical, était rempli de bûchettes, puis fermé par une pierre plate.

Le foyer était bourré de tous les bois disponibles, ce qui nettoyait la forêt. La chauffe durait 24 heures et produisait de 15 à 25 litres d'huile selon la taille des fours et les qualités du bois. Le four marchait sans interruption pendant 4 à 6 semaines, l'huile était versée dans des tonneaux de 200 litres environ.

La durée d'utilisation d'un four était de 3 ans en moyenne.

LES FOURS À CADE EN PROVENCE

Notre enquête, poursuivie pendant 7 ans, a permis de recenser 173 fours. Commencée dans les cantons du sud-ouest varois, nous l'avons élargie aux départements voisins, ce qui a ajouté aux 162 fours situés au sud de la chaîne de la Sainte-Baume, un à Nans-les-Pins et 10 dans les Bouches-du-Rhône. Il est remarquable que la totalité des fours soit située dans des communes limitrophes.

Et au Revest ?

En ce qui concerne le Revest, Pierre Trofimoff m'avait informé de mentions de plusieurs fours à cade relevés sur la commune dans ses recherches historiques. Malheureusement tous les nombreux contacts que j'ai pu avoir avec des personnes qualifiées à divers titres n'ont pu aboutir à la découverte de fours, sans toutefois être totalement négatives.

Outre plusieurs fours à chaux, j'ai pu ainsi connaître 2 bories intéressantes, l'une type abri de berger que m'ont indiqué **les Amis du Vieux Revest**, au sud-ouest des Olivières, l'autre magnifique, en énormes pierres de taille, en partie enterrée volontairement pour former un abri contre les projections de mines de la carrière, au quartier Fiéraquet où j'ai été conduit par Marius Long.

Le four à cade du Grand Cap

Mais comme le hasard sourit parfois aux êtres passionnés, je suis tombé sur un four à cade, qui avait échappé même aux chasseurs de sangliers. Il se trouve au lieu dit « le col de Tourris » dans le Grand Cap. Il ne mesure que 1,40 m de haut, la fosse est comblée de terre et de pierres, mais le couloir est intact. Les ruines de l'abri sont visibles 10 m au nord. Il a été construit par Paulin Olivier entre 1902 et 1914, période pendant laquelle il a édifié également 2 fours à Solliès-Toucas (à la Tourne et aux Pourraques) et 1 à Solliès-Ville où il résidait. Il avait appris le métier avec son père Jean-Baptiste qui le tenait de sa belle-famille Hermitte du Broussan.



FOUR DU GRAND CAP

Pourquoi ne retrouve-t-on pas plus de vestiges au Revest alors que les documents bibliographiques en portent témoignage ? Bien sûr, d'autres fours peuvent nous avoir échappé, enfouis dans la végétation. Je crois plutôt que les mentions font référence à des types de fours plus rudimentaires, plus anciens, sortes de fosses dans lesquelles on traitait indifféremment du bois de pin pour obtenir de la poix ou du cade pour fabriquer l'huile. Ou peut-être encore au procédé de la « marmite » qui consistait à renverser sur une grande pierre un récipient en fonte rempli en force de bûchettes de cade, puis allumer un feu ardent autour. La pierre, calcaire de notre région, se transformait rapidement en chaux et s'effritait.

Notre but est de sortir de l'abîme de l'oubli ce qui fut dans nos cantons une véritable industrie.

CONSTRUCTION D'UNE GLACIÈRE AUTOUR DE 1650

Peut-être pas au Revest, mais dans l'arrière pays ...

GÉNÉRALITÉS

L'édification d'une glacière ne dépasse pas les capacités techniques de l'époque pour ses divers éléments. Mais l'ensemble, par sa fonction, constitue une innovation totale, nécessitant des procédés originaux et des règles précises pour atteindre le but recherché : conserver pendant plusieurs mois la glace naturelle.

MÉMOIRE POUR FAIRE UNE GLACIÈRE

Premièrement faut avoir un lieu pour faire la glacière propre c'est-à-dire qu'y soit à un endroit que ne soit point dominé a cause que les eaux pluviales ne lui puissent pas entrer dedans car si cela arrive la glacière ne vaudra rien.

Pour une glacière d'environ 2 000 quintals la faut faire de vingt sept ou vingt huit pans profondeur. Faut quelle aye en haut au plan de la porte vingt trois pans large franc d'œuvre. "A fond de la glacière faut qu'elle aye aussy quatorze ou quinze pans largeur aussy franc d'œuvre.

Faut faire la porte ou du costé du mistral ou de la montagniere à cause que ce sont les deux vents les plus frais.

Par ainsi l'ouvrier qui la fera prendra ces mesures de la restreindre de quatre pans par chaque canne en ôtant la terre ou en faisant la massonerie.

Si la faites faire a cape de four (1) faut que l'ouvrier fasse les butayos (2) plus epaisses que sy la faites faire avec des saumies (3) c'est la connaissance de l'ouvrier.

Pour le couvert sy lon met des tuilles faudrait luy mettre de tuilles nie (4) a cause que le gel et le degel les brisent tous est estant come je dis nie avec du mortie mêlé avec du platre que les tuilles ne se voit point en dure beaucoup davantage.

- (1) cape de four = voûte
- (2) butayos = contrefort, butée
- (3) saundes = poutres
- (4) nié = rayé

CREUSEMENT DU PUIT

Il est souhaitable et commode de foncer le puits dans un terrain tendre. Les poudingues et mollasses conviennent parfaitement. Il faut cependant que le terrain présente une tenue suffisante pour éviter les éboulements. Sinon, il faut "chemiser" la cavité. Cette première étape de la construction est souvent réalisée par des paysans du lieu.

LES MURAILLES

Les pierres et le sable sortis de l'excavation sont utilisés pour bâtir la chemise et les murs qui soutiendront le couvert. Pour la chemise et les murailles une main-d'œuvre plus qualifiée devient nécessaire.

LA COUPOLE

Autour de la ville, les glacières ont le plus souvent une couverture en voûte de pierres dite en "cape de four".

Alors que les calcaires marseillais sont durs et compacts, ceux du flanc Nord de l'Étoile se débitent en pierres plates d'épaisseur régulière. Aussi trouve-t-on, comme souvent en Provence, à côté du maçon traditionnel qui bâtit à chaux et à sable, des spécialistes de la construction en pierres sèches.

Jean Bosc du Plan d'Aups reçoit, en 1673, 3600 livres pour la construction de trois glacières, mais il travaille sous la direction d'un spécialiste venu tous exprès d'Arles où l'on sait monter les "bories" en pierres sèches.

La coupole en pierres sèches couvrant le puits de glace peut être simplement recouverte de terre. Parfois, on l'entoure d'un mur et, entre les deux, on tasse du sable. On pose les tuiles par dessus sans aucune charpente. Ce mode de couverture, utilisé au XIX^e siècle à Fontfrège dans le Massif de la Sainte-Baume, est visible de nos jours sur les glacières de Mimet, Vitrolles, Auriol-Les Encanaux.

LE TOIT DE TUILES

Pour la plupart des puits marseillais, la couverture est réalisée par une charpente supportant une toiture en tuiles.

L'isolation peut être renforcée par un dépôt de paille au dessus de la glacière.

LA FINITION DU FOND DE LA GLACIÈRE

La partie inférieure du puits de glace doit permettre de recueillir les eaux de fusion pour les évacuer. C'est pour cela qu'on lui donne la forme concave d'un fond de chaudron (cul de peyrol). Ce fond est pavé de cailloux disjoints pour faciliter l'écoulement. Il est recouvert d'un treillis fait de branches droites entrelacées (les sarments de saules) avec une couche de paille par dessus.

A la Sainte-Baume, on pose d'abord des troncs d'ifs les uns contre les autres et des branches par dessus. Ce caillebotis est réutilisable et dure plusieurs années.

LA VIDANGE

Malgré les moyens mis en œuvre, il n'est pas possible d'éviter une certaine fusion de la glace. L'eau en provenant doit être évacuée car sa persistance dans le fond de la glacière accentuerait cette fonte. De plus, le nettoyage qui précède le remplissage nécessite une grande quantité d'eau. Il faut donc creuser un canal qui part du fond du puits et sort à l'air libre au bas de la pente où la glacière est construite. Les caractéristiques de ce canal sont très variables selon les sites.

LA PORTE ET LA LOGE

L'ouverture de chargement, très réduite dans une glacière à coupole, est orientée vers le Nord. Elle se ferme par une porte de bois. Dans l'embrasure, sont creusées des rainures verticales où l'on peut glisser des planches. On remplit de paille l'espace compris entre planches et porte pour renforcer l'isolation.

Très souvent, la porte ne s'ouvre pas directement à l'air mais dans un petit bâtiment, la loge, dont le rôle est double. Il sert d'atelier mais en même temps il constitue un sas.

LES ABORDS ET LES ACCÈS

La construction est souvent sur un terrain en pente qu'il faut aménager et empierrer devant la loge. Il faut aussi prévoir les accès à travers les terres voisines. Ces chemins doivent pouvoir subir au moment du remplissage un charroi intensif.

Dans l'ensemble, étant donné l'emploi d'une main-d'œuvre locale pour le gros œuvre et l'utilisation de matériaux courants, le prix de revient d'une glacière n'est pas très élevé.

Ce type de construction dont les qualités ne sont pas exceptionnelles demande, en échange, un entretien régulier pour éviter une dégradation trop rapide.

Malgré leurs imperfections, ces édifices remplissent parfaitement leur fonction. La glace s'y conserve pendant de longs mois et parfois même, en cas d'abondance, jusqu'à 2 ans.

LA COLLECTE DE LA GLACE

Dès que les conditions climatiques le permettent, en apprenant l'ouverture de la glacière, les villageois se précipitent au bord des ruisseaux, des mares ou dans des bassins pour ramasser les glaces C'est une récolte d'hiver qui apporte aux paysans désœuvrés pendant la mauvaise saison un complément de ressources.

"Dès le lendemain de Noël, le 26 décembre, par la route de la Grande Bédoule, arrivent les Soccornan et leurs longs convois de mulets bâtés. De Cabriès, les Andraud, Nardy descendent avec leurs bourriques. Les Merentié charrient l'importante production de Simiane. Depuis Septèmes montent le long du grand chemin d'Aix les Raphèle, Turc, Gazelle et tant d'autres ... Une vraie fourmilière !

*Je suis très content de la journée de mardi, il entra près de 700 charges et plus content de celle de mercredi puisqu'il est entré 2500 charges toutes de recette elle avait 2 à 3 doigts d'épaisseur...
Passart, le 30 décembre 1728*

"Dans un premier temps on paie:
la charge de mulet 4 sols
la charge de bourrique 3 sols"
Ensuite les prix baissent:
la charge de mulet 3 sols
la charge de bourrique 2 sols

A l'égard du prix de la glace, puisqu'elle est abondante, je me propose de l'avoir pour 6 liards et 1 sol la charge, pour ne rien déroger à mon économie". Passart, le 10 janvier 1729

150 personnes différentes apportent de la glace pendant 23 jours et se partagent 2200 livres 8700 charges de mulet, 5500 charges de bourrique.

À côté d'importants muletiers comme Soccoman Jacques (367 mulets), Merentié (233 mulets), Jaubert Laurent (222 mulets) qui transportent la récolte de nombreux ramasseurs, de petits producteurs apparaissent: Rouget (6 ânes), Rémuzat (9 ânes).

LE REMPLISSAGE DE LA GLACIÈRE

On a déjà préparé le fond en disposant une épaisse couche de paille par-dessus le treillis de sarments. Le soir venu, des dizaines de paysans vont "caver" la glace recueillie dans la journée. Chacun d'eux chausse l'une des cinquante paires de sabots mis à leur disposition par le régisseur. Ils empruntent une longue échelle pour descendre dans la pénombre froide et humide de la glacière dont le fond est vaguement éclairé par des lampes à huile. Alors commence un travail harassant. On leur jette des charges de glace qu'ils étalent avec des pelles en bois. Ils brisent les blocs avec des mailloches en bois d'orme et, de temps en temps, envoient de l'eau pour solidifier l'ensemble. D'autres charges sont jetées lorsque le premier lit de glace bien "battu" est parfaitement homogène. Au fur et à mesure du remplissage, les parois sont garnies de paille pour isoler des murailles la masse glacée. Le cavage se poursuit par couches successives d'environ un pan de haut.

Nuit après nuit, des milliers de charges de glace seront transformées en un énorme bloc compact. Travailler dans l'eau et le froid est très pénible. Il existe un "point chaud" dans l'avant-glacière. On peut s'y réchauffer après la remontée.

*Je vous promets que depuis lundi je ne dors point. J'ai toujours eu 100 hommes la nuit pour survenir à ne point mettre de la nouvelle glace sur la vieille sans être battue.
Depuis bien du temps, elle n'avait été si bien conditionnée de l'avis de tous ceux qui y ont travaillé et qui y travaillent depuis longtemps..." Passart, 8 janvier 1729*

Le nombre de 100 hommes qui peut sembler exagéré nous paraît fondé. Ce mercredi où il est entré 2500 charges (plus de 250 tonnes), il a fallu battre la glace toute la nuit. D'autre part, une liste du matériel attaché à cette glacière nous précise qu'il restait en 1718, après la saison :

40 masses

12 pelles

43 paires de sabots

On est en droit de supposer qu'une cinquantaine de personnes cavaient la glace au fond tandis que les autres besognaient dans la loge et autour de la glacière.

Un moment délicat : la confection du chapeau. Pour coiffer l'ensemble, il faut une glace d'une qualité particulière qu'on doit parfaitement lisser. Avant de fermer la glacière, il faut remplir de paille l'espace compris entre le chapeau et la voûte.

LE DÉCHARGEMENT DE LA GLACIÈRE

Au début du mois de mai, on ouvre les portes calfeutrées trois mois plus tôt. Le "chapeau" a fondu en mouillant la paille du dessus qui a pourri. Il faut la changer, nettoyer, régulariser la surface du bloc de glace. Dans le cas d'un puits très large, on jette par dessus un solide pont de bois à partir duquel se fera l'extraction.

La consommation est limitée et régulière en début de saison, un seul homme suffit à la tâche. Il brise la glace avec un ciseau d'acier et, à l'aide d'une pelle en bois, verse les morceaux dans une cornue où il la dame. Une cornue est un demi tonneau muni de deux poignées droites permettant son transport. Il la recouvre d'une étoffe grossière et la hisse sur le pont.

On travaille souvent la nuit en ayant soin de recouvrir de paille la surface de la glace après chaque extraction pour réduire les pertes dues à la fonte.

SOURCE : CHARLES CASALS ET VICTOR MOUSSON "CHRONIQUES DE LA GLACE" ASSOCIATION DÉCOUVERTE SAINTE-BAUME À PLAN-D'AUPS – SOURCE : RANDOVAR, AVEC LEUR AIMABLE AUTORISATION. SUR LE REVESTOU



GLACIÈRE DE PIVAUT ET SON « CHAMP DE GLACE » EN 2015. PHOTOS KATRYNE CHAUVIGNÉ-BOURLAUD

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Dictionnaire de la noblesse par M. de la Chesnaye-Dubois, publié en 1775 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/Nas-Dictionnaire-de-la-noblesse-1775/category/238-famille_de_nas_de_tourris
2. Archives départementales du Var - Acte de naissance de Jean-Baptiste de Nas - in Registres BMS de Toulon Sainte-Marie 550-1554 page 97 - lien : <https://archives.var.fr/ark:/73531/s0052dbb8b46defb/52dbb8b478ae0>
3. Le Revest-les-Eaux, Tourris, Val d'Ardène par Pierre Trofimoff, publié en 1963 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/le-revest-par-trofimoff-R/category/105-textes_et_documents
4. Le domaine de Tourris - in Le Var historique et géographique par F. Joseph, publié en 1938 -lien : https://photos.revestou.fr/picture?/Tourris-1938/category/105-textes_et_documents
5. Extraits - in Lettre à mes fils : Tourris, le château de votre grand-mère paternelle par Jacques Gayet, publié en 2008
6. Balade au château de Tourris par AVR, publié en 2003 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/La-Balade-au-Chateau-de-Tourris/category/104-livres_et_recueils_avr
7. Bourg castral de Tourris - in Plateforme Ouverte du Patrimoine par Élisabeth Sauze, publié en 2002-2011 - lien : <https://www.pop.culture.gouv.fr/notice/merimee/IA83001263>
8. Le vieux Tourris - in Bulletin N°4 des Amis de la Vieille Valette par Gabriel Navarin, publié en 1980 - lien : <https://revestou.fr/pages/017-tourris-le-vieux-tourris-fr.php>
9. La Vieille-Valette et Tourris - in Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan - Promenades archéologiques varoises par Commandant Aimé Louis Laflotte, publié en 1921 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/Laflotte-promenades-archeologiques-varoises-valette-Favieres-1919-1921/category/105-textes_et_documents
10. De curieuses ruines - in Zig zag dans le Var - Tome 2 par Louis Henseling, publié en 1935-1955 - lien : <https://revestou.fr/pages/035-tourris-de-curieuses-ruines-fr.php>
11. Le hameau de Tourris en 1360, par Claude Chesnaud - in Bulletin AVR N°3, publié en 2003 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/bulletin36/category/103-bulletins_amis_du_vieux_revest
12. La Vieille Valette, village fantôme sur le Mont Combe - in Var Matin par Nathalie Brun, publié en 2022

13. Fief et domaine de Tourris - in Histoire de La Valette par Laurent Germain, publié en 1891
14. Plus de 20 ans après, la réfection du domaine de Tourris au Revest est terminée - in VarMatin par VR - Valérie Le Parc, publié en 2019 - lien : <https://www.varmatin.com/vie-locale/photos-plus-de-20-ans-apres-la-refection-du-domaine-de-tourris-au-revest-est-terminee-386340>
15. Les Olivières - Les Bouisses - Tourris - in Le Revest en Provence ou notre village en 1900 par Charles Aude, publié en 1976 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/le-revest-notre-village-en-1900-par-charles-aude/category/104-livres_et_recueils_avr
16. Histoire de la famille de Nas de Tourris, par Christophe Héquette, arrière-petit-fils de Théodore de Nas. Bulletins AVR 26 à 29 entre 1999 et 2001
17. La famille de Nas de Tourris - in Les lignées revestaises par Katryne Chauvigné-Bourlaud, publié en 2018-2022 - lien : <https://genealogie.revestou.fr/search.php?mylastname=de%20Nas%20de%20Tourris&lnqualify>equals&mybool=AND>
18. La Ripelle : complément d'informations sur l'historique du domaine - in Balade au Château de La Ripelle et au Mont-Combe page 6 par Jean Gabiot - AVR, publié en 2006 - lien : <https://photos.revestou.fr/picture?/chateau-ripelle-et-mont-combe/categories>
19. Les émigrés de la famille Aguillon - in L'émigration dans le Var par Louis Honoré, Lien : https://photos.revestou.fr/picture?/L_emigration_dans_le_Var/category/105-textes_et_documents
20. Papiers de famille - Remis par Yves Romani en 2021
21. Archives municipales - Le Revest-les-Eaux 1791-1794
22. Madame de Mostuéjols à Tourris - in Bulletin AVR N° 24 par Claude Chesnaud, - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/bulletin24/category/103-bulletins_amis_du_vieux_revest
23. Tourris et les aludes - in Revestou par Lucien Mingeaud, publié en 1979 - lien : <https://revestou.fr/pages/260-les-revestois-racontent-tourris-et-les-aludes-par-lucien-mingeaud-fr.php>
24. Fine - Revestou par Lucien Mingeaud, publié en 1979- lien : <https://revestou.fr/pages/294-destins-revestois-fine-par-lucien-mingeaud-1979-fr.php>
25. Fine Guigou et Marilyn Monroe - par Sylvie Combe in *Marilyn après tout* texte original publié en 2012 par un collectif d'auteurs - Éditions des Cahiers de l'égaré -lien : <https://revestou.fr/pages/272-destins-revestois-destins-de-femmes-fine-guigou-et-marilyn-monroe-fr.php>
26. Localité agricole de Tourris - in Guide du botaniste aux environs de Toulon par Joseph Auzende, publié en 1854-1860 paru en 1931 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?/Guide-du-botaniste-environs-de-Toulon/category/105-textes_et_documents

27. L'huile et le vin en Provence au temps des Gaulois - in Revestou par RandoVar, publié en - lien : <https://revestou.fr/pages/212-agriculture-l-huile-et-le-vin-en-provence-au-temps-des-gaulois-fr.php>
28. La route des carrières - in AVR bulletin 34 par Roland Vernet, publié en 2003 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?bulletin34/category/103-bulletins_amis_du_vieux_revest
29. La pierre de Tourris - in AVR bulletin 63 par Claude Chesnaud, publié en 2014 - lien : https://photos.revestou.fr/picture?bulletin63/category/103-bulletins_amis_du_vieux_revest
30. La verrerie de Tourris - in AVR sur Revestou par Claude Chesnaud et alii, publié en 2013 - lien : <https://revestou.fr/pages/053-industrie-la-verrerie-de-tourris-fr.php>
31. Carrières et sablières musée à ciel ouvert au Revest - in Var Matin par Nathalie Brun, publié en 2022
32. Les fours à cade au Revest - in Bulletin AVR N° 11 par Laurent Porte - lien : https://photos.revestou.fr/picture?bulletin11/category/103-bulletins_amis_du_vieux_revest
33. Construction d'une glacière autour de 1650 - in AVR sur le Revestou par RandoVar, publié en 2021 - lien : <https://revestou.fr/pages/314-petite-industrie-et-artisanat-construction-d-une-glaciere-fr.php>
34. Toutes les vies du château de Tourris - in Var Matin par Nathalie Brun – 14 mai 2022